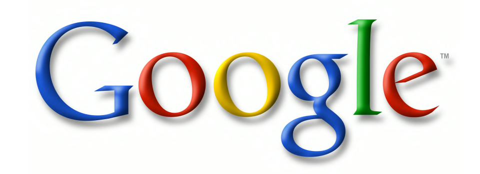
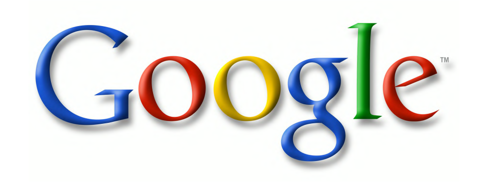

Google




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06737439 1



TOIRE

ETTRES.



HISTOIRE
DES LETTRES.

Paris, — Typographie de Cosson, rue du Four-Saint-Germain, 47.

HISTOIRE
DES LETTRES,

— COURS DE LITTÉRATURES COMPARÉES; —

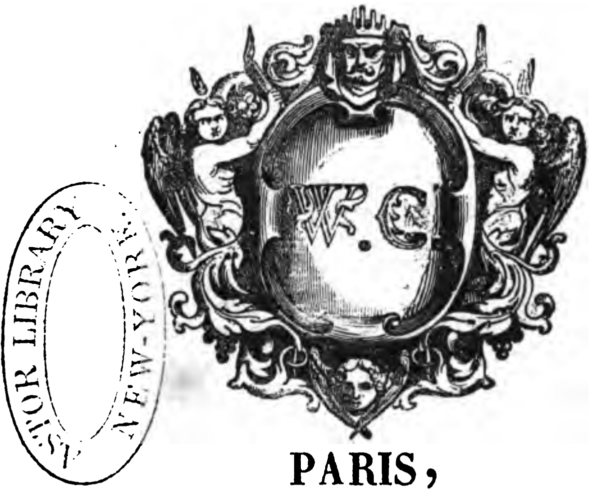
Par M. Amédée Duquesnel.

Le beau est la splendeur du vrai.
PLATON.

II

La Grèce. — Rome.

DEUXIÈME ÉDITION,
Revue, corrigée et considérablement augmentée.



PARIS,
W. COQUEBERT, LIBRAIRE,
48, RUE JACOB.

1845.

LA GRÈCE.

I

Coup d'œil sur la littérature grecque depuis les poésies orphiques jusqu'à la conquête macédonienne.

La poésie s'est d'abord développée dans l'Orient; et ce vaste monde, que la science de nos jours commence à entrevoir, n'a encore révélé à nos regards avides qu'une partie de ses mystérieuses richesses. Toutefois il est permis d'écrire, d'après les livres connus jusqu'à ce jour, que la poésie y a le caractère grandiose et solennel des paysages de l'Asie. Comme nous l'avons dit, l'idée de l'infini plane sur toutes ces magnifiques inspirations; et le plus gigantesque monument oriental, la Bible, n'est qu'un hymne à Dieu, un grand cri d'amour et de douleur jeté vers le ciel par l'homme courbé sous l'esclavage de la terre. Il était dans les desseins providen-

tiels que peu à peu la civilisation se retirât du berceau de l'humanité; la poésie devait la précéder sur la nouvelle terre bénie qui allait à son tour porter les fruits du génie et faire progresser le genre humain. La civilisation a marché comme le soleil, de l'Orient à l'Occident; mais Dieu a marqué des terres saintes qui lui ont servi d'asile sur sa route glorieuse. La Grèce fut, sans contredit, une des plus privilégiées. « Séparée de l'Asie par l'Hellespont et la longue avenue de la Thrace, couverte au nord par cette haute chaîne de montagnes qui la sépare ainsi que l'Italie des plaines ouvertes de l'Europe septentrionale, environnée de tous les autres côtés par les flots, la Grèce, à toutes ces fortifications extérieures, joint l'avantage d'être construite au dedans comme un château du moyen âge. Une muraille y succède à une muraille, une porte à une porte; c'est un labyrinthe inextricable qui garde toujours une issue et un asile pour ses défenseurs après chaque défaite, un piége et un péril pour ses ennemis après chaque victoire. Sur cette terre, éclairée par un beau soleil, baignée par des mers pittoresques, parée jusqu'à la profusion des sauvages ornements d'une végétation vigoureuse, la Providence avait jeté, pour l'élever au profit de l'humanité, une race d'hommes non moins admirablement organisée; race active, brave, d'une imagination audacieuse et poétique, amie de l'eau et des montagnes, et par conséquent de l'indépen-

dance et des hasards; propre à tout, à la philosophie comme aux affaires, aux arts comme à la vertu, aux travaux de la guerre comme à ceux de la paix; race de génie qu'aucune autre n'a égalée [1]. »

La poésie, dans cette contrée, apparut d'abord comme une voix affaiblie de l'Orient, comme un écho de la Bible. Les fragments que nous avons conservés sous le titre de poésies orphiques sont pleins de la majestueuse image de Dieu ; l'ère véritablement grecque n'était pas encore venue. Le grand instituteur des peuples, honoré sous le nom d'Orphée, indigné sans doute des désordres sensuels du culte de Bacchus, ne trouva d'accents que pour Dieu et pour rappeler aux hommes les hommages qu'ils lui doivent. Le souffle des montagnes de Syrie semble courir encore sur celles de la Thrace; c'est comme un salut du monde nouveau au vieil Orient, de la civilisation qui naît à celle qui meurt. Il est important de remarquer ici qu'Orphée appartient à une époque primitive et sacerdotale où, comme dans l'Orient, le pouvoir ainsi que la poésie et la science étaient aux mains des prêtres. La fougue et l'esprit investigateur des Grecs eurent bientôt secoué le joug sacerdotal, et ce peuple développa avec une liberté souvent licencieuse tous les éléments de l'humanité.

Hésiode, que l'on dit contemporain d'Homère,

[1] Th. Jouffroy, *Mélanges philosophiques*.

paraît bien plus antique que le chantre d'Achille. En effet, ses poésies ne sont qu'une sorte de généalogie mythologique, pleine de gigantesques traditions, qui semblent remonter aux siècles primitifs de l'humanité. Son poème des travaux et des jours indiquerait que l'agriculture régnait en souveraine sur la terre qu'il habitait. Homère, au contraire, quoique imprégné encore d'un merveilleux passé qui finissait à peine, entre en plein dans le monde nouveau, dans le monde de la civilisation et du commerce. Homère, c'est la poésie grecque prenant possession de l'humanité, abandonnant la sublime voie orientale, descendant du ciel sur la terre, et, comme au commencement de toute réaction, il y a ici violence et esprit hostile contre le passé; car le vieux barde grec se passionne pour l'homme contre les dieux. Il abaisse les uns et grandit l'autre. Voyez comme l'humanité se développe largement dans les poèmes homériques! Quelle indomptable force! quelle énergique colère! comme la puissance de la volonté luttant contre la vie se dessine fièrement dans cet Ulysse poursuivi par la vengeance d'un Dieu! On sent que le vieux poète se complaît dans cette déification de l'homme, sa poitrine se gonfle avec orgueil quand il raconte ces prodiges de courage qui étonnent encore après tant de siècles. Puis, que d'enseignements pour les peuples dans ces poèmes inspirés! enseignements, hélas! bien inutiles, car

la voix du passé vibre faiblement à l'oreille des hommes!

Tous ces rois vainqueurs, dans l'orgueil du triomphe, errant dispersés sur les mers, jetés sur des rivages abandonnés, trouvant la mort dans leurs palais, tous ces malheurs de la royauté commencés avec elle et dont les siècles ont continué l'histoire lamentable; ces infortunes qui frappent tout un peuple, causées par le crime d'un seul homme; vainqueurs et vaincus enveloppés pour ainsi dire dans le même deuil, et montrant à la terre que les passions de haine n'enfantent que des larmes : tous ces tableaux, que l'humanité répète sans cesse, sont bien dignes de former le plus colossal monument poétique qu'un homme ait légué à l'admiration du monde.

Homère a exalté la nature comme il a exalté l'homme. Ses paysages respirent partout le sentiment le plus profond de la beauté et de la grandeur. Oh! oui, ces vers ont été rêvés en errant aux bords des mers; la vague blanchissante a souvent mouillé les pieds du saint vieillard. On y aperçoit la libre allure de l'homme qui s'égare sur les caps sablonneux, qui dort quelquefois dans une caverne de roc. Cette poésie ne sent pas l'académie et le salon, c'est la voix sauvage et fière du montagnard ou de l'habitant des côtes. Pour la comprendre, il faut avoir senti longtemps les brises fraîchissantes de l'Océan, s'être habitué à ses gémissements har-

monieux, il faut enfin vivre loin de la civilisation arrangée de nos grandes villes.

Comme monuments historiques, l'importance des poèmes d'Homère est immense, et c'est une grande vérité, presque triviale aujourd'hui, de le reconnaître comme le seul et magnifique représentant des temps de la Grèce marqués par cette première lutte des peuples de la presqu'île hellénique contre l'Asie. Une grande voix l'a dit du haut de son rocher solitaire, Homère est l'historien, le géographe, le théologien, le poète de son siècle. Homère est pour son époque ce qu'un homme ne sera jamais pour la sienne, à moins d'anéantir toute notre civilisation si compliquée et si diverse. C'est une gloire à part qui ne saurait plus se reproduire, et que les modernes s'efforceraient en vain d'atteindre.

Si nous comparons les ouvrages d'Homère aux poésies héroïques ou théogoniques de l'Inde, de la Perse, de la Germanie et du nord de l'Europe, nous trouverons qu'ils l'emportent sur elles de plusieurs manières.

D'abord par une harmonie savante dans l'arrangement de toutes les parties du vaste édifice, et ceci est le caractère le plus saillant du génie grec, quel que soit le genre auquel il s'applique; puis par le dramatique des scènes; enfin par une clarté admirable qui se répand sur toutes les pensées du

poète, comme la lumière du soleil sur nos campagnes.

Nous avons dit plusieurs fois que les poèmes homériques, ainsi que tout le monde grec, avaient eu surtout pour mission de développer l'élément humain, de glorifier l'homme, comme l'Orient avait développé l'élément divin, avait glorifié Dieu. Lorsqu'on étudie Homère avec quelque profondeur, on demeure de plus en plus convaincu de cette vérité. Il n'y a en lui aucune trace de cette sublime tristesse de la poésie biblique, de ces âmes malades qui sentent que la terre est un exil, et qui sont saisies comme le Christ lui-même d'un grand abattement, d'une grande langueur, âmes qui pressentent une vie invisible où l'amour sera bien autrement pur et immense que dans ce monde périssable. L'homme d'Homère a beau être accablé de malheurs, c'est en lui, c'est dans sa force intime qu'il cherche un remède et une compensation. Ce monde semble lui suffire : cette nature si belle qui l'entoure, ce ciel si bienfaisant qui rend la vie si facile, font qu'il aime cette vie, si tourmentée et si lourde pour d'autres peuples et d'autres époques. C'est là, selon nous, un des caractères les plus remarquables de la poésie grecque. Toutes ses douleurs ont des causes visibles ; jamais vous n'y rencontrez cette mélancolie mystérieuse des chants du Nord et de l'Orient, qui

semble devenir aujourd'hui l'unique inspiratrice de nos poètes.

Ce fut Solon qui répandit par milliers dans la Grèce les poèmes homériques. Ce grand homme fut porté à cette idée, non-seulement par son admiration pour des chefs-d'œuvre, mais par des vues nationales et patriotiques. Un orage se levait dans l'Orient, six siècles environ avant le christianisme, la puissance colossale de Cyrus s'étendait chaque jour, et l'on pouvait dès lors prévoir que ce vaste empire déborderait sur le continent grec. Ces poésies, inspirées par la grandeur de la Grèce, et si propres d'ailleurs à enflammer toutes les âmes de l'amour de la guerre, servaient merveilleusement les desseins d'un homme qui prévoyait que bientôt chaque citoyen serait forcé d'offrir sa vie à l'indépendance de la patrie. Longtemps le pays d'Homère ne produisit que de faibles imitateurs de ce grand homme, qui ne doivent pas nous occuper ici. Nous ne rencontrons un nouveau développement de la poésie grecque qu'à l'époque de la guerre des Perses, prévue par le génie avancé de Solon.

Cette époque si féconde en orages, où tout un monde se rua sur l'autre, où la Grèce bouillonna comme une fournaise ardente, marqua dans la littérature par l'apparition de génies élevés et profonds. Il est reconnu que les temps les plus fertiles en grandes pensées ne sont pas ceux où la société dort : d'une fermentation brûlante, du choc des

peuples qui s'écrasent, il jaillit des clartés soudaines et éblouissantes, le génie se retrempe au milieu de toutes ces passions qui mugissent à son oreille. Chez nous, Corneille apparaît après de longues guerres civiles ; le siècle de Louis XIV, quoique son aspect général ait le calme de la force, et que la volonté de fer qui le guidait semble lui avoir donné une sorte d'immobilité sociale, a cependant été éprouvé par de rudes guerres et des malheurs sans nombre; enfin c'est après toutes les sanglantes phases à travers lesquelles a passé la France contemporaine que nous avons vu le glorieux développement intellectuel de nos jours. Ainsi dans la Grèce nous assistons trois fois au même phénomène, Homère après la guerre asiatique, Pindare et Eschyle au sein de la guerre médique, Sophocle, Euripide, Aristophane, dans les troubles de la guerre du Péloponnèse. A l'époque dont nous nous occupons maintenant, celle où la Grèce vit le vieux monde oriental mourir à ses pieds, la poésie prit surtout la forme lyrique. Au milieu de toutes les joies du triomphe national, la Grèce se porta avec enthousiasme aux fêtes solennelles connues sous le nom de jeux olympiques. Pindare y déclamait, ou plutôt y chantait ses odes si brillantes de style, si riches de souvenirs pour les peuples de ces contrées. Il était salué comme un demi-dieu par les populations effervescentes dont il échauffait encore les passions par son vers

inspiré ; le vainqueur des jeux se confondait dans l'admiration générale avec le guerrier qui avait frappé les ennemis de la Grèce, avec le poète qui les célébrait. Puis c'étaient des peintures de la vie antique, de ces rois pasteurs qui rappellent les patriarches de la Bible, c'était comme un avant-goût de nos vieilles chroniques françaises, qui peignent avec tant de charme la vie féodale et guerrière. Pindare est la gloire des peuples doriens : non compris des modernes, pour lesquels à la vérité il n'offre guère d'intérêt, il jouit dans son siècle d'une renommée éblouissante, et il la méritait, quoi qu'on en ait dit. Le temps a détruit presque toutes les productions des rivaux de Pindare, il n'a respecté que quelques noms.

Eschyle, l'autre grand poète de cette époque, est un des plus gigantesques génies que nous ayons étudiés. C'est le mystère dans toute son imposante et obscure majesté, a dit M. Ballanche. Eschyle est un de ces hommes qui pourraient occuper toute la vie d'un commentateur ; il a deux faces bien distinctes : l'histoire et la mythologie. Comme poète national, il nous offre une fidèle et énergique image de son temps, de toutes ces passions de guerre qui embrasaient Athènes à l'aspect du Perse envahisseur. Il étale aux regards de ses contemporains l'immense désastre de Xerxès vaincu par la lance des Grecs, désastre dont rien dans les temps modernes ne peut donner une idée, si ce n'est la

lugubre catastrophe de Napoléon vaincu par les glaces de la Russie. Il exalte ainsi la gloire de ses compatriotes ; s'inspirant de l'œuvre d'Homère, il retrace dans une trilogie terrible la mort d'Agamemnon, le meurtre de Clytemnestre, et le châtiment d'Oreste. Jamais peintre n'a broyé de couleurs plus sombres, n'a enfanté de tableaux plus horribles. Puis de quelle hauteur il juge tous ces grands crimes ! quelle austérité de morale, quelle profondeur de réflexions !

Comme poète mythologique, il est immense. Tout plein des souvenirs des temps primitifs, on croirait ce poète beaucoup plus lointain qu'Homère. Il est souvent préoccupé de la chute des anciens dieux et des Titans, d'une sorte de dégénération de la nature et de l'homme. On rencontre en lui, chose étonnante, une prévision du Dieu qui doit venir, du monde nouveau qui doit s'élever sur les débris de l'ancien. Cet homme a une sorte de caractère prophétique qu'il est impossible de ne pas apercevoir. Il y a des instants où je suis tellement frappé de cette idée que je veux absolument qu'il ait eu connaissance des livres révélés. Mais c'est très improbable; s'il les avait lus, il en eût laissé dans son œuvre des traces plus certaines et plus évidentes. Au reste, la science de nos jours a établi que bien ailleurs on avait rencontré des preuves que les vérités essentielles se retrouvaient dans toutes les contrées, et l'universalité des dogmes chrétiens est aujourd'hui hors

de doute. Le Prométhée sera toujours une œuvre colossale et mystérieuse; je m'y suis arrêté longtemps dans le chapitre consacré à Eschyle; mais, toutes les fois qu'on la relit, on trouve qu'on n'a rien dit sur elle. Ce révolté contre les dieux, contre le tyran stupide qui le foudroie parce qu'il a poussé les peuples dans le progrès, ce prophète qui annonce un nouveau dieu et la chute de Jupiter, et qui proclame cette grande idée sous les foudres de ce même Jupiter, cet homme qui se vante d'avoir arraché ses semblables à la barbarie, d'avoir commencé la civilisation du monde, qu'est-il? La nature s'émeut à son aspect, les flots se lamentent, ils pleurent la mort d'un homme qui semble identifié avec l'univers. Ballanche a raison, Eschyle est un mystère.

Quoiqu'il soit le créateur de la forme dramatique, son origine lyrique est évidente. Plus oriental que Pindare, ses œuvres semblent avoir été trouvées dans quelque ville de l'Euphrate ou de la Syrie; il se rattache à la pensée et à l'inspiration des plaines de la haute Asie, et plutôt encore à celle des montagnes de la Palestine.

Les peuples avaient été remués assez profondément pour que l'histoire naquît; le troisième grand homme de cette époque de la guerre des Perses est Hérodote. Son histoire est évidemment d'origine poétique; il l'a écrite l'âme préoccupée du souvenir de l'épopée d'Homère. L'enthou-

siasme fut grand dans la Grèce lorsque l'historien lut au peuple assemblé cette glorieuse chronique où se déroulaient tous les malheurs de Xerxès, tous les triomphes des Grecs. Hérodote est varié comme un poète, il sème son récit de toutes les bizarres coutumes remarquées pendant son long voyage à travers le vieux monde oriental; puis son style a un charme antique que rappelle chez nous celui d'Amyot ou de Montaigne. Hérodote est d'abord un voyageur intéressant, qui a légué à la postérité de précieux monuments de géographie; il est quelquefois licencieux comme Boccace et Arioste, mais chez lui il n'y a aucune intention de libertinage, c'est une sorte de naïveté primitive. Les savants modernes se sont beaucoup moqués de cet homme de génie à cause des fables qu'il sanctionne, disent-ils, de son autorité. Hérodote nous a paru rapporter ce qu'il a vu, mais non adopter sans examen les superstitions des peuples qu'il visite, approuver leurs mœurs bizarres et souvent cruelles. Hérodote, dans la seconde partie de son travail, est un historien pittoresque et fécond de tout ce vaste ébranlement du monde oriental, de cette avalanche de peuples qui tomba sur la Grèce pour s'y engloutir en grande partie; et à ce titre il était cher au peuple dont il avait célébré la délivrance.

Nous arrivons à une autre brillante époque de la poésie grecque; elle est connue généralement

sous le titre de siècle de Périclès. Ses grands hommes naquirent au milieu de la guerre du Péloponèse. Ce qui la distingue surtout, c'est quelque chose de reposé et de solennel, ce n'est plus la foudre d'Eschyle, c'est un fleuve abondant, qui coule avec majesté sans inonder ses bords. Le Parthénon n'est pas plus parfaitement harmonieux qu'une tragédie de Sophocle. Harmonie dans la forme, harmonie dans les idées, la beauté de son âme se reflète dans chaque scène. On l'a dit, Sophocle est le poète de la beauté morale, c'est un prêtre qui a compris l'art comme nous nous efforçons de le faire comprendre en France aujourd'hui; il l'a compris non comme une occasion de peindre, croyant qu'il est parvenu à son but dès qu'il émeut, mais comme un sacerdoce, comme un puissant moyen d'action sur la société; il l'a compris comme les élèves du Christ doivent le comprendre, et c'est admirable chez un Grec antérieur à Platon. Sophocle n'avait sans doute pas de la Divinité l'idée si haute et si pure que nous devons à la révélation, mais il y a en lui un pressentiment évident de ces sublimes vérités. Toutes ses pensées offrent une morale si élevée, il sent si profondément la dignité de la vertu et la gloire du sacrifice, qu'il faut reconnaître en lui le précurseur de Platon, une lueur qui annonce le glorieux jour du christianisme.

Sophocle marque le sommet de la poésie grec-

que. Nous allons assister à une dégénérescence rapide, la poésie mourra en Grèce avec l'indépendance et la gloire. Thucydide, dans son immortelle histoire, nous a laissé un tableau palpitant de vérité. C'est là qu'il faut étudier ces idées qui se confondent, ces mœurs qui se corrompent, cette unité de la Grèce qui disparaît, ces peuples divers qui ne se battent plus que pour des intérêts de ville, pour des amours-propres étroits. Thucydide est le père de l'histoire rationnelle; placé près de Périclès, minutieux et profond observateur des faits, il les analyse avec une patience et une clarté admirables. C'est de l'histoire humaine dans toute la force du terme; l'auteur ne voit dans les malheurs des peuples que de l'inhabilité, il ne s'occupe presque jamais des vues providentielles. Il n'a aucun rapport avec Hérodote, rien de commun avec la poésie; c'est un prosateur sévère: Thucydide est, avant tout, un homme d'État.

Si l'historien nous a montré les désordres politiques, Aristophane nous a initiés à la vie de la rue et du foyer; ses comédies présentent une peinture animée de toutes les turpitudes sociales de cette époque, et surtout de l'état d'avilissement où était tombée la femme dans un pays qui vit naître Sophocle, le chantre admirable de la vertu et de l'abnégation féminines. Sans Aristophane, nous n'aurions qu'une connaissance très imparfaite des mœurs d'Athènes, du dévergondage sensuel de ses

conversations, de cette manie de procès qui faisait tourner toutes les têtes, de cette folie oratoire qui inspirait au peuple ce mot : Prenez garde, ne remuez pas cette pierre, il va en sortir un orateur. Aristophane nous a présenté toutes ces choses avec une liberté incroyable, liberté que nous retrouvons en France chez Rabelais, chez Brantôme, et malheureusement chez bien d'autres. L'observateur qui étudie le poète comique d'Athènes trouve dans ces mœurs une cause suffisante de l'extinction d'un peuple ; c'est ainsi que Rome a péri. Quand la vertu meurt, les peuples s'en vont.

Nous avons jusqu'à présent suivi les Grecs dans leur mouvement poétique. A l'époque où nous sommes parvenus, l'éducation était aux mains de sophistes qui corrompaient l'intelligence ; car l'erreur de la pensée suit ou précède toujours la dissolution des mœurs. On se ferait difficilement une idée de l'anarchie intellectuelle qui désorganisait la société. Notre dix-huitième siècle, si audacieux et si désordonné dans ses attaques, était plein de décence auprès de ce temps, où chaque sophiste haranguait les jeunes hommes sur la place publique. Le juste et l'injuste étaient confondus, la morale traitée de fable et sans cesse présentée d'une manière ridicule. On enseignait à soutenir le pour et le contre sur toutes les questions ; comme rien n'était vrai, rien n'était faux. L'existence de Dieu fut niée ouvertement, et l'athéisme

se répandit dans les intelligences, lorsque parut un homme qui devait changer la face de la science et payer de sa vie la prédication de ses doctrines.

Socrate se trouva dans une position terrible. Extravagance de tous côtés : de l'un, des dieux absurdes que sa haute raison rejetait avec mépris ; de l'autre, des athées sans dignité et sans pudeur, sapant les bases de la morale d'une main brutale et impie. Les premiers travaux de la philosophie grecque nous sont à peine connus ; mais il m'a toujours semblé que, jusqu'à Socrate, plusieurs poètes s'étaient fait de la Divinité une idée plus nette que les philosophes, tout enveloppée que fût cette idée des images symboliques de la poésie. Il est évident que Thalès et Héraclite, les chefs de la secte ionique, n'avaient de Dieu qu'une notion bien imparfaite. Mais il faut reconnaître les services qu'ils ont rendus à la science en recherchant, les premiers, la cause de l'univers.

Pythagore était allé plus loin qu'eux ; ce philosophe entrevit peut-être la nature de l'âme, et il ne lui restait qu'un pas à faire ; il est vrai que ce pas était immense : il ne le fit pas. Cependant, avec sa transmigration des âmes, cet homme fut longtemps l'oracle de ce qu'il y avait de plus distingué dans la Grèce, et les Pythagoriciens regardaient les autres sectes du haut de leur orgueil. Il y avait d'ailleurs quelque chose d'amusant et de poétique dans ces âmes qui changeaient de corps, et les hom-

mes d'imagination adoptaient avec enthousiasme ce rêve digne d'Arioste.

Voilà d'où partit Socrate, et en vérité on ne saurait trop admirer cet homme qui vient proclamer d'une voix ferme une intelligence infinie, un Dieu unique, immatériel et tout-puissant; une âme immortelle destinée à une vie à venir, la vie présente n'étant qu'une épreuve à travers laquelle il faut passer pour arriver à la vie céleste, une prison dont la mort seule brise les fers; cet homme qui crie aux peuples : Les dieux dont on vous fait peur sont des fables; et aux sophistes : Vous êtes des insensés; cet homme qui, odieux aux défenseurs de l'ordre public, fut plus grand encore dans sa mort que dans sa vie, et légua à la postérité un nom tout glorieux de sa sainte révolte. Nous ne pensons pas que l'humanité ait reproduit cette gloire. Les martyrs du christianisme avaient sa force, mais ils n'avaient pas son génie.

Une des plus remarquables particularités de la vie de Socrate, c'est qu'il n'a pas écrit un seul ouvrage. Il était bien grand cet homme qui croyait assez à la force de sa parole pour être assuré qu'elle germerait dans le monde en sortant de sa bouche; il était bien peu sensible à l'orgueil qui porte ses semblables à léguer ainsi leurs pensées à l'avenir. Socrate a-t-il vu que dans son école même se trouvait un jeune homme appelé à orner de toutes les grâces de la poésie ses austères enseignements? On

raconte cependant qu'il redoutait l'imagination éblouissante et rêveuse de son élève, et qu'un de ses mots habituels était : Que de folies ce jeune homme me fait dire!

L'humanité n'a pas fait comme Socrate; elle a béni l'abondante verve de Platon; car elle lui doit un des plus splendides monuments de la pensée. Ce grand artiste philosophique a eu sur les siècles suivants une influence immense; il s'est approché du christianisme autant peut-être qu'il était donné à une intelligence créée. La nature de l'âme, ses facultés, furent savamment analysées; l'amour substitué à la crainte comme mobile des actions humaines; les deux mondes, l'invisible et le visible, le monde spiritualiste et le monde sensualiste, furent divisés avec une netteté admirable. Socrate s'était surtout occupé de l'homme, et en cela il avait été le philosophe grec par excellence (ses prédécesseurs avaient principalement étudié l'univers); Platon fit revivre dans ses écrits toutes les idées de son maître sur l'homme. Devoirs de l'homme envers Dieu, puis envers ses semblables. De là les écrits politiques, magnifiques utopies que nous avons vues se renouveler de siècle en siècle sans beaucoup de fruits pour le bonheur des peuples. Enfin l'âme et Dieu réhabilités, le spiritualisme et la morale substitués à l'athéisme et à l'immoralité, tel fut le but glorieux de Socrate et de son éloquent élève, et ceci est un des plus beaux specta-

clès que nous ayons à contempler dans l'histoire de l'esprit humain ; montons plus haut, et nous rencontrons Dieu.

La philosophie grecque se développa encore dans les mains d'Aristote, cet esprit encyclopédique qui sonda les mystères des sciences physiques, et donna à l'art des règles que l'aveuglement de quelques modernes a voulu éterniser, comme si l'immobilité intellectuelle était chose possible ; il suivit souvent en morale les errements de son maître Platon. Ce vaste génie passe encore aujourd'hui pour le représentant du sensualisme, comme Platon est celui du spiritualisme. Nous soupçonnons ces grands hommes de n'être pas tombés dans les erreurs exclusives qu'on leur reproche : seulement l'un aura plus spécialement analysé les faits de l'âme, et l'autre, trouvant cette tâche remplie, se sera plus occupé du monde visible. Mais tous deux avaient, croyons-nous, une notion assez parfaite des deux éléments spiritualiste et sensualiste, de l'âme et du corps, de l'invisible et du visible. Nous aurons occasion de répéter souvent cette observation dans la suite de ce travail.

Ce fut au milieu de tout ce monde que parut le grand poète tragique Euripide. Élève lui-même de Socrate, il fut entraîné par toutes ces brûlantes discussions, et son génie en porte de vives empreintes. Il se trouva placé entre la sainte philosophie de Socrate et le verbiage abondant des so-

phistes qui encombraient les rues d'Athènes. De là sans doute les nobles maximes exprimées dans ses beaux vers et l'insipide bavardage qui s'y rencontre trop souvent.

Il est juste de reconnaître que l'art tragique dégénéra dans les mains d'Euripide. Ce drame si harmonique, si solennel, si noblement touchant, que lui laissa Sophocle, perdit, en passant par sa voix, ses proportions si pures, et bien souvent aussi cette sévérité religieuse qui fait de Sophocle un prêtre. Mais ce que l'on n'a pas senti assez, ce sont ces cris de douleur qui échappent à l'âme profonde de l'auteur d'Hécube. Euripide est le chantre de la souffrance morale, et sous ce rapport il s'est créé une place à part dans l'histoire de la poésie grecque. Cette grande tristesse d'Euripide est peut-être née de la contemplation de son temps. Quand une civilisation va finir, quand le vieux culte s'en va, il y a dans les âmes des véritables grands hommes, de ceux qui sympathisent le plus vivement avec les destinées de l'humanité, je ne sais quel amer désenchantement qui se fait jour dans leurs œuvres, et montre que des larmes ont mouillé les pages que les peuples admirent. Le théâtre d'Euripide, considéré sous cet aspect, nous semble une sombre élégie sur le monde grec qui va périr. L'humanité gémit avec les sanglots du poète sur les funérailles de cette Grèce si étincelante, si artiste, si glorieuse! Nous sommes étonnés qu'Euripide

n'ait pas frappé sous ce rapport les hommes éminents qui se sont occupés de ce beau génie.

«Ménandre, dit Frédéric Schlegel, fut à Athènes le dernier poète qui représenta la vie d'une manière nouvelle et originale; il fonda ou perfectionna la haute comédie que nous pouvons, jusqu'à un certain point, connaître par les imitations ou traductions de Térence. C'est ainsi que la poésie dramatique, qui, dans Eschyle, avait commencé par le grand héroïque et le merveilleux, arriva alors au terme de sa décadence, en s'éloignant du vague et des grandes figures d'un passé poétique, pour se rapprocher toujours davantage du présent et finir par la peinture spirituelle de la vie civile ordinaire; et lorsque tous les sujets, caractères, développements et situations qu'offre cette vie furent également épuisés, elle avait achevé sa carrière et périt [1]. »

Nous avons négligé dans ce tableau, résumé rapide de la première partie de notre second volume, une foule de poésies gracieuses et frivoles, des noms qui brillent dans leur temps, et qui se trouvent plus tard écrasés par le voisinage des grands écrivains; nous n'avons à nous occuper ici que des hommes qui ont marqué dans l'histoire de l'esprit humain.

Il y avait trois siècles environ que Solon avait

[1] Trad. de M. W. Duckett.

entrepris de répandre les poésies homériques. Après la conquête macédonienne, la poésie grecque languit. Il s'établit à Alexandrie une école célèbre qui ne produisit que des académiciens et des savants. On faisait de la poésie comme on écrivait un mémoire sur un monument antique; on jouait avec les difficultés, on s'essayait à faire des vers sur des sujets ingrats, à peu près comme notre Delille et sa froide école. Mais la vie n'était plus là; le siècle offrait cependant quelques inspirations suaves et vraies. Les idylles de Théocrite respirent une passion ardente, un sentiment exquis de la nature.

Arrêtons-nous un moment pour nous rendre compte de ce qu'a fait la Grèce dans cette voie laborieuse où a marché l'humanité. Et d'abord, rappelons encore une fois les divers éléments de toute époque historique : la religion, l'art, l'État, les sciences physiques d'où l'industrie découle, et la philosophie.

Comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, la religion, le culte de Dieu, n'a pas été l'affaire de la Grèce, qui a surtout développé dans le monde les choses de la terre. Tous les grands hommes de cette contrée, depuis Homère jusqu'à Aristote, ont été les ennemis de ces dieux qui faisaient honte à la raison.

Dans l'art, la Grèce se montre le pays le plus essentiellement créateur; nous ne craignons pas de dire qu'aucun autre ne l'a égalé sur la terre,

D'abord Dieu donna à ce peuple la plus magnifique langue poétique qui ait jamais été entendue, un sentiment vif et profond de l'harmonie; un enthousiasme étrange pour la beauté sous toutes ses formes. De là les innombrables chefs-d'œuvre de la poésie, de la sculpture et de l'architecture, qui frappent encore d'admiration après tant de siècles! La Grèce a inspiré les peuples pendant deux mille ans; ils ont vécu de sa pensée et de ses arts. Elle a jeté sur le monde ces flots d'harmonie qui consolent et soutiennent, sa splendeur a enveloppé l'univers, et, depuis la Rome d'Auguste jusqu'à la France de Louis XIV, on a cherché à imiter ses glorieux enfants. Nous suivrons avec soin dans le cours de ce livre la marche de la poésie grecque à travers la civilisation chrétienne, nous la verrons s'infiltrer dans la pensée des peuples, et quoiqu'elle semble sommeiller aujourd'hui, sa trace est encore visible dans la plupart des chants contemporains.

Si nous demandons ce que la Grèce a fait pour l'industrie; la magnificence de ses villes nous répondra; pour les sciences naturelles, elle nous citera les noms d'Aristote et d'Hippocrate.

Dans ce qui concerne l'État; elle a tout rêvé et tout appliqué, depuis le despotisme jusqu'à la démocratie la plus large. Mais c'est peut-être dans la philosophie que son mouvement a été le plus emporté, sa lutte la plus rude. Jamais la liberté d'in-

telligence n'a produit plus de combats ardents ; mais, quels qu'aient été ses écarts, rappelons la gloire si grande d'avoir produit Socrate et Platon, d'avoir entrevu les sublimes merveilles que le Christ est venu apporter à la terre.

Quand le Macédonien parut, la pensée grecque avait accompli son travail. Alexandre la prit sur les boucliers de sa phalange et la promena dans l'univers.

II

Homère [1].

Quegli è Omero, poeta sovrano.
DANTE, *Inferno*, c. IV.

Celui-ci est Homère, le poëte souverain.
DANTE, *l'Enfer*, c. IV.

Le sujet de l'Iliade est simple et clair. Pâris, prince troyen, alla à Sparte; il devint amoureux d'Hélène, femme de Ménélas, et l'enleva. La famille des Atrides, qui gouvernait la Grèce alors, assembla les Grecs et les guida vers Troie pour venger cette injure. De là ce premier grand duel des peuples grecs contre l'Asie, du nouveau monde contre l'ancien.

La peste ravage le camp des Grecs. C'est Chrysès, prêtre d'Apollon, qui a obtenu cette vengeance des dieux, parce qu'Agamemnon n'a pas voulu lui rendre sa fille. Achille déclare dans l'assemblée

[1] Entre 1000 et 1100 avant J.-C.

des chefs que le seul moyen d'apaiser les dieux est de rendre Chryséis. Agamemnon, pour réponse, fait enlever une captive aimée d'Achille. Alors naît cette terrible colère du héros, « qui envoya avant le temps tant de fortes âmes aux enfers[1]. »

Achille se retire sous sa tente, loin des combats. Les Grecs sont vaincus dans une longue suite de batailles. Désespérés, ils se décident à envoyer vers Achille ceux d'entre eux que le Thessalien aime le plus : Ulysse, Ajax et Phœnix se rendent vers lui[2].

« Cependant ils allaient le long des rivages de la mer gémissante,

» Faisant des vœux à Neptune qui embrasse la terre,

» Pour qu'il fléchît le grand cœur d'Achille.

» Ils arrivèrent aux tentes et aux vaisseaux des Myrmidons,

» Et ils *le* trouvèrent charmant son cœur aux sons d'une lyre harmonieuse,

» Belle, d'un travail rare, et dont le manche est d'argent,

» Qu'il avait prise dans les dépouilles lorsqu'il détruisit la ville d'Éétion;

[1] *Iliade*, ch. I. Πόλλους δ' ἰφθίμους....

[2] Je traduis Homère avec un soin minutieux; marquant chaque vers et cherchant à rendre chaque mot. Que ne puis-je donner en même temps à mes lecteurs une idée de la grande harmonie de la poésie homérique! C'est au-dessus de mes forces, et même au-dessus des forces de tous dans nos langues modernes.

» Il charmait son cœur avec elle et chantait les hauts faits des hommes.

» Patrocle seul et en silence était assis devant lui,

» Attendant que l'Éacide finît de chanter.

» Cependant les guerriers s'avancèrent; le divin Ulysse était devant;

» Ils s'arrêtèrent près de lui. Achille étonné se leva,

» Tenant sa guitare, et abandonnant son siége.

» Patrocle aussi se leva en voyant les guerriers;

» Achille aux pieds légers, leur prenant la main, parla ainsi :

» Salut, mes chers amis; certes quelque grand malheur vous presse,

» O vous qui dans ma colère êtes de tous les Grecs les plus chers à ma vue.

» Ayant ainsi parlé, le noble Achille les conduisit sous sa tente,

» Puis il les fit asseoir sur des lits de jour aux tapis de pourpre,

» Et aussitôt il appela Patrocle qui était près de là :

» Fils de Menœthius, apporte une des plus grandes urnes,

» Verse le plus pur des vins, et donne une coupe à chacun;

» Car ces hommes qui viennent sous mon toit sont les plus chers à mon cœur [1]. »

[1] *Iliade*, ch. IX, vers 183 et suivants. Τῷ δὲ βάτην παρὰ....

Les envoyés supplient Achille au nom des Grecs, qu'ils peignent accablés sous le terrible Hector. Ulysse, le diplomate de cette grande épopée, l'attaque de cent manières; mais l'inflexible jeune homme ne peut pardonner l'outrage d'Agamemnon. Il répond durement, et reste loin des combats.

Jusqu'au chant seizième ces luttes sanglantes continuent avec des chances diverses. Mais les Grecs vont succomber, lorsque Patrocle, le bien-aimé d'Achille, se présente devant lui les yeux baignés de larmes, et le supplie de le laisser combattre à sa place et avec ses armes; Achille y consent. Patrocle est tué par Hector. Dès lors le sort des Troyens est décidé; la douleur va obtenir d'Achille ce que les prières n'auraient jamais obtenu. A peine a-t-il appris l'affreuse perte qu'il vient de faire, qu'il se précipite sans armes vers le champ de bataille. Sa vue seule et ses cris sont une épouvante pour les Troyens, qui prennent la fuite en laissant une foule de morts.

Couvert des armes que Vulcain vient de lui forger, et que Thétis, sa mère, lui a remises, le malheureux jeune homme se rend au camp, déclare aux chefs qu'il renonce à sa colère, et Agamemnon reconnaît sa faute.

Les combats recommencent : Achille dévore comme l'incendie. Sa douleur l'enivre; il choisit douze captifs pour les immoler sur le tombeau de son cher Patrocle; il tue Hector, le meurtrier de son ami, et le barbare attache le cadavre à son char,

et le traîne sous les yeux de sa famille éplorée. Le vingt-troisième chant, qui retrace les funérailles de Patrocle, est une admirable peinture des mœurs antiques. Mais jamais le génie d'Homère ne s'est élevé plus haut que dans le vingt-quatrième. C'est un des plus beaux monuments de la pensée humaine.

C'est Priam, le vieux père d'Hector, qui sort de son palais et va tomber aux genoux du meurtrier de son fils, pour lui demander ce cadavre tout défiguré, tout souillé de poudre et de sang. « Achille, semblable aux dieux, souviens-toi de ton père ! » mot sublime qui pénètre dans le cœur du jeune barbare. — Puis c'est le retour du vieux roi avec le corps de son bien-aimé fils, et le peuple de Troie qui sort de la ville et le reçoit avec des sanglots.

Sans doute il y a des longueurs dans l'Iliade : cette interminable suite de combats fatigue et ennuie; mais, tout en se plaignant, on ne peut se dispenser d'admirer cette puissante fécondité d'Homère, qui semble puiser de nouvelles forces dans chaque bataille, et grandir avec ses guerriers. Cette énergie de création étonne et subjugue; mais ce n'est pas de cette fougue belliqueuse que je remercie surtout le vieux poète; c'est de sa profonde connaissance du cœur humain, c'est de l'art sublime avec lequel il peint les douleurs des hommes.

L'intérieur du palais de Priam offre des scènes ravissantes. Toutes les douleurs de mère, d'épouse, de sœur, palpitent dans ce poème.

Hector va combattre; Andromaque est saisie de terreur; elle le supplie de ne pas se précipiter dans les périls. Son cœur de femme est défaillant; le guerrier s'efforce de la rassurer.

« Ayant ainsi parlé, le noble Hector voulut prendre son fils;

» Mais, vers le sein de sa nourrice à l'élégante ceinture

» L'enfant se rejeta en criant, effrayé à l'aspect de son père,

» Craignant l'éclat de l'airain, l'horrible crinière de cheval qui se balançait au sommet de son casque.

» Le père et la mère se prirent à rire;

» Aussitôt le noble Hector ôta son casque de sa tête,

» Et le posa sur la terre brillante.

» Et après qu'il eut baisé son fils chéri, et qu'il l'eut fait sauter dans ses bras,

» Il dit, suppliant Jupiter et les autres dieux :

» Jupiter, et vous, dieux, faites que mon fils que voici devienne comme moi l'honneur des Troyens;

» Qu'il soit fort et commande puissamment à Ilion,

» Et qu'un jour quelqu'un dise : Certes celui-ci est plus courageux que son père;

» En le voyant revenir du combat, qu'il rapporte des dépouilles sanglantes,

» Après avoir tué son ennemi, et que sa mère se réjouisse dans son cœur.

» Ayant ainsi parlé, il déposa l'enfant dans les mains de sa femme bien-aimée,

» Qui le reçut dans son sein plein d'amour,

» Riant sous ses larmes. Le guerrier la vit et eut pitié d'elle,

» Il la caressa de sa main, et lui dit :

» O ma chérie, ne t'attriste pas trop à cause de moi ;

» Car qui, excepté le destin, m'enverrait chez Pluton avant le temps?

» Et je ne sache pas qu'aucun homme ait pu éviter le destin,

» Ni le lâche, ni le fort, dès qu'une fois il est dans ce monde.

» Retourne à la maison, reprends tes travaux,

» Ta toile, tes fuseaux. Ordonne à tes femmes

» De reprendre les leurs : les hommes auront soin de la guerre,

» Tous ceux qui sont nés dans Ilion, et moi surtout.

» Ayant ainsi parlé, le noble Hector prit son casque à la crinière de cheval ; sa femme bien-aimée s'en alla à la maison,

» Regardant derrière elle, et répandant d'abondantes larmes.

» Elle entra ensuite dans les somptueux palais

» De l'homicide Hector, et y rencontra un grand

nombre de femmes, et elle remplit leurs cœurs de deuil.

» Elles pleuraient Hector plein de vie encore dans son palais;

» Car elles ne pensaient pas qu'il pût revenir du combat

» Sain et sauf, échappé aux fureurs des Grecs[1]. »

Nous retrouvons plus tard Andromaque à l'instant de la mort d'Hector. Ceci est encore admirable.

«Elle se précipita par le palais, semblable à une bacchante,

» Son cœur battant avec violence : ses femmes allaient avec elle;

» Mais quand elle fut parvenue à la tour et à la foule des hommes,

» Elle s'arrêta sur le mur et regarda : elle le vit

» Traîné devant la ville : les rapides chevaux

» L'enlevaient inhumainement vers les navires des Grecs.

» Ses yeux se couvrirent d'une nuit sombre;

» Renversée, elle gémissait comme pour rendre l'âme.

» Elle arracha de sa tête ses ornements admirables,

» Ses bandelettes, son peigne, ses tresses,

» Et le voile que lui donna la blonde Vénus,

» Le jour qu'Hector le brave l'épousa

[1] *Iliade*, ch. VI, vers 466 et suivants, ὥς εἰπὼν οὗ παιδὸς..

» Dans le palais d'Éétion, après lui avoir fait de magnifiques présents de noces.

» Autour d'elle, les princesses, ses belles-sœurs, se tenaient debout,

» Soutenant dans leurs bras l'infortunée qui désirait la mort.

» Dès qu'elle revint à elle, et que son âme se reconnut,

» Pleurant, avec des gémissements pressés, elle s'écria au milieu des Troyens :

» Hector !.... O malheureuse !.... Nous sommes donc nés sous le même destin !

» Tous deux, toi à Troie dans le palais de Priam,

» Moi à Thèbes, aux plaines couvertes de forêts,

» Dans le palais d'Éétion, qui m'a nourrie, lorsque j'étais une petite enfant.

» Lui si malheureux, et moi plus malheureuse encore. Pourquoi m'a-t-il engendrée ?

» Maintenant dans les demeures de la mort, sous les abîmes de la terre,

» Tu t'en vas, et moi, tu me laisses dans le plus lourd deuil,

» Veuve dans ton palais. Mais ton fils encore enfant,

» Que nous avons engendré, toi et moi misérables ; hélas ! pour lui,

» Tu ne pourras rien, Hector, puisque tu meurs ! Et lui, que sera-t-il pour toi ?

» . . . .

» L'enfant reviendra en larmes vers sa mère veuve,

» Astyanax, qui auparavant sur les genoux de son père se nourrissait de la chair des brebis.

» Puis quand le sommeil venait, et que le pauvre petit cessait de jouer,

» Il dormait dans les bras de sa nourrice,

» Sur un lit moelleux, le cœur plein de joie.

» Mais maintenant il souffrira bien des douleurs, privé de son tendre père.

» Mon Astyanax, — toi que les Troyens ont ainsi nommé !

» Seul, ô mon Hector, tu défendais pour eux ces portes et ces hautes murailles ;

» Mais maintenant, loin de ta famille, près de ces navires terribles,

» Les vers te mangent, après que les chiens se sont rassasiés

» De ta chair nue !... et pour toi dans ce palais il y a des vêtements

» Élégants et beaux, faits par des mains de femmes.

» Eh bien ! je les brûlerai dans un feu ardent,

» Puisqu'ils ne peuvent te servir... Hélas ! tu ne seras même pas couché sur ce bûcher !

» Mais je te rendrai cet honneur en présence des Troyens et des Troyennes.

» Elle disait en sanglotant, et les femmes gémissaient [1]. »

[1] *Iliade*, ch. XXII, vers 460 et suivants :

Ὣς φαμένη, μεγάροιο διέσσυτο μαινάδι ἴση.

J'ai cherché à conserver cette simplicité primitive d'Homère, qui enchante dans l'original. Je ne m'arrêterai pas à faire ressortir tout ce qu'il y a de grâce, de tendresse, de pathétique, dans cette poésie ; il faudrait répéter presque toute la citation.

Il y a encore une bien saisissante peinture de la douleur dans l'Iliade : un de mes amis a essayé de la rendre en vers :

« Les peuples sont rentrés, et le long des vaisseaux
Dorment, car le repos a fermé les travaux.
Mais, pour Achille, il pleure en mémoire chérie
De l'ami mort. — Fuyant sa paupière flétrie,
Le sommeil l'abandonne, et pourtant en tous lieux
Il a semé ses dons. Achille, aimé des dieux,
Sur sa couche sans cesse et se tourne et s'agite
En songeant à Patrocle. Il se souvient du gîte
Où tous deux ils dormaient au retour des travaux,
De ce qu'ils ont ensemble enduré sur les flots,
Ou frères glorieux dans les combats des hommes.
Puis encore au revoir de tous ces doux fantômes
Il pleure avec tendresse, et s'étend sur un flanc,
Puis sur l'autre, ou se penche au bord du lit brûlant ;
Ou tout à coup se lève, et s'en va sur la rive
Des mers, et s'y promène en sa fureur plaintive,
Et l'aurore toujours le trouve en ces déserts,
Solitaire le long des grèves et des mers. »

Après de telles beautés, on se laisse aller à toutes les mélodies du rêve : ce ravissement se produit à

chaque instant dans Homère ; nul n'a plus que lui des grandes mélancolies de la nature.

Maintenant joignez à ce monde terrestre un monde céleste aussi varié, peuplé de divinités, qui tiennent aux cieux des délibérations sur toutes les affaires des hommes, qui se passionnent, qui s'arment même, et se mêlent aux combattants pour les protéger et les vaincre, et vous vous ferez une idée de l'univers épique d'Homère.

Nous reviendrons bientôt sur ce sujet; mais, voulant appliquer nos observations aux deux poèmes homériques, nous allons donner auparavant une idée de l'Odyssée.

Ce poème est un grand enseignement. Tous ces vainqueurs errants sur les mers et dans les forêts sauvages, battus par la tempête, jetés nus sur la grève des îles, passant des nuits sur le sable, sans un manteau pour les couvrir, ayant faim et ne trouvant pas de nourriture, ces rois mendiants, sont un spectacle d'une moralité haute et grave. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la royauté s'égare dans les chemins de l'exil ; ses malheurs sont vieux comme le monde.

L'Odyssée est un magnifique ouvrage ; c'est le souvenir de toutes les observations du vieux poète. Ithaque, la patrie d'Ulysse, le pleurait depuis vingt ans ; son palais, occupé par une foule de princes qui briguent la main de la reine Pénélope, retentit chaque jour des cris de l'orgie. Télémaque,

son fils, las d'attendre Ulysse, se décide à partir à sa recherche. Il arrive à Pylos et est reçu avec joie par le vieux Nestor, dont les paroles coulent comme des flots de miel. Il y a bien du charme à entendre le vétéran de la grande campagne troyenne rappeler au jeune fils d'Ulysse les malheurs des Grecs, et pleurer avec lui ceux de ses compagnons d'armes qui dorment dans le tombeau.

Le vieillard donne à Télémaque un char qui le conduit à Sparte, chez Ménélas. Ce roi ne reconnaît pas le jeune homme, et, lui parlant comme le vieux Nestor de la grande guerre asiatique, il lui dit :

« Il est un de ces hommes qui m'arrache plus de larmes que tous les autres,

» Et dont le souvenir me rend odieux le sommeil et la nourriture ;

» Aucun des Grecs n'a supporté autant de souffrances et de travaux qu'Ulysse.... ma douleur ne cesse pas à cause de lui....

» Nous ne savons point s'il vit ou s'il est mort. — Sans doute le vieux Laërte et la sage Pénélope le pleurent,

» Et ce Télémaque, qu'il laissa nouveau-né dans sa patrie [1]. »

A ces mots le cœur du jeune homme déborde,

[1] *Odyssée*, ch. IV, vers 104 et suivants, Τῶν πάντων...

et il est reconnu. Nous rencontrons ici cette Hélène, dont les charmes ont fait répandre tant de sang. Elle sort de son appartement, et s'avance belle comme Diane. Adrasté lui présente un siége ; Alcippé apporte un riche tapis, Phylo une corbeille d'argent dont les bords sont entourés d'un cercle d'or. Hélène et Ménélas semblent vivre ensemble dans une intimité douce. Le roi de Sparte a oublié l'injure que l'infidèle lui a faite. Au temps de l'Iliade une femme était surtout chère à l'homme par sa beauté physique. L'humanité en était encore au premier degré de l'amour, comme dit Platon, à l'adoration *de la forme*. Quant à cette alliance des âmes que l'inconstance flétrit et brise, il paraît que Ménélas ne la connaissait pas.

Pendant que Télémaque visitait ainsi les héros de la conquête de Troie, rentrés dans leur patrie avant Ulysse, ce prince était retenu dans l'île de Calypso. Les amours d'Ulysse et de cette déesse sont célèbres, et démontrent encore que le vieil Homère était étranger à toute la partie métaphysique de cette passion, qui n'a reçu que du christianisme son développement psychologique.

Malgré l'amour d'une immortelle, Ulysse soupire et appelle la verte Ithaque et sa chère Pénélope. Il part, et, son vaisseau brisé par la tempête, il est jeté nu sur une terre qui lui paraît déserte ; l'infortuné se couche parmi les roseaux qui bordent les rives d'un fleuve : il baise cette terre en

gémissant ; puis il se réfugie dans une forêt et se creuse un lit dans un tas de feuilles sèches.

Ici nous retrouvons les couleurs de la Bible. Cette jeune Nausicaa, fille du roi des Phéaciens, qui va laver avec ses femmes non loin du palais de son père, est une page toute parfumée de poésie hébraïque. Des plumes célèbres ont traduit ce passage. Il y a dans l'original une musique dont aucune langue moderne n'approchera jamais. Ulysse, admis dans le palais d'Alcinoüs, se fait reconnaître à ses larmes en écoutant le rhapsode Démodocus chanter le siége de Troie, et le cheval de bois qui introduisit les Grecs dans la ville. Puis il raconte au roi son dangereux pèlerinage à travers le monde. Le récit d'Ulysse est tantôt plein de réflexions profondes et d'observations précieuses sur les mœurs des hommes, tantôt fantastique comme la poésie des peuples du Nord. C'est Polyphème, le cyclope. C'est la magicienne Circé qui change en pourceaux les infortunés compagnons du héros. Ces deux fables sont peut-être une des origines de ces myriades d'ogres, de fées et de sorcières qui se retrouvent dans tous les conteurs du moyen âge. Je ne crois pas à la magie ; mais je n'accable pas comme tant d'autres, de mon sourire supérieur, ceux qui s'en sont occupés dans le passé. Je me souviens que la magie tourmentait le puissant esprit de Bacon.

Ulysse est descendu aux enfers ; depuis, tous les

héros épiques y descendent. Il allait chercher l'ombre du divin Tyrésias pour le consulter sur les moyens de rentrer à Ithaque. L'enfer homérique a été bien surpassé par les peintures de l'Énéide, et surtout par celles de Dante, qui l'emporte de beaucoup ici sur les deux poètes antiques. Il ne faut voir dans l'enfer d'Homère qu'une assemblée d'ombres parmi lesquelles le héros rencontre une foule de nymphes, victimes de leurs amours avec les dieux; puis des guerriers dont plusieurs ont combattu sous les murs de Troie. Agamemnon lui raconte sa mort tragique et accable les femmes de malédictions. Achille paraît, et le terrible guerrier tressaille de joie en apprenant que son fils est brave.

Ces mêmes Phéaciens, que l'éloquence d'Ulysse a tant charmés, le déposent enfin sur le rivage d'Ithaque. Minerve le change en un pauvre vieillard, et le cache dans une caverne. Le roi est reçu par son vieux seviteur Eumée, qui ne le reconnaît pas, mais lui donne avec joie l'hospitalité des temps antiques. Cependant Télémaque revient dans sa patrie, désolé de n'avoir pas retrouvé son père. Lorsqu'il approche de la demeure d'Eumée, les chiens le reconnaissent, le flattent et n'aboient pas. Ils rappellent le chien de Tobie. Bientôt le père se fait connaître, mais il défend que l'on parle de sa présence à Pénélope. Il souffre encore longtemps de l'insolence des étrangers qui

disposent de son palais ; puis, aidé de Télémaque, il les immole et reprend son pouvoir. Alors il exerce une justice terrible ; il punit de mort les femmes qui se sont livrées aux oppresseurs d'Ithaque. Pénélope est le type le plus élevé de la femme grecque, c'est la fidélité conjugale dans toute sa pureté. Minerve a beau rajeunir Ulysse, Pénélope n'est pas sûre de le reconnaître et ne veut pas partager sa chambre. Il y a ici un trait charmant : Pénélope ordonne à Euryclée de dresser le lit hors de la chambre nuptiale que son époux construisit lui-même.

« Ulysse, en gémissant, parla à sa noble femme :

» O femme ! tu m'as dit une parole bien triste pour mon cœur.

» Mais qui a pu déplacer mon lit ? ce serait bien difficile, même au plus habile, à moins qu'un dieu ne soit venu et ne l'ait placé ailleurs par la puissance de sa volonté ; car, de tous les hommes vivants, aucun, même des plus forts, ne le bougerait facilement. — Il y a un signe remarquable sur ce lit élégant ; c'est moi seul qui l'ai fait. Il y avait dans l'enclos un olivier au riche feuillage, superbe, florissant et rond comme une colonne[1].. »

Ulysse entre dans les plus grands détails sur la manière dont il fit son lit avec cet arbre. A ces

[1] *Odyssée*, ch. XXIII, vers 181 et suivants, Αὐτὰρ Ὀδυσσεύς.

souvenirs si intimes, Pénélope, qui sait qu'aucun autre homme sur la terre ne peut les connaître, sent ses genoux fléchir et son cœur se dissoudre.

« Pleurant, elle court vers Ulysse, entoure son cou de ses bras, et baise ses cheveux... et dit :

» Ne t'irrite pas contre moi, Ulysse ; tu as été le plus sage des hommes ; mais les dieux nous ont accablés ; ils nous ont envié de vivre ensemble, jouissant de nos jeunes années et atteignant les limites de la vieillesse ; mais ne me témoigne ni colère ni indignation parce que je ne t'ai pas embrassé dès que je t'ai vu ; toujours je redoutais dans mon cœur que quelque homme ne me trompât par ses paroles (car un grand nombre d'entre eux médite des ruses méchantes[1]). »

L'Odyssée finit dans le bonheur. Ulysse triomphe facilement de quelques révoltés qui veulent braver son pouvoir. Ici comme dans l'Iliade les dieux jouent un grand rôle ; c'est Neptune qui poursuit Ulysse de sa colère, c'est Minerve qui le protége. Ce long combat contre la destinée, cette sorte d'expiation par la souffrance, est un spectacle héroïque et d'un dramatique intérêt ; c'est un image de la vie ; nous concevons que ce poème ait impressionné, plus que l'Iliade, certaines âmes.

Il y a là une science aussi profonde des douleurs

[1] *Odyssée*, ch. XXIII, vers 208 et suivants, Δακρύσασα...

humaines ; les larmes y sont même plus abondantes. Il y a un charme extrême à suivre le poète dans les peintures si variées de son génie. Sa voix, d'une abondance si étonnante dans les scènes de l'Iliade, toutes retentissantes du choc des boucliers et des clameurs sauvages des peuples, se fait plaintive à ravir pour soupirer les deuils isolés de l'exil, et les regrets de la terre de la patrie. C'est dans l'Odyssée qu'il se livre surtout à cette pente mélancolique. Le ciel, la terre et les eaux se plaisent à l'aider par leurs harmonies ; car ce sont là plus que jamais des grèves ignorées et désertes, des courses dans les solitudes des flots, des naufrages aux bords des côtes escarpées. Après cela viennent des reconnaissances pleines de larmes du père et du fils, de l'épouse et de l'époux; toutes ces scènes avec des fonds de tableaux d'une inexprimable beauté d'harmonie.

On a dit que la Grèce avait eu pour mission de développer l'élément humain, le monde visible et fini, de mettre l'homme en relief, comme l'Orient (dont certainement la Bible sera toujours le monument colossal et divin, au-dessus de tous ceux que la science découvrira) a eu pour mission le développement de l'idée de Dieu, du monde invisible et infini. Cette incontestable vérité apparaît dans le plus grand poète grec avec des caractères frappants.

Homère a stigmatisé la Divinité, malgré d'im-

menses images d'un coloris ardent. Sans doute il est permis de se laisser éblouir par ces torrents d'harmonie, par ces vers homériques si pleins et si élégants. Mais lorsque, s'arrachant à toute cette magie, on se pose froidement devant le peintre, et que l'on jette un coup d'œil sur la pensée que recouvrent toutes ces belles choses, on conçoit la colère de Platon, qui cependant n'était pas placé au point de vue chrétien, mais au plus haut point de vue philosophique qu'il ait été donné à l'homme d'atteindre. On n'accusera cependant pas le philosophe grec de manquer du sentiment de l'art ; car jamais homme n'a jeté plus de poésie sur la métaphysique et la morale ; mais cet élève d'Homère lui-même n'a pu s'empêcher de reconnaître toute la fausseté des idées théologiques du grand poète, et il l'a banni de sa République en le couronnant de fleurs. On a conclu de là que Platon bannissait la poésie, tandis qu'il ne repoussait que la mythologie de l'Odyssée et de l'Iliade.

Et, en effet, que sont ces dieux soumis à toutes les passions de l'homme, en proie aux mêmes besoins, dévorés des mêmes désirs ? Jupiter a beau ébranler l'Olympe d'un signe de ses sourcils, Jupiter n'est à mes yeux que ridicule lorsque le poète nous fait assister au sein des nuages à cette scène conjugale que j'ai entendu admirer plusieurs fois, et qui serait déjà d'un assez mauvais ton s'il s'agissait de simples mortels. Je sais bien que là

encore l'enveloppe est séduisante, mais l'idée est bien vulgaire.

Ceci n'était que bourgeois et ridicule. Homère n'aurait pas cru ses dieux assez avilis ; il faut que leur turpitude soit bien évidente, qu'elle fasse monter le rouge au front. Rappelons la fable des filets de Vulcain, chantée devant Ulysse par Démodocus.

Mars a séduit Vénus, non par les grâces de sa personne. Oh ! non, la déesse n'a pas même l'honneur d'avoir cédé à un caprice. Mars lui a fait *beaucoup de présents*. Il a acheté la misérable comme une ignoble prostituée. Vulcain, époux laid et boiteux, est prévenu de ces amours, et dispose un filet dans lequel il prend le couple amoureux. Puis le vieil imbécile va chercher les dieux pour jouir de ce spectacle. Les déesses ont la pudeur de ne pas se montrer à cette fête, dit le poète. C'est bien heureux en vérité. Mais en revanche les dieux jettent des éclats de rire inextinguible, et Apollon questionne Mercure pour savoir s'il prendrait bien la place de Mars, et Mercure répond avec l'effronterie d'un roué de la Régence.

Oh ! certes, Platon n'était pas trop sévère, et si le chantre d'Achille ne rachetait pas ses erreurs par tant d'admirables beautés, les fleurs seraient de trop.

Qu'on ne vienne pas me dire qu'Homère n'a été qu'un miroir qui a réfléchi toutes ces images, qu'il

a trouvé ces fables dans la bouche des peuples, et que ces bons peuples y croyaient. Cette considération pourrait atténuer la culpabilité du poète; mais elle ne changerait rien au fond des choses. Et d'ailleurs on doit remarquer qu'Homère ajoute après ce beau récit :

« Ulysse souriait à ces chants, et les bons Phéaciens en riaient à gorge déployée. »

Ce rire indique positivement que le poète livrait en toute conscience ses dieux au ridicule. Pourquoi donc nous parle-t-il du respect et du culte qu'on leur doit ?

Plus loin nous trouverons Jupiter changeant d'avis à la voix de Junon, Neptune jaloux des hommes, et Jupiter lui reprochant cette jalousie. Jupiter avait tort ; les dieux d'Homère peuvent bien envier les mortels.

Il me tardait de finir cette diatribe contre le poète antique que j'admire si profondément et avec une vénération presque sainte. Redescendons sur la terre et prosternons-nous devant ce génie. Comme tous les grands artistes, Homère a donné à ses créations un caractère d'originalité frappante. Voyez dans cette foule d'hommes Achille, Agamemnon, Ulysse, Ajax, Diomède, Priam, Hector, Pâris, Nestor, Thersyte, Eumée, Télémaque et tant d'autres, comme ces individualités sont saillantes, comme ces êtres vivent, comme toutes ces parties concourent avec bonheur à l'harmonie

générale du poème. Quelle mère est cette Hécube! quelles épouses Pénélope et Andromaque! Puis, afin de retrouver toutes les nuances humaines, l'infidèle Hélène, et toutes ces malheureuses captives dont le monde antique enchaînait jusqu'aux passions les plus indépendantes, tant il avait peu de respect pour la femme, tant il comprenait peu sa mission d'amour, et la dignité que le Christ lui a rendue!

Que si nous recherchons quelles passions Homère a peintes, nous trouverons d'abord celle de la guerre. Comme dans toutes les civilisations qui commencent, la force physique et la bravoure sont les premières des vertus. L'homme est estimé d'après la vigueur de son bras et son ardeur à braver la mort sur un champ de bataille. Ulysse représente cependant la gloire de la pensée diplomatique, de l'éloquence et de la ruse; mais combien il est au-dessous d'Achille, le type le plus brillant de la vaillance et de la force! Nous observerons ensuite dans Homère un sentiment profond de l'amour dans la famille; le père, la mère, l'épouse, le fils, sont énergiquement exprimés et avec une naïveté de parole bien touchante. La colère, qui est le sujet de l'Iliade, ne pouvait être enchaînée que par la loi divine, qui manquait alors à cette partie de la terre. L'amitié se retrouve, dans Achille et Patrocle, sainte et sublime. Elle seule triomphe du cœur rebelle du fils de Thétis.

Une grande vertu de l'époque homérique, c'est l'hospitalité. Le vieux poète semble avoir toujours des larmes dans la voix lorsqu'il parle d'un malheureux errant sans asile et demandant du pain... Du pain! c'est un cri qui glace. Aussi était-ce un crime dans l'antiquité de refuser au voyageur un toit pour se couvrir, un lit pour reposer son corps fatigué et du pain. Les hommes de l'Iliade et de l'Odyssée avaient pressenti cette charité chrétienne au delà de laquelle il n'y a rien; mais combien l'hospitalité antique était encore loin de ces paroles adorables : Aimez ceux qui vous haïssent!

Il est un ordre de sentiments et de pensées qui remplit la Bible, et ne s'aperçoit pas dans Homère. C'est ce commerce de l'homme avec Dieu, ces relations intimes établies entre eux par la prière. Quand l'homme homérique a immolé des génisses ou des *esclaves*, il se rendort dans sa tranquille indifférence. Il ne sent pas, comme l'Hébreu, le fardeau de la pensée humaine, la terre ne lui pèse pas; ce n'est pas lui qu'on peut appeler « un Dieu tombé qui se souvient du ciel. » Il vit surtout avec ses sens. Cette Grèce était si belle, ses jours étaient si sereins, ses nuits si transparentes, ses forêts si fraîches, ses mers et ses fleuves si limpides! L'homme savourait toutes ces harmonieuses beautés de la terre, il se trouvait heureux; il ne sentait pas son cœur malade de ces désirs immenses qui le saisissent et l'élèvent vers le ciel; il ne criait

pas vers Dieu du sein du bonheur qui trompe ou de la douleur qui oppresse.

Quant au remords, ce sombre gémissement de l'âme qui a offensé Dieu, on le rencontre à peine dans Homère ; et, en effet, comment offenser ces divinités si indulgentes ? Ne cherchons donc pas là cette grande tristesse des enfants de Dieu, si admirablement exposée dans la Bible, et qui a créé de nos jours une poésie pleine d'étrangeté et de mystère ; mais admirons profondément une expression naïve et forte de toutes les passions qui naissent des liens de la famille, de la douleur qui s'asseoit sur un tombeau, de l'ardeur guerrière des peuples primitifs, de la colère sans frein, de la patience qui triomphe des périls, de l'amitié, enfin de presque tous les sentiments qui sont le produit de nos rapports terrestres.

Je connais des esprits délicats qui font un crime aux jeunes gens de notre époque d'avoir introduit dans leurs œuvres le laid, le grotesque, le trivial. Parmi les écrivains célèbres de ce temps, un surtout se préoccupe de cette partie de l'art. Ces reproches viennent de loin. C'est un reste des préjugés littéraires du siècle de Louis XIV. L'admirable poésie de cette grande époque n'aurait rien perdu, je crois, à être moins sévère et moins prude. Le *grotesque* est dans l'art depuis son origine. Les deux hommes dont le monde poétique est le plus vaste peut-être, et surtout le plus varié, Homère et

Shakspeare, ont senti que tout ce qui est dans la nature doit être du domaine de l'art ; il ne faut voiler dans l'art que ce que la pudeur voile dans la réalité. Mais le peuple dans toute la liberté de son langage, dans le désordre de ses émotions et de ses actes, est un élément de la poésie complète, de la poésie qui reflète toute l'humanité. Despréaux, malgré son admiration pour Homère, regrettait sans doute qu'il eût quelquefois abaissé sa dignité en mettant des paroles grossières dans la bouche d'Agamemnon et d'Achille, ou un calembour dans celle d'Ulysse. Ce Polyphème si grotesque, auquel Théocrite a prêté une passion si tendre, exprimée avec tant de grâce, n'est-il pas à peu près le type que nous venons de retrouver peint de magiques couleurs dans le colossal roman de *Notre-Dame de Paris*, sous le nom de Quasimodo?

Lorsque Ulysse se présente dans son palais, il rencontre sur le seuil le mendiant Irus qui veut le chasser ; car le roi d'Ithaque était aussi, lui, sous la forme d'un vieillard misérable. — Ulysse se défend et Irus lui adresse ces paroles :

« Par les dieux, voilà un vieux quêteur de viande[1] qui en dit bien long. Tu es une vieille carcasse enfumée; — je te casserais les dents si je m'en croyais. »

Ce sont sans doute des paroles dignes des halles, et nous concevons que certains esprits s'en cho-

1. Μολοβρός.

quent. C'est permis. Toutefois on peut aussi savoir gré à Homère et à Shakspeare de la fidélité de leurs tableaux. Il n'y a pas de poésie complète sans peuple. L'époque de Louis XIV s'en inquiétait assez peu, et il est digne de remarque que ce soit pendant la courte durée du gouvernement réellement absolu que la poésie est devenue grande dame; élégante et un peu guindée comme les duchesses de la cour de Versailles. Hélas! ce peuple ne tarda pas à venir dans ce même palais, hurlant et hideux, réclamant sa place dans le monde politique, et se rasseyant ainsi forcément dans le monde de l'art!

Il y a l'univers entre les paroles d'Irus et celles de Priam : Achille, semblable aux dieux, souviens-toi de ton père! — entre l'image de ces deux mendiants, dont l'un est roi, se battant comme des crocheteurs, et celle de Pluton étonné des tonnerres du ciel, des tremblements de la terre pendant la bataille, et redoutant que cette terre ne s'entr'ouvre et ne laisse parvenir la clarté dans les ténèbres de l'enfer!

Voilà Homère! il est comme l'humanité, sublime et trivial, admirable et grotesque, plein de grandes douleurs, et rarement de gaîté.

Homère peint la nature aussi merveilleusement que l'homme. Ses descriptions ne ressemblent pas à celles de l'école moderne française. Il n'entre pas comme elle dans tous les détails des sites; il

ne s'arrête pas à colorier chaque fleur, chaque arbuste. Il ne multiplie pas les épithètes de manière à produire une sorte d'éblouissement qui ôte à l'imagination la faculté de voir. Sa manière est large et claire; la clarté homérique est célèbre; elle a frappé Frédéric Schlegel, qui aurait dû s'en pénétrer davantage. — La langue grecque fournit au poète des épithètes composées, impossibles à notre langage, qui produisent un admirable effet. Un seul mot en contient deux, trois, et quelquefois quatre, et fait naître plusieurs images vives et saillantes [1].

Voici quelques vers descriptifs pris au hasard :

Comme on voit en essaims les abeilles nombreuses,
Noires sous le soleil, au bord des roches creuses,
S'agiter, bourdonner; incessamment venir
Du pacage à la roche, et puis se réunir,
Et puis voler encore, actives ouvrières,
L'une ici, l'autre là, sur les fleurs printanières ;

Comme Euros et Notos, aux flancs du mont qui gronde,
Luttent, bouleversant dans la forêt profonde
Les hêtres, les sapins et les peupliers longs,
Qui près des vives eaux, dans les creux des vallons,
Croisèrent leurs rameaux et leurs épais feuillages ;
Les arbres et les vents mêlent leurs bruits sauvages.

Ces choses ont certes assez passé par les redites des poètes ; mais elles se sont ternies à leur souffle. Pour les retrouver fraîches et nouvelles, il faut

[1] La langue anglaise imite cette beauté avec plus de bonheur que la nôtre.

les aller chercher à trois mille ans de nous dans la bouche d'Homère.

Le paysage d'Homère est toujours plein de réalité et de relief; mais, pour le sentir, il ne faut pas vivre continuellement enfermé dans les grandes villes. Le séjour de Paris a décoloré bien des œuvres d'art. Tout y est si loin de la nature! Il y a dans cette atmosphère imprégnée de gaz, au milieu de ces milles voitures, de ces cris continuels, de ces enseignes de cent couleurs, de ces foules parées, je ne sais quoi d'antipoétique qui étiole et flétrit l'imagination. Tout cet industrialisme littéraire, qui cote l'art comme une livre sterling ou une balle de toile; ces brillants caquetages de salons, qui couvrent souvent tant de frivolité devenue proverbiale comme celle d'Athènes; ces opinions si mobiles, qui changent toutes les semaines, enlèvent à l'âme ce qu'elle a de sérieux et de méditatif. Aussi, voyez avec quel empressement les plus poètes des hommes de ce siècle, Chateaubriand, Byron, Lamennais, Lamartine, ont cherché la solitude ou de lointains voyages. Oh! comme la poésie affluait en eux, lorsqu'ils n'entendaient plus les bruits de Paris, lorsqu'en face du désert ou de l'Océan, leur âme s'agrandissait et s'emplissait de Dieu! Rappelez-vous cette récente lettre de notre poète chéri, égaré dans l'Orient, et la profonde pitié qu'il éprouvait de là pour nous tous [1]. Deman-

[1] Écrit en 1835.

dez à Lamennais où il aime à penser et à écrire, si c'est dans la rue de Vaugirard ou dans cette romantique forêt de Coësquen, qui prolonge son ombre sur la solitude bretonne de La Chenaye.

Pour sentir les paysages d'Homère, il faut avoir longtemps vécu sur les côtes, s'être endormi souvent au bruissement triste de l'Océan; il faut que notre œil ait suivi chaque jour la vague molle, tout embrasée des rayons du soleil qui s'éteint à l'horizon des mers; qu'il se soit habitué à l'aspect sauvage des grèves et des roches noires, avec leurs dunes abandonnées ou leurs forêts de pins qui se penchent sur l'eau. Il y a un vers d'Homère qui déroule toujours à ma vue une grève solitaire de la vieille Armorique, sur laquelle j'ai tant joué dans mon enfance! Certainement Homère vivait aux bords des flots et il aimait la mer avec passion. Il n'a pas dit comme la poésie moderne : Océan, je t'aime. Mais cet amour est empreint dans son œuvre avec une énergie et un charme étranges. Sans doute il peint magnifiquement la campagne, les montagnes et les îles; mais c'est pour les flots qu'il garde ses plus ravissantes couleurs; c'est la mer qui a le plus impressionné cette imagination puissante. Et ne trouvez-vous pas que l'Iliade a quelque chose de la grandeur et de la limpidité de l'Océan? La poésie abondante du vieux poète parle comme cette solennelle voix des flots, qui est une continuelle prière de la nature à Dieu, et jette le

cœur de l'homme dans une mélancolie sainte.

Les écrits d'Homère tiennent dans l'histoire de l'humanité une place immense. C'est cette gloire étourdissante qui a torturé tant de cerveaux modernes! On s'imagine avec une grande simplicité que cette gloire peut se reproduire et qu'il ne faut pour l'atteindre qu'enfanter un poème épique. Bizarre aveuglement! on ne voit donc pas que le siècle d'Homère était vide, que cet homme est toute une époque, qu'il n'y avait de son temps ni historien, ni théologien, ni voyageur, ni géographe? Si vous voulez savoir quelque chose sur les origines de la Grèce, sur cette guerre antique de l'Europe contre l'Asie, sur les mœurs de ces peuples primitifs, vous n'avez que les poèmes homériques. Ceci est sans contredit une des principales causes de la grandeur de ce nom. Nous l'avons déjà dit ailleurs, jamais un homme n'arrivera là désormais par la poésie. Qui ne voit qu'il faudrait anéantir toutes les autres parties de l'art et de la science? qu'un poète s'avise de rimer en vers magnifiques les orages de ce temps: si dans trois mille ans quelque rêveur comme nous se prend d'amour pour l'antiquité, et fait des recherches sur la France du dix-neuvième siècle, il trouvera une foule de mémoires, d'histoires, de travaux scientifiques de toutes sortes, et il les consultera de préférence à la poésie.

L'importance scientifique d'Homère est attestée par les autorités les plus graves dans l'antiquité et

chez les peuples modernes. Les savantes investigations de Maltebrun sur les connaisances cosmographiques et géographiques du vieux poète nous dispensent de commentaires à ce sujet[1]. L'auteur puise toutes ses notions sur cette époque de la science dans l'Odyssée et l'Iliade. Des voyageurs de plusieurs nations ont reconnu aussi l'exactitude minutieuse des descriptions de ces poèmes. Le voyage de la Troade, par Chevalier, est un intéressant appendice du grand poète. Ces voix, qui se sont élevées des points les plus opposés de la terre, n'ont pas empêché quelques hommes de douter de l'existence même d'Homère. Hélas! sur quoi ne s'est pas jeté le scepticisme ardent de cette époque? On a écrit que les poèmes homériques étaient un recueil des vers que les rhapsodes chantaient dans les villes de la Grèce; que ces chants séparés avaient été réunis à une époque bien postérieure à leur composition et qu'ils avaient formé l'Iliade. Ceci est à mes yeux une grande stupidité. J'aimerais autant entendre dire que les membres de l'Apollon antique ont été trouvés dispersés dans la Grèce, qu'ils n'appartenaient pas d'abord à la même statue. Elle aura été faite d'une jambe rencontrée à Corinthe, d'un bras découvert à Athènes, d'une tête à Sparte, etc. Doutez, vous qui ne voyez pas

[1] Voir le *Précis de la géographie universelle*, liv. II; *Histoire de la géographie.*

l'homogénéité éblouissante de l'Iliade, qui ne sentez pas que cet ensemble si harmonieux n'a pu sortir que du génie d'un seul homme ! Mais permettez-moi de n'attacher aucune importance à vos opinions sur les questions d'art [1].

On s'en va disant que ces poèmes ne peuvent être que le travail de tout un peuple. Sans doute, et voici comment. Les gouvernements se créent, les villes s'élèvent sous la sueur des hommes, les mœurs se forment, les campagnes se couvrent de guérets et de jardins, les mers et les fleuves balancent les vaisseaux sur leurs ondes, les peuples répètent des hymnes à Dieu, des chansons qui célèbrent l'amour ou la guerre ; les nations se choquent et se foudroient. Puis il naît un homme qui dit : La terre est assez vieille pour que je chante.

Alors il prend le bâton du voyageur et se met en route. Il parcourt les continents et les îles, se mêle aux matelots, partage leurs dangers et leur vie rude, souffre la faim, la chaleur et la glace, se traîne en mendiant dans le palais des princes, chante et s'assied à leur table. L'infortuné s'égare dans les déserts, couche quelquefois dans l'antre des bêtes féroces, qui lèchent ses pieds et lui font place. Dieu a ses desseins. Au milieu de toutes ces épreuves, le poète divin s'instruit par les souffran-

[1] On peut consulter à ce sujet le savant travail de M. de Fortia, *Homère et ses écrits.*

ces (car celui qui n'a pas souffert ne sait rien). Il s'élève au-dessus de son siècle, il plane sur la création, et l'univers reflète dans son poëme ses mille formes, ses couleurs étincelantes, sa pensée et ses passions.

Voilà comment un peuple a fait l'Iliade et l'Odyssée, et fera à jamais toute poésie historique.

Nous aimons à entendre celui qui chante d'une voix si divine nous parler de la poésie; car il en parle avec une suavité pénétrante, et quand il nous peint le poëte, c'est toujours le vieil aveugle des plages des Cyclades ou de l'Ionie. Le poëte, suivant Homère, est un mortel à qui les dieux ont appris à chanter d'aimables et charmantes paroles aux hommes, qui voudraient toujours ouïr sa voix mélodieuse. Aussi est-il doucement ému, celui qui le reçoit dans sa demeure.

Il y a un bien touchant portrait du poëte dans ce Démodocus, aimé de la muse qui lui départit les biens et les maux; car elle le priva de la vue et lui donna la douceur des chants.

La voix du poëte s'est tellement attendrie en parlant des mélodieux enchanteurs des hommes, que les peuples ont deviné qu'il parlait de lui-même. Ils ont jugé, d'après sa sainte tendresse à chanter l'hospitalité, qu'il avait dû errer pauvre et sans toit parmi les toits de ses frères.

On connaît les différentes versions de la vie du vieux poëte. Ces villes qui se disputent l'honneur

de l'avoir vu naître, ces temples qui s'élèvent à sa gloire, attestent l'immensité de son nom dans l'antiquité. Les Grecs menteurs l'ont entouré de merveilleux, et avec la grâce qui caractérise toutes les créations de ce peuple. — Une nuit on entend l'enfant jeter des cris semblables aux chants de neuf oiseaux. Le lendemain on trouve dans son berceau neuf tourterelles qui jouaient avec lui. — Héliodore le fait naître de Mercure. — Diodore prétend qu'Homère s'est inspiré des chants d'une prêtresse de Delphes. — D'autres le font descendre d'Apollon, de Linus et d'Orphée.

L'humanité a vu, comme l'artiste, un vieillard aveugle errant aux bords des mers. Qu'importent les évènements de la vie d'un poète? ce n'est qu'une grande voix qui retentit dans l'univers comme celle de Dieu sur le Sinaï!

Frédéric Schlegel croit l'exposition si claire de la poésie homérique incompatible avec la privation de la vue. On est souvent étonné des petites difficultés qui arrêtent les grands esprits. Sans doute Homère n'est pas né aveugle, il a vu et savouré toutes les merveilles de la nature. Mais il nous semble qu'il a pu devenir aveugle avant d'écrire, et nous attribuons son enthousiasme ardent pour le ciel, les mers et la campagne, à ce voile qui les cachait à ses yeux. Alors cet amour de la nature doit prendre toute la vivacité du désir et du regret. C'est l'amante ou la patrie absentes, c'est le sou-

rire d'une mère perdue depuis longues années et que l'on rêve !

La Bible et Homère sont deux grandes sources d'où sortent les fleuves de la poésie humaine. Nous avons dernièrement cité les plus glorieux membres de la famille biblique, il nous reste à jeter un coup d'œil sur les descendants d'Homère.

D'abord dans sa patrie, dans son harmonieuse langue, il inspire trois génies admirables, Eschyle, Sophocle, Euripide, les créateurs de l'art dramatique. — A Rome, la poésie imite sa forme et jusqu'au mètre de son vers. Virgile pleure dans l'Énéide ce polythéisme dont Homère est le grand-prêtre, ce culte « à la fois mystérieux et indéfini comme le brahmaïsme du Gange, enthousiaste et resplendissant comme les Iseds de l'Iran, voluptueux comme l'Aphrodite de Phénicie, vêtu de deuil comme l'Isis de l'Égypte, effréné autant que le Shamanisme des Cimmériens. » (Ed. QUINET.)

Chez les modernes, c'est dans notre France que l'on retrouve la plus vive empreinte du génie homérique. Racine, avec son style étonnant et sa douce mélancolie, a enlevé à la muse d'Homère sa rudesse sauvage que j'aime tant ! mais quelles merveilleuses pierreries il a tirées de cette mine ! Fénélon et Ballanche ont revêtu les hautes idées chrétiennes des couleurs étincelantes de la Grèce.

Il ne faudrait pas croire que là seulement s'est

répandue la vaste mer de la poésie homérique. Ses flots ont fécondé tout le moyen âge artistique. L'invocation religieuse, dit encore M. Quinet, la lente consécration aux dieux de la terre et des eaux occupe la pensée cosmogonique du Mahabarat de l'Inde, se prolonge dans les chants des Titans d'Orphée et de Linus, et ne fait place à l'action héroïque que dans le poëme de l'Ionie. Avec lui commence ce récit abondant et paisible qui n'aura plus de fin. Comment les peuples de l'Italie auraient-ils fermé le cercle de l'Iliade? Eux, qui marquaient le prolongement du monde grec, ne pouvaient qu'y ajouter un brillant épisode. Ils gravèrent un tableau vivant sur le bouclier d'airain d'un dieu d'Homère.

Nous ne ferons pas aux détracteurs d'Homère l'honneur de les réfuter. Toutes ces disputes qui ont agité les deux derniers siècles paraîtraient bien puériles au nôtre. On peut se passer du suffrage de Lamothe-Houdart quand on a pour admirateurs Alexandre, Dante et Napoléon.

III

Hésiode[1].

Hésiode est un poète très fatigant à lire, mais curieux à étudier sous le rapport des traditions gigantesques renfermées dans ses poèmes. Quoiqu'il soit postérieur à Homère, dont il a, dit-on, balancé la gloire aux yeux de ses contemporains (chose dont je doute un peu), ses livres sembleraient plus anciens que ceux du chantre de l'Iliade. Ils ont quelque chose de plus mystérieux, de plus primordial; et, sous le rapport de l'art, ils indiqueraient une époque bien moins avancée. Cela tenait sans doute à certaines dispositions d'esprit, et sur-

[1] Entre 900 et 800 avant J.-C.

tout à une grande infériorité, car il y a loin d'Homère à Hésiode. Son poème des *Travaux et des jours*, qui a donné peut-être à Virgile l'idée de ses Géorgiques, offre cependant de grandes beautés. Les *Ages du monde* présentent des peintures larges et fortes; mais ce poème est déparé par une foule de préceptes d'agriculture qui se succèdent sans poésie et rendent cette lecture insupportable. On peut extraire de cet ouvrage quelques descriptions d'un pittoresque grandiose, que Virgile a imitées avec son bonheur accoutumé.

La *Théogonie* d'Hésiode est, après les poèmes d'Homère, la plus abondante source mythologique où se soient abreuvés les poètes. Elle a bien pu contribuer à allumer la colère du grand spiritualiste Platon; car, comme Schlegel l'a remarqué avec sa raison ordinaire, elle est d'un matérialisme complet.

« D'après son système, le monde est né du chaos. » Sans rappeler toutes ses idées absurdes et inconvenantes de la Divinité, je me bornerai à remarquer que dans différents symboles il ne parle de la nature que sous le rapport de sa plénitude de vie et de son inépuisable fécondité; symboles qui se résolvent en dernière analyse dans la notion d'un animal infini. Dans ce système de théogonie poétique, la vie de la nature n'est considérée que comme une alternative perpétuelle d'amour et de haine, d'attraction et de répulsion; on n'y dé-

» couvre pas le moindre pressentiment d'un esprit » supérieur, qui, de même qu'il se manifeste à la » conscience de l'homme, brille également dans la » nature[1]. »

Sous le rapport philosophique, la *Théogonie* rappelle les premiers travaux de l'école ionienne; ce sont les mêmes rêves et les mêmes erreurs, et le poète a pu égarer les philosophes. Comme œuvre d'art, il n'y a rien de plus ennuyeux que cette interminable généalogie de dieux et de déesses, surtout lorsqu'elle est privée de la suave harmonie du vers grec.

Hésiode se réveille pour chanter la révolte des Titans contre les dieux. C'est la première fois que cette tradition païenne apparaît dans la poésie, et c'est digne de remarque; car on sait qu'elle se représente dans toutes les religions : cette révolte d'un être supérieur à l'homme contre la divinité, cette première punition de l'orgueil, est une croyance universelle. Ici Hésiode prend un caractère d'incontestable grandeur : tout ce fracas de la lutte des Titans contre Jupiter, ces vers qui se choquent avec un bruit si étrange, sont dignes d'admiration. Puis vient la peinture du Tartare qui engloutit les rebelles. C'est un tableau qu'ont imité Virgile, Dante et surtout Milton.

Voici un passage que, selon nous, les plus grands

[1] SCHLEGEL, *Histoire de la littérature.*

poètes pourraient envier à Hésiode; malheureusement notre prose ne donnera pas l'idée de tout ce qu'il y a de pittoresque dans les vers grecs :

« Là les fils de la nuit obscure ont leur demeure,
» Le Sommeil et la Mort, dieux sombres; et jamais
» Le brillant soleil ne les regardera de ses rayons,
» Soit qu'il monte dans les cieux, soit qu'il en descende.
» L'un d'eux parcourt en paix la terre et le dos vaste de l'Océan, et calme les douleurs de hommes ;
» Le cœur de l'autre est de fer, le cruel n'a pas d'entrailles,
» Il a toujours quelqu'un à arracher du milieu des hommes,
» Il est même hostile aux dieux immortels. »

Le poète a répandu sur ce passage, dans le grec, une solennité, et pour ainsi dire une immensité étonnantes.

Nous en avons dit assez pour faire apprécier sous quel point de vue on peut étudier Hésiode. La mythologie païenne est tellement abandonnée de nos jours, que la lecture de la *Théogonie* serait insupportable à la plupart des hommes qui s'occupent de littérature aujourd'hui. Il nous reste un autre poème, le *Bouclier d'Hercule*. Les érudits ont discuté sur son véritable auteur; plusieurs pensent que c'est Hésiode. Ce poème, imitation homérique pleine de poésie abondante, est une suite de descriptions mythologiques. On y admire seulement

la richesse du langage. C'est froid comme toutes les peintures épiques dont les poètes ont abusé sous le titre de *boucliers*, de *songes*, d'*allégories*. Nous ne pensons pas que l'on revienne à l'étude d'Hésiode.

IV.

Les lyriques grecs.

La véritable poésie lyrique est orientale. C'est dans la Bible qu'il faut chercher ses plus sublimes modèles : les livres de David, d'Isaïe, de Salomon, expriment la grande et sombre plainte de l'humanité, courbée sous le joug de la terre et jetant des cris vers le ciel. Encore une fois, rien n'a jamais approché de ces magnifiques inspirations. Dans le paganisme, le culte des dieux, et de Bacchus en particulier, a donné lieu à une foule de chants dithyrambiques, qui le plus souvent célébraient les joies grossières d'un délire sensuel. La haute poésie lyrique grecque naquit des chants des bacchantes. Orphée[1], indigné des désordres qui souillaient les

[1] 1350 ans environ avant J.-C.

montagnards de la Thrace, chercha à initier ces peuples aux saints mystères du spiritualisme, au culte de Dieu et de l'âme. Nous marchons ici dans les incertitudes voilées de la fable, et nous ne saurions trop sur quoi baser nos idées relatives à cet homme. Nous savons seulement que les Grecs ont cru que, dans le Nord, parmi les monts sauvages aux populations barbares et sensuelles, il a existé un homme que les bacchantes déchirèrent parce qu'il ne voulait pas prendre d'épouse après la mort de son Eurydice, et ceci est très remarquable. Ce martyr de la chasteté dans ce siècle et dans ce pays proclame encore une fois cette grande loi divine que le Christ a scellée de son sang. Orphée avait senti tout ce que les excès sensuels ont de déshonorant pour l'homme, d'abrutissant pour l'âme, et il n'avait trouvé d'autres moyens de réhabiliter l'espèce qu'en s'abstenant de tout plaisir de cette nature, et en créant une secte qui embaumât pour ainsi dire les choses de l'âme, qui en fût la gardienne austère et aimante. Il paraît que des prêtres continuèrent longtemps la religion orphique. Les poésies qui nous ont été conservées sous le nom d'Orphée sont pleines d'idées saines et élevées sur Dieu et sur l'âme. Voici par exemple un fragment cité partout, mais qui est trop important pour ne pas être placé ici :

« Dieu seul existe par lui-même, et tout existe par lui seul, il est dans tout : nul mortel ne peut le voir,

et il les voit tous. Seul il distribue dans sa justice les maux qui affligent les hommes, la guerre et les douleurs. Il gouverne les vents qui agitent l'air et les flots, et allume les feux du tonnerre. Il est assis au haut des cieux sur un trône d'or, et la terre est sous ses pieds. Il étend sa main jusqu'aux bornes de l'Océan, et les montagnes tremblent jusque dans leurs fondements. C'est lui qui fait tout dans l'univers, et qui est à la fois le commencement, le milieu et la fin. »

On a dit qu'Orphée avait lu les livres de Moïse, et on a soutenu le contraire. Plaisante discussion sur un homme dont l'existence même est à peine connue! Ce qui demeure prouvé, c'est qu'il y a eu dans la Thrace des prêtres qui enseignaient l'unité de Dieu. C'est tout ce qu'il y a aussi de réellement important dans cette question. Il y a lieu de croire que le chef de ces prêtres était un poète d'une éloquence élevée et profonde. Ces bêtes féroces attendries, ces forêts qui s'ébranlent à la voix d'Orphée, sont un symbole magnifique de l'alliance intime de la nature et de l'homme, du mystérieux langage qu'ils se parlent; cette influence du paysage sur l'âme a été trop longtemps négligée par les Français. C'est devenu de nos jours une source de bien douce poésie, qui est loin d'être épuisée.

Suidas nous a conservé un autre fragment orphique, que je vais traduire parce qu'il est moins connu et qu'il renferme des choses curieuses.

« O roi du ciel et de l'enfer, de la mer et de la terre; qui ébranles par tes tonnerres les solides palais de l'Olympe; toi que les démons redoutent, et devant qui a tremblé l'assemblée des dieux; toi à qui obéissent les Parques implacables; Père éternel, dont la colère secoue l'univers, qui agites les vents, qui couvres les cieux de nuages, déchirant l'air par des tourbillons de feu. Ta demeure, qui est assise sur une base inébranlable, est placée parmi les astres. Des anges vigilants entourent ton trône resplendissant, et conduisent les affaires des mortels. »

Le même Suidas ne nous a conservé que douze vers de Linus, ce frère d'Orphée, qui voulut, dit-on, enseigner la poésie à Hercule, et fut tué par son disciple.

Ce fragment n'a rien de lyrique; c'est un éloge de la prudence, et un distique assez médiocre sur l'espérance. Il est donc impossible de vérifier le talent poétique dont les Grecs ont gratifié Linus.

On sent que la critique n'a rien à faire au milieu de ces nuages. J'ai seulement voulu constater la pureté et la science primitives de la poésie grecque, alors qu'elle errait sur les montagnes parmi de sauvages peuplades, et à quel point le polythéisme d'Homère est loin de cette notion si sainte de la vérité.

Le passage de Joseph de Maistre sur Pindare[1],

[1] Né 522 ans avant J.-C.

que nous avons cité ailleurs, demeure de toute vérité en se plaçant au point de vue du 19e siècle. Le poète de la Béotie ne nous intéresse guère avec ses courses de chevaux et ses amours de nymphes; et d'ailleurs le mot *pindarique* a été tellement prostitué par les modernes, qu'il semble que l'ennui doive le suivre. Tous nos faiseurs d'odes si pleines d'*ô ciel!* et de *qu'entends-je?* ont annoncé qu'ils écrivaient des vers pindariques, et Pindare a failli en mourir.

Pour juger un poète à sa valeur réelle et indépendante de la succession des idées et des faits de l'histoire, il faut le juger avec les passions du peuple et du temps qui l'ont vu naître. Ressuscitez donc ces jeux olympiques où se réunissaient toutes les nations de la Grèce, ces milliers d'hommes enthousiastes jusqu'au délire, fous de la guerre, et voyant dans ces jeux l'image des combats, attachant à la race des chevaux une importance dont donnent à peine l'idée nos amateurs de courses les plus renommés; jetez toute cette foule sous un ciel brûlant, amenez ces belles femmes grecques qui, adorant la beauté sous toutes ses formes, idolâtraient également celui qui brillait dans un char et le grand poète qui embrasait leur imagination si impressionnable; entendez alors une voix sonore chantant des hymnes à la gloire du héros de ces fêtes dans un langage retentissant et imagé; songez que cette poésie déjà si musicale pour nos oreilles

gauloises avait bien une autre mélodie pour ces hommes si artistes, si merveilleusement doués, et vous comprendrez l'adoration de la Grèce pour cet écrivain. Une seule chose peut nous donner une légère idée de l'impression produite par le grand poète thébain; c'est ce charme, cet entraînement qui nous séduisent à l'audition d'un chant inspiré dans nos solennités théâtrales.

Mais si, dépouillant Pindare de tout ce brillant entourage, avec la connaissance toujours imparfaite que nous avons de la poésie grecque, nous cherchons dans le silence du cabinet l'intérêt de chaque pensée, la valeur de chaque image, blasés que nous sommes aujourd'hui sur la mythologie païenne, nous pensons comme Joseph de Maistre, et nous fermons le livre.

Et d'ailleurs combien d'hommes de lettres ont lu Pindare aujourd'hui en France? C'est une de ces renommées que l'on trouve bien plus commode d'admirer que d'approfondir. Nous pensons que ce poète est parfaitement inconnu de nos contemporains; mais si nous cherchions à l'analyser dans ses détails, nous serions fort ennuyeux, et notre travail ne serait d'aucune utilité. Les traductions que nous avons lues dans La Harpe et dans Suard ne donnent nulle idée du langage dorien, dont Pindare est le monument le plus grandiose et le plus curieux. Encore une fois, une grande partie de ce poète est dans sa musique, et une traduction

en prose française est un outrage à sa mémoire. Rien n'est moins possible à traduire que la poésie lyrique quand elle n'est pas inspirée par les douleurs de l'âme, toujours éloquentes et toujours comprises.

En ouvrant Pindare, on s'attend à trouver un poète fougueux, porté continuellement sur les ailes de l'enthousiasme; on demeure tout étonné de rencontrer un poète mythologique et souvent épique, se complaisant à raconter l'histoire des antiques races des dieux et des hommes. Il révèle des détails biographiques que l'on ne trouve ni dans Hésiode ni dans Homère. On comprend alors à quel degré il devait être cher aux Grecs comme poète national. Pindare aime à peindre la vie patriarcale de pacifiques monarques, et la solennité douce des temps antiques. Puis il circule dans toute cette poésie quelque chose de saint et de digne qui rappelle l'Orient. Nous ne saurions trop le redire, ce qui distingue surtout ce poète, c'est la magnificence et la douceur harmonieuse de son style.

On retrouve dans Pindare tous les faits historiques qui ont alimenté la poésie grecque : — les crimes et les malheurs des Atrides,—le sacrifice d'Iphigénie, — les souvenirs de la guerre des Perses. —Achille, la grande figure homérique, le préoccupe souvent. — Le blond Achille, dit-il dans ses Néméennes (ode 3[e]), du temps qu'il demeurait en-

fant dans les palais de Philyras, faisait, en se jouant, de grands travaux, maniant souvent un court javelot, et, aussi prompt que le vent, combattant et tuant des lions sauvages et des sangliers. Puis il portait leurs corps sanglants au centaure.

On verra que tous les poètes grecs ont reproduit ainsi continuellement la vie de leurs héros et de leurs dieux. Il nous est resté bien peu de choses des rivaux de Pindare, Alcée, Sapho, Stésichore, Ibycus, Bacchylides, Simonides.

J'ai lu d'Alcée quelques vers à la louange d'Harmodius et d'Aristogiton, et plusieurs chansons qui cherchent à prouver qu'il faut beaucoup boire. L'ode de Sapho, inspirée, dit un grand écrivain, par une chaleur putride, n'en est pas moins un morceau très remarquable sous le rapport de l'art; il y a d'elle une hymne à Vénus qui est moins célèbre et moins belle. Les autres ne nous ont rien légué de bien important. Cependant, au milieu de toutes ces brillantes immoralités, nous avons trouvé dans Simonides des pensées austères, exprimées avec bonheur.

« Le temps de la vie est court; mais le mortel couché sous la terre y est étendu pour toujours.

» C'est en vain que la voix veut se faire entendre dans les enfers; le silence règne chez les morts, et les ténèbres coulent dans leurs yeux. »

Ces idées dantesques contrastent singulièrement

avec les rires des débauchés d'Athènes; nous regrettons les œuvres de Simonides, dont nous avons conservé des iambes que nous examinerons ailleurs.

Il convient de parler ici d'un homme dont le nom est dans le monde entier synonyme de *grâce*, et qui fit longtemps par ses chansons les délices de toutes les élégantes fêtes de la Grèce. Malgré l'abondance de ce genre de poésies en France, et le jugement léger de Voltaire, nous ne connaissons rien que l'on puisse comparer au poëte grec sous le rapport de l'art, et, nous le dirons en toute vérité, nous croyons impossible d'approcher de cette mélodie continuelle, de cette exquise douceur, de ce charme étrange, en parlant une langue moderne. Notre langage ne porte pas avec lui une musique assez puissante pour tenir lieu de sentiments profonds, de pensées élevées, ou de spirituelles plaisanteries. Notre poésie ne peut pas vivre seulement d'images. Qu'y a-t-il dans Anacréon[1]? Il dédaigne les richesses de Gygès, et la science des rhéteurs, et tout ce qui excite l'ambition des hommes; — il aime les femmes, mais surtout le vin : — quand Bacchus pénètre en lui, tous ses soucis s'évaporent dans les airs ; — quand il a bu un vin suave, il se couronne de fleurs, de roses surtout. Anacréon dort sur les roses; il leur adresse des odes toutes parfumées : il chante aussi sa coupe où il puise

[1] Il vivait vers 532 avant J.-C.

tant de bonheur. L'amour est le plus souvent pour lui un petit enfant endormi aussi sur des roses, ou décochant des flèches, sujet insipide et fade, dont nos peintres ont tant abusé. Il supplie les jeunes filles de ne pas s'effrayer de ses cheveux blancs : Les lis, leur dit-il, ne se mêlent-ils pas aux roses?

Je ne pense pas qu'il y ait dans Anacréon une idée qui ne se trouve dans ces lignes. Aucun poète n'est plus exclusivement sensualiste et terrestre; pour lui le monde finit à la mort. Il n'y a pas là un seul mot de plainte. Rien ne manque au poète; il est heureux, il semble ignorer que l'homme ait une autre destinée. Il vit de ce rêve brillant de voluptés qui peut bien éblouir quelques années de jeunesse; mais il est vieux et ne s'en aperçoit pas.

Pour résumer notre manière de voir sur la poésie lyrique des Grecs, nous rappellerons qu'à l'origine elle jeta des lueurs radieuses; elle chanta l'unité de Dieu, sa puissance, le culte qui lui est dû; puis, adoptant les sytèmes homériques, elle devint mythologique et païenne, historique et nationale; puis enfin elle divinisa les sens et chanta le plaisir. Elle eut le sort des peuples, qui s'éteignent presque tous dans la mollesse et la volupté.

LES

TRAGIQUES GRECS.

V.

Eschyle[1].

Eschyle.... c'est le mystère dans toute son imposante et obscure majesté.

BALLANCHE.

Le Prométhée d'Eschyle nous reporte à l'aurore du monde grec. Avant moi, dit-il, les hommes voyaient, mais voyaient mal ; ils entendaient, mais ne comprenaient pas. Pareils aux fantômes d'un songe, depuis deux siècles ils confondaient tout. Ne sachant se servir ni de briques ni de charpente, pour construire des maisons éclairées, ils habitaient comme l'avide fourmi des antres obscurs creusés sous la terre. Nul signe certain ne leur faisait distinguer la saison des frimas de celle des fleurs, des fruits ou des moissons. Sans réflexion,

[1] Né 525 ans avant J.-C.

ils agissaient au hasard, jusqu'au moment où je leur fis observer le lever, et, ce qui est encore plus difficile à connaître, le coucher des astres. Pour eux j'ai trouvé la plus belle des sciences, celle des nombres; j'ai formé l'assemblage des lettres, et j'ai fixé la Mémoire, mère des Muses, âme de la vie. C'est moi qui le premier ai accouplé les animaux sous le joug, afin qu'asservis aux hommes, attelés ou chargés, ils succédassent à leurs plus pénibles travaux. Par moi les coursiers accoutumés au frein ont traîné des chars pour la pompe du luxe opulent ; nul autre que moi n'a inventé ces voitures ailées dans lesquelles les nautoniers peuvent errer sur les mers. Infortuné ! après tant d'inventions pour aider les mortels, je ne trouve pour moi-même aucun moyen de terminer les maux que j'endure[1].

Plus loin, Prométhée dit qu'il a découvert la médecine et la divination. Ainsi, avant lui, les hommes étaient dans un état sauvage, et c'est lui qui a commencé la société. Mais il s'agit peu de la terre dans cette œuvre étonnante, mystérieuse comme certaines pages de l'Apocalypse. Il y a là tout un monde d'idées gigantesque et d'une audacieuse philosophie; si je vois bien, Eschyle est allé aussi loin que Socrate dans la guerre contre les dieux de sa patrie. Les Athéniens n'ont pas eu de poison pour tous.

[1] *Prométhée*, acte III, traduction de Dutheil.

Et d'abord qu'est-ce que ce Prométhée (son nom en grec signifie *prévoyant*), que Jupiter fait enchaîner par la *violence* sur le Caucase pour y être déchiré par un vautour et frappé par la foudre? — Il a dérobé le feu du ciel, et ce feu est la civilisation dont il a doté la terre? Voilà pourquoi le maître des dieux le hait et le foudroie. Jamais plus stupide tyran n'a pesé sur les mortels. Aussi Prométhée est plein du souvenir d'un autre dieu, dont celui-ci n'est que le successeur dégénéré; il prend en pitié l'Olympe grec si indigne de la primitive divinité, il le poursuit de ses sarcasmes et de sa colère. Il y a réellement une étrange grandeur dans cet initiateur des peuples, qui n'est pas frappé par les hommes, mais par un dieu jaloux du bonheur que son génie a procuré aux mortels. Il faut entendre avec quelle hauteur Prométhée répond à Mercure envoyé par Jupiter pour connaître l'avenir qu'il annonce.

« En vain tu m'importunes: je suis sourd comme les flots. Ne te figure jamais que, redoutant les desseins de Jupiter, devenu timide comme une femme, j'aille tendre les mains et conjurer l'objet de toute ma haine de me délivrer de mes liens[1]. »

Prométhée est-il donc une sorte de précurseur du Dieu-homme? un philosophe inspiré que les

[1] Acte v.

prêtres des faux dieux auraient dans ces temps reculés fait mourir sur un roc sauvage pour venger les divinités outragées? Les poètes en ont-ils fait un Dieu moins puissant que Jupiter et écrasé par ses foudres?

D'autres ont cru retrouver dans Prométhée la chute des anges rebelles, et ce mystère catholique, c'est-à-dire universel, pourrait à la rigueur apparaître sous cette forme. Mais nous pouvons affirmer que telle n'est pas l'idée d'Eschyle; car dans son admirable dithyrambe, dans sa tragédie tout orientale, la supériorité du rebelle sur le dieu qui punit est incontestable. Pour couvrir son Jupiter de turpitude, il fait venir la nymphe Io, poursuivie par ce dieu impitoyable, parce qu'elle n'a pas cédé à son brutal désir. La malheureuse, chassée de contrée en contrée, tombant à demi-morte de fatigue, rencontre enfin Prométhée enchaîné sur le Caucase. Elle demande au *prophète* quel sera son avenir.

LE CHŒUR.

Que pouvez-vous avoir encore de funeste à lui annoncer?

PROMÉTHÉE.

Un abîme de malheurs.

IO.

De quoi donc me sert la vie? Que tardé-je à me précipiter de ce roc escarpé? La pierre où je m'é-

craserai sera mon salut. Ne vaut-il pas mieux mourir une fois que de souffrir tous les jours?

PROMÉTHÉE.

Comment supporterais-tu les tourments que j'éprouve, moi à qui le sort défend de mourir? La mort au moins termine les souffrances; mes peines n'auront de fin que quand Jupiter sera dépouillé de sa puissance.

IO.

Quoi! Jupiter un jour perdrait son empire! Que j'aurais de plaisir à en être témoin! Puis-je ne le pas désirer, moi qu'il traite si cruellement?

PROMÉTHÉE.

Il le perdra; tu peux en être assurée.

Quand Eschyle écrivait ces vers, le culte de Jupiter était celui du peuple, et il est impossible de n'être pas frappé de cette hardiesse. Cet homme sublime avait la conscience d'une grande rénovation des destinées de l'humanité. Le culte de Jupiter n'est tombé que devant la vérité qui est le Christ.

Prométhée était un être si élevé que la nature s'émeut. L'Océan lui parle et cherche à apaiser ses souffrances. Cette grande animation de la nature nous rappelle la haute poésie orientale, et ce

drame religieux semble écrit sur les bords de l'Euphrate ou du Gange. C'est une œuvre puissante et colossale s'il en fut, que la critique du dix-huitième siècle n'a pas su lire.

L'inébranlable Prométhée continue à insulter Jupiter dont les foudres et les tempêtes broient son corps; mais le maître des dieux ne paraît qu'un barbare stupide, tandis que la victime grandit et touche aux cieux.

La poésie du Prométhée est forte et retentissante, c'est quelque chose de primitif et de biblique; mais nous reparlerons de ceci à propos de l'œuvre entière d'Eschyle. — Reprenons l'analyse de ses pièces.

Les Sept chefs devant Thèbes et les Perses nous ramènent sur la terre. Nous entrons dans l'histoire. Le sujet de la première de ces tragédies est célèbre en France par le faible essai de la jeunesse d'un grand homme. C'est cette affreuse guerre civile entre Polynice et Étéocle. Les premiers actes d'Eschyle ne sont qu'une peinture des douleurs et des craintes qui s'agitent au sein d'une ville assiégée. Le chœur, composé de femmes thébaines; déplore les infortunes qui pèsent sur ce sexe faible durant les horreurs de la guerre. Etéocle s'emporte contre elles, et les envoyés de l'armée augmentent ces terreurs par le récit des formidables dispositions des chefs qui assiégent la ville. La traduction perd une grande partie de ces

beautés ; elles consistent surtout dans la poésie qui sonne comme le choc des boucliers, qui hurle comme le cri des combattants. On sent que le poète s'était enivré lui-même de la sanglante volupté des batailles.

Au quatrième acte, Thèbes est sauvée ; mais les deux frères se sont donné la mort. On apporte leurs corps. Ici commence une scène de douleur, solennelle et forte, d'une admirable simplicité, mais dont la traduction est impossible ; car toute la magie est dans l'harmonie grecque. Ce ne sont guère que des exclamations, des cris échappés du fond de l'âme. C'est sous le rapport poétique une chose à part, et que l'on ne saurait trop admirer[1].

Les Perses jetaient le peuple athénien dans un enthousiasme frénétique. Les Grecs échappaient à peine à la conquête de Xerxès. Ils se sentaient libres avec enivrement ; car longtemps ils avaient eu la terreur du joug étranger. Eschyle lui-même avait vaillamment combattu pour sa patrie dans cette lutte terrible de l'Asie entière contre la Grèce. Le poète et les spectateurs avaient versé du sang dans cette querelle ; aussi était-ce un délire d'assister dans Athènes à une représentation de ce drame.

[1] Il serait difficile de faire mieux que M. Casimir Delavigne qui a donné une imitation de cette scène. Mais c'est encore si loin de l'original !

Rien de plus simple que l'exposition. La scène est à Suze, dans le palais des rois de Perse. Un chœur de vieillards, qui occupe tout le premier acte, fait l'énumération des guerriers des divers peuples asiatiques qui sont partis pour la Grèce. Au second acte, Atossa, la mère de Xerxès, paraît. Elle cause avec les vieillards; un songe l'a épouvantée. Arrive un courrier de son fils, qui lui annonce la ruine de l'armée.

ATOSSA.

Hélas! qu'entends-je? Quels malheurs effroyables! Quelle honte, et quel sujet de larmes pour les Perses! Mais reprends ton récit de plus haut. Combien donc les Grecs avaient-ils de vaisseaux pour oser aborder la flotte des Perses?

LE COURRIER.

Quant au nombre, soyez sûre que nous l'emportions de beaucoup. Les Grecs n'avaient en tout que trois cents navires, dont dix formaient un corps de réserve. Xerxès, je le sais par moi-même, en avait mille; sans compter deux cent sept des meilleurs voiliers. Telle est la vérité. Est-ce donc le nombre qui nous a manqué? Non; mais un dieu cruel avait pesé nos destins dans une balance inégale; il a détruit notre armée.

ATOSSA.

Les dieux défendent la ville de Pallas.

LE COURRIER.

Athènes est indestructible. Tant que vivront ses citoyens, ses remparts seront inébranlables.

On sent qu'un tonnerre d'applaudissements devait éclater à ces paroles.

Le troisième acte n'a que trois pages. La reine et les vieillards désespérés supplient Hermès, qu'ils nomment le dieu des enfers, de laisser venir à eux l'ombre du vieux Darius, qui seul peut indiquer un remède à tant de douleurs.

L'ombre paraît au commencement du quatrième acte ; mais elle apporte de l'autre monde des idées sombres. — L'infortune est le partage de l'homme, on l'éprouve sur la mer, on l'éprouve sur la terre, dès que la vie se prolonge.

Elle prédit de nouveaux désastres, et c'est d'une voix haute, inspirée par la grande morale des peuples.

« L'édifice du malheur n'est pas à son comble ; il croît encore, tant s'élève dans les champs de Platée, sous le fer des Doriens, un amas tout sanglant de cadavres. Des montagnes d'ossements, jusqu'à la troisième génération, sans parler, diront aux yeux des hommes : « Mortels, il ne faut point

s'élever au-dessus de la condition humaine. L'insolence, en germant, ne porte que l'épi du malheur ; la moisson qu'on en recueille est toute de larmes. » Témoins de ce châtiment, souvenez-vous d'Athènes et de la Grèce. Qu'aucun de vos rois désormais, peu content de son sort, ne ruine sa puissance pour envahir d'autres États ! »

L'ombre retourne aux royaumes sombres après ces conseils éloquents. Mais Eschyle n'avait pas encore assez étalé aux regards de la Grèce l'abaissement de ses ennemis.

Au cinquième acte, Xerxès arrive, et il n'a sauvé du désastre qu'un carquois vide. Ce n'est qu'une lamentation sur les misères de la Perse.

XERXÈS.

Infortuné ! de quel coup fatal et imprévu je suis accablé ! Que la fortune insulte cruellement à la race des Perses ! Malheureux ! que deviens-je ? Mes genoux tremblent sous moi à la vue de ces respectables vieillards. O Jupiter ! que ne m'as-tu plongé dans la nuit de la mort avec mes soldats !

LE CHOEUR.

O roi ! qu'est devenue votre armée superbe ? Qu'est devenu l'honneur qui réglait cet empire ? Où sont nos braves soldats ? Un Dieu cruel les a détruits. Cette terre redemande en pleurant la

jeunesse qu'elle avait nourrie. Hélas ! Xerxès l'a perdue ; Xerxès en a surchargé les enfers. Cette foule de guerriers, la fleur de l'Asie, ces archers habiles, des millions d'hommes, tout a péri.

C'était le vieux monde oriental qui mourait ; il était venu lui-même se faire tuer sur le sol où germait la civilisation nouvelle. Tels étaient les mystérieux desseins de la Providence. Depuis ce temps, il dort couché le long de ces fleuves où se mirent encore les sphinx immobiles, symboles de sa ténébreuse pensée. Le voyageur moderne s'arrête devant eux, ils lui présentent, comme à Œdipe, une énigme, celle des destins du berceau de l'humanité.

Quelques vers de l'Odyssée ont inspiré à Eschyle la terrible trilogie dramatique que nous allons examiner.

Le premier acte d'Agamemnon est occupé par le monologue d'un surveillant placé sur une tour en dehors d'Argos, et par un chœur de vieillards qui rappelle le sacrifice d'Iphigénie. — Ce chœur est, comme la plupart de ceux d'Eschyle, d'une grandiose et ravissante poésie.

Au second acte, Clytemnestre vient apprendre aux vieillards qui composent le chœur que les feux allumés de montagne en montagne annoncent enfin la prise de Troie. Les vieillards rappellent alors la faute d'Hélène et le départ des guerriers grecs ; mais ils doutent encore de la victoire.

Un héraut grec, qui confirme la nouvelle du triomphe, remplit le troisième acte ; au quatrième, Agamemnon arrive, le chœur le félicite sur son retour. Le roi rend grâces aux dieux. Clytemnestre entre, et jamais l'hypocrisie féminine n'est allée plus loin. Elle rappelle tout ce qu'elle a souffert loin de son époux, elle l'accable de tendresse et de vénération. Elle ne veut pas qu'il marche sur la terre, elle ordonne d'étendre sous ses pieds des tapis de pourpre. Le roi se méfie de la fortune, et ne se laisse pas éblouir par ces louanges.

« N'appelons heureux que celui qui a fini ses jours dans une douce prospérité.... »

Le chœur, resté seul, est saisi de pressentiments sinistres.

Au cinquième acte, Cassandre prédit la mort d'Agamemnon et la vengeance qu'Oreste doit en tirer un jour. Tout ce lyrisme disparaît dans la traduction. C'est un personnage très poétique que cette prêtresse qui suit Agamemnon jusqu'à Argos pour assister aux catastrophes terribles de son retour.

« J'ai vu, s'écrie-t-elle, le destin d'Ilion ; celui de ses vainqueurs est une justice des dieux. »

Au milieu de l'épouvante causée par les prédictions de Cassandre, on entend les cris d'Agamemnon frappé du coup mortel. Puis Clytemnestre paraît, et, avec une effronterie égale à l'hypocrisie de tout à l'heure, elle se vante de son forfait, in-

voque le meurtre de sa fille Iphigénie qu'il fallait venger, et les amours adultères de son époux.

Tel est l'Agamemnon; c'était pour les Athéniens un spectacle plein de terreur que ce chef de la croisade troyenne, échappé aux mille périls qui l'assiégeaient, et venant dans son propre palais se faire égorger par sa femme. — Nous allons voir ce crime puni dans les Coéphores.

Le début de cette pièce est d'une solennelle tristesse; nous sommes à Argos, devant le tombeau d'Agamemnon. Oreste, depuis longtemps éloigné de sa patrie, est venu déposer sur le sépulcre de son père une boucle de ses cheveux. Électre s'approche pour faire des libations. Cette scène, tant admirée par notre grand Racine, a été, comme on sait, traduite en vers français par La Harpe; on ne sent pas dans cette version l'ardente imagination d'Eschyle. La jeune fille est troublée, elle n'ose invoquer les dieux de punir l'assassin, car l'assassin est sa mère; il y a peu de situations aussi tragiques. Enfin, poussée par les femmes du chœur qui lui rappellent la déplorable destinée d'Agamemnon, elle s'écrie :

« Mercure souterrain, fais-moi connaître que mes vœux sont agréés des divinités infernales qui règnent où mon père habite.... En répandant ces libations funèbres, mon père, je t'appelle; jette un regard de pitié sur moi et sur ton cher Oreste; fais-nous rentrer dans ton palais. Maintenant nous

sommes errants, trahis par celle dont nous tenons le jour. Elle a donné ton lit à Égysthe, le complice de ta mort. Je suis esclave ; Oreste est indigent et fugitif, tandis que les coupables, dans le sein des plaisirs, jouissent insolemment du fruit de tes travaux. — Fais qu'Oreste revienne et triomphe en ces lieux. Entends ma voix, ô mon père [1] ! »

Tout à coup la boucle de cheveux d'Oreste frappe les regards d'Électre, et comme lui seul peut avoir pour Agamemnon cet amour pieux, elle se demande : Ne serait-ce pas mon frère ? Oreste paraît bientôt lui-même. C'est quelque chose de profondément pathétique que ces deux orphelins en face du tombeau de leur père, massacré par leur propre mère.

ÉLECTRE.

Que dirai-je ? rappellerai-je tous les maux que m'a fait souffrir ma mère ?... Irai-je la flatter ?... rien ne peut l'attendrir. Telle qu'un loup cruel, son âme féroce ne peut être adoucie. Plus barbare qu'une Cissienne [2], elle a frappé un coup terrible ; elle a redoublé, et bientôt on ne peut compter les blessures. Infortunée !... ma tête retentit encore du bruit de ces funestes coups.... O ma mère ! ô femme impie !... vous avez osé ensevelir un roi

[1] Les Coéphores, acte II, v. 122. Ἐ μῇ χθόνι.

[2] Nation des Perses dans le voisinage de Suze.

sans le concours de son peuple, un époux sans larmes ni regrets !

ORESTE.

Ah ! ciel, que d'outrages vous m'apprenez ! Les dieux et cette main les lui feront payer bien cher. Puissé-je mourir après m'être vengé [1] !

Au troisième acte, Eschyle entre dans les voies du drame moderne, du drame libre et simple, comme celui de Shakspeare. C'est quelque chose d'étrangement remarquable que cette apparition du drame de l'avenir au milieu de la pompe lyrique habituelle au chantre de Prométhée. C'est d'autant plus étrange qu'on ne rencontre ce ton qu'une fois dans toute l'œuvre d'Eschyle.

SCÈNE Ire.

LE CHŒUR, ORESTE, PYLADE.

(Ils frappent à la porte du palais.)

ORESTE.

Esclaves, répondez-moi...

(Il frappe une deuxième fois.)

N'y a-t-il donc personne dans ce palais ?

(Il frappe une troisième fois.)

Pour la troisième fois, je demande celui qui doit recevoir les étrangers, si Égysthe connaît l'hospitalité.

[1] Coéphores, acte II.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Me voici, étrangers ; qui êtes-vous?

ORESTE.

Allez m'annoncer à vos maîtres, ce sont eux que je cherche ; je leur apporte des nouvelles intéressantes ; hâtez-vous, le char ténébreux de la nuit approche ; il est temps, pour des voyageurs, de s'arrêter chez des hôtes favorables. Que celle qui commande ici, que la maîtresse vienne... ou plutôt amenez ici le maître, je lui parlerai sans contrainte ; un homme devant un homme s'explique librement et sans détour.

(Le portier rentre et fait venir Clytemnestre.)

SCÈNE III.

LE CHŒUR, ORESTE, PYLADE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Étrangers, dites-nous ce que vous demandez ; vous trouverez ici ce que vous avez droit d'atten-

dre : des bains, des lits pour vous remettre de vos fatigues, et des cœurs remplis de bienveillance ; si quelque affaire plus importante vous amène, ce soin regarde mon époux, je l'en instruirai.

ORESTE.

Je suis Phocéen de Daulis; je venais à Argos, chargé moi-même, comme vous voyez, de mon propre bagage ; j'ai rencontré un homme qui m'était inconnu, mais qui m'a dit être Strophius le Phocéen ; il m'a demandé où j'allais, m'a montré le chemin : « Étranger, a-t-il ajouté, puisque vous allez à Argos, souvenez-vous de dire aux parents d'Oreste qu'il est mort; ne l'oubliez point. A votre retour, vous m'apprendrez s'ils veulent qu'on le rapporte à Argos, ou qu'on l'ensevelisse à jamais dans la terre étrangère où il avait trouvé l'hospitalité. Pour ce moment sa cendre, justement honorée, est enfermée dans une urne d'airain. » Je vous rends ce qu'il m'a dit, j'ignore si je parle à ceux qu'intéresse cette nouvelle; mais il faut que la mère d'Oreste en soit instruite [1].

Cette fausse nouvelle se répand, et au milieu de tout ce monde qui a vu l'enfance d'Oreste, dans ce palais qu'habite sa mère, il ne se trouve pour le pleurer que sa vieille nourrice Gylisse : « Mon courage m'avait fait tout supporter ; mais mon cher

[1] Acte III.

Oreste.... l'affection de mon âme.... que j'avais nourri au sortir du sein maternel... dont les cris m'ont si souvent appelée dans la nuit ! »

On voit qu'Eschyle sait peindre aussi la tendresse simple d'une vieille femme du peuple.

Le dénoûment des Coéphores est effroyable; c'est le parricide d'Oreste. — Après avoir frappé Égysthe, il rencontre sa mère et la tue. — Rien ne peut l'émouvoir, il croit obéir au destin.

CLYTEMNESTRE.

Arrête, ô mon fils! respecte le sein où tu reposas si souvent, où tu suças le lait qui t'a nourri.

Il lui rappelle le meurtre de son père. — Je suis fâché de trouver ici ces mots :

« Vous m'avez vendu, moi fils d'un homme libre. »

J'aurais préféré que le tragique n'eût donné pour mobile à cet horrible crime que la vengeance d'un père. Cette phrase égoïste rend Oreste trop odieux. Les poètes qui ont imité ce chef-d'œuvre ne sont pas tombés dans cette faute.

Le parricide à peine commis, la vue du cadavre de sa mère épouvante Oreste, il voit les noires Gorgones, son supplice commence.

C'est le sujet des Euménides. — Cette pièce est le spectacle le plus horrible peut-être qui ait été offert aux hommes. — Au début, les Euménides,

furies vengeresses du crime, sont endormies dans le temple d'Apollon à Delphes. Le dieu, pour soustraire Oreste à leur vengeance, l'engage à se rendre à Athènes. L'ombre de Clytemnestre, les plaies encore saignantes, vient réveiller les Euménides, qui ne répondent d'abord à ses cris que par des ronflements, puis par des cris infernaux.

Au troisième acte, Oreste arrive à Athènes; c'est un personnage étrangement tragique que ce parricide poursuivi par les Furies et cherchant en vain sur la terre un oreiller pour reposer sa tête. Les Euménides l'entourent; Oreste a beau dire : Le sang dont ma main fut teinte pâlit et s'efface... Elles lui crient :

« Le pouvoir de Phébus et de Pallas n'empêchera pas que tu ne sois toujours errant, persécuté par nous; et désormais étranger à la joie, fantôme desséché, pâture des démons, tu ne pourras parler, tu ne pourras me répondre; ta voix expirera sur tes lèvres; victime élevée pour moi, à moi seule consacrée, tu ne seras pas égorgé sur l'autel, mais vivant tu seras ma nourriture; tu entendras les chants qui te dévouent à moi sans retour.

» Formons, formons nos chœurs; commençons nos effrayants concerts; retraçons le sort que nous destinons aux mortels [1]. »

Imaginez cinquante Furies horribles, couvertes

[1] Acte III.

du masque le plus hideux, agitant des chevelures de serpents, et remplissant le théâtre de vociférations effroyables soutenues par une harmonie satanique, et vous comprendrez que des femmes aient avorté, que des enfants soient morts de frayeur à cette représentation; ceci est bien autre chose que les châsses de Lucrèce Borgia. Je ne me fais pas le champion de l'horreur fantastique; mais je veux rappeler qu'elle est, comme le grotesque, dans l'art, depuis l'origine [1]. Le théâtre grec a peu de rapport avec les élégantes mais timides imitations françaises du siècle de Louis XIV.

Minerve remet le jugement d'Oreste à un tribunal auguste composé d'Athéniens. Les deux derniers actes ne sont guère qu'une sorte d'inauguration poétique de l'Aréopage. C'est peu tragique, comme toutes les flatteries adressées par les poètes aux peuples et aux rois. Apollon plaide la cause d'Oreste; les Euménides l'accusent; les suffrages se balancent, Oreste est acquitté, et Minerve réussit à apaiser les Euménides.

Ces deux derniers actes sont ce que j'aime le moins de tout Eschyle.

Ainsi se termine cette grande trilogie sur les Atrides. — Ces crimes qui en enfantent d'autres, ces vengeances sanglantes, ce père qui laisse immoler sa fille, cette épouse adultère qui égorge

[1] Voir le chapitre sur Homère.

son époux, ce fils qui tue sa mère, emplissent le cœur d'épouvante. Cette destinée indomptable, sombre croyance du paganisme, qui ensanglante la vie de tous ces personnages, fait de ces trois drames un monument de terreur. Toutefois nous sommes encore moins émus de ces crimes punis sur la terre que du crime triomphant, et l'homme coupable nous effraie plus pour lui dans ce qu'on appelle son bonheur que dans les tortures; car ce prétendu bonheur nous parle haut de la vie à venir et de la vengeance du ciel; et nous aimons que la poésie porte toujours la tête élevée vers les cieux.

L'idée des *Suppliantes*, la dernière tragédie d'Eschyle qui nous ait été conservée, est d'une philosophie haute et religieuse. Ce sont les filles de Danaüs qui fuient l'hymen incestueux des fils d'Égyptus, leurs cousins-germains. Cette soumission à la loi est noble et d'un intérêt élevé; elles arrivent chez Pelasgus, qui règne à Argos et qui leur donne l'hospitalité; mais, à la fin de la pièce, on aperçoit la flotte des poursuivants, et la tragédie finit dans l'incertitude sur le sort des Danaïdes. M. Raoul Rochette a présumé, avec raison, je crois, qu'Eschyle avait écrit une tragédie faisant suite aux Suppliantes. Il n'y a pour ainsi dire point de drame dans cet ouvrage; mais il contient une foule de beaux vers sur le respect dû à la loi, sur le devoir des hôtes et sur la justice des dieux.

De quatre-vingt-dix pièces attribuées à Eschyle,

il ne nous reste que ces sept tragédies. C'est assez pour lui assurer une gloire immortelle.

Sous le rapport purement poétique, Eschyle est le créateur de l'art dramatique et le plus grand poète lyrique qui ait paru depuis les prophètes. Ses chœurs approchent souvent d'Isaïe et de David pour la hardiesse et la verve du langage. C'est un enfant égaré de l'Orient, c'est un poète qu'une traduction peut à peine faire entrevoir. Les situations critiques et les passions profondes se conservent bien en passant dans une autre langue; mais ce qui n'est que couleur et images ne peut se lire que dans l'original. On a reproché à Eschyle son manque de développement, et sans doute avec raison; si dans Agamemnon le poète avait pénétré plus avant dans l'âme de Clytemnestre, et qu'il nous eût initiés aux déchirements du sein de cette femme, torturée par le souvenir de sa fille immolée et par son amour adultère pour Égysthe, il eût produit une œuvre bien autrement puissante. Il nous est très facile de faire ces remarques, à nous, instruits par la poésie de Shakspeare et de Racine; mais quand on songe qu'Eschyle a créé cet art, et qu'il n'y a rien entre lui et le char de Thespis, il faut rougir de ses critiques et tomber à genoux devant ce génie.

Je pardonnerai difficilement aux tragiques de Louis XIV d'avoir presque toujours enfermé leur drame dans l'enceinte étroite d'un palais. Les tragiques grecs, au contraire, ont aimé à placer leurs

scènes en face d'une nature qui s'harmoniait avec elles. Le paysage d'Eschyle est grand et terrible comme sa poésie ; c'est le sommet d'une montagne frappée de la foudre, ou les bords d'une mer en fureur chargée de flottes qu'elle menace d'engloutir. « Des cavernes éclairées à l'intérieur, comme des forges, par des feux de bergers, des coups de vent contre des pics pelés, des miaulements de chacals sur les sommets, point de sentiers ; au loin, au bout de la plaine, une vapeur si pâle qu'on ne peut dire si c'est le nuage ou la mer ; de l'autre côté, des lambeaux de terrains jaunâtres sur un bassin de sable : partout s'est conservé le caractère sauvage et le vague horizon d'un drame d'Eschyle[1]. »

Sous le rapport philosophique, Eschyle est immense, c'est le chantre des antiques traditions ; sa pensée est haute et morale comme celle d'un pontife :

« La terre conquise ensevelit les vainqueurs.

» L'indignation publique est pesante ; l'imprécation du peuple a toujours son effet. » (Agamennon.)

« O destins des humains ! Heureux, une ombre les renverse ; malheureux, ils sont oubliés comme un trait effacé par l'éponge humide. Toutefois leur bonheur fait plus de pitié que leur malheur. »

A chaque scène on trouverait des passages de

[1] Ed. Quinet. — De la Grèce.

ce genre. — Frédéric Schlegel a dit à propos d'Eschyle : « Il n'a pas mis seulement en scène des évènements tragiques particuliers; mais tous ses ouvrages portent l'empreinte d'une seule et même manière de considérer sous un point de vue tragique la nature et l'homme. La chute des anciens dieux et des Titans, comment il arriva que leur noble race fut vaincue et opprimée par une race plus nouvelle et d'un mérite moindre; la grandeur et la majesté primitives de la nature et de l'homme, comment l'un et l'autre ont dégénéré et se sont affaiblis depuis : voilà les constants objets de tous ses tableaux et de toutes ses plaintes. On voit cependant encore dans quelques-uns de ses ouvrages, dans Prométhée, par exemple, s'élever, comme des ruines d'un monde qui périt, l'antique force des géants avec son audace et son esprit d'indépendance. On ne saurait refuser à ce point de vue une élévation plus que poétique et même plus que morale. »

Ce passage est empreint de toute la profondeur de la critique allemande. On sent vivement dans Eschyle le combat acharné de la vieille religion païenne qui sent sa mort contre les idées nouvelles qui étaient comme l'aurore du christianisme. Nous reviendrons sur ce sujet en parlant de Platon.

La vie d'Eschyle est moins couverte de nuages que celle d'Homère. On raconte que Bacchus lui apparut dans sa première jeunesse et lui commanda

de faire des tragédies. Son genre de mort lui fut prédit; il devait mourir d'un trait lancé du ciel, il fut tué par une tortue qui tomba des serres d'un aigle. On sait positivement qu'il combattit dans la glorieuse guerre contre les Perses, qui s'est reproduite dans sa poésie. Les grands faits historiques de son temps sont la chute du vieil Orient à Marathon et à Salamine. Dans l'art, Pindare chantait les héros et les dieux, Simonide exhalait ses mélancoliques élégies, Anacréon célébrait les roses et les femmes. La philosophie citait Pythagore avec orgueil. L'histoire n'était pas, elle attendait Hérodote.

Eschyle fut malheureux, comme presque tous les hommes de génie. Vaincu dans un concours de poésie, les uns disent par Simonide, les autres par Sophocle, il s'exila en Sicile, dans le temps qu'Hiéron rebâtissait la ville d'Ætna. Il y rencontra Pindare et y mourut. — Voici l'inscription qui se lisait sur son tombeau :

« Ce tombeau renferme Eschyle, fils d'Euphorion, né dans l'Attique, mort dans les campagnes fécondes de Gélu. Le Mède à la longue chevelure, et les bois fameux de Marathon, rendent témoignage à sa valeur. »

Il n'est pas question de ses poésies. On ne parle pas de Marengo sur la pierre qui couvre Bonaparte.

VI

Sophocle [1].

Vingt-sept ans après la naissance d'Eschyle, Sophocle naquit à Colone dans l'Attique ; on dit que son père était un pauvre forgeron. Sophocle vit la plus haute splendeur d'Athènes ; il combattit à côté de Périclès, et devint, par ses tragédies, la gloire de sa patrie, qu'il ne voulut jamais quitter, malgré les flatteuses promesses des rois étrangers. Il fit jouer cent vingt tragédies ; sept seulement nous ont été conservées.

On sait que, Sophocle étant devenu très vieux, ses enfants voulurent lui faire donner un curateur comme à un homme en enfance, et qu'il répondit

[1] Né 498 ans avant J.-C.

en lisant à ses juges le chef-d'œuvre d'Œdipe à Colone, qu'il venait d'écrire.

Les sept pièces qui nous restent sont Électre, — Œdipe roi, — Œdipe à Colone, — Antigone, — Ajax, — Les Trachiniennes, — Philoctète.

Il nous paraît certain que Sophocle avait composé plusieurs tragédies sur les Atrides. Cette race et celle des Labdacides étaient les deux principales mines tragiques de la Grèce. Nous n'avons que l'Électre; c'est le sujet des Coéphores. En comparant ces deux œuvres, on peut se faire une idée de la différence de ces génies. L'Électre est bien moins rapide; les développements de l'art dramatique apparaissent ici dans toutes leurs nuances. Sophocle ne se précipite pas à son but comme son impétueux et terrible rival. Il consacre tout son premier acte à peindre la douleur d'Électre, abandonnée dans le palais de sa criminelle mère. Il ne craint pas de répéter l'expression lamentable de ses poignantes angoisses. Il y a aussi des moyens qu'Eschyle n'avait pas employés. Oreste apporte à sa sœur une urne qu'il dit renfermer ses propres cendres. Ceci a inspiré à Sophocle une tirade d'un langage ravissant et d'une sensibilité exquise. Plusieurs scènes rappellent beaucoup celles des Coéphores. Les auteurs grecs ne craignaient pas de traiter des sujets déjà connus au théâtre; c'était un thème sur lequel chacun pouvait jeter ses pensées, sûr d'être applaudi s'il intéressait par une

poésie harmonieuse et des sentiments puisés dans le cœur de l'homme. Le chef-d'œuvre de Sophocle, et peut-être du théâtre, est l'Œdipe roi.

« Le royaume de Thèbes étant désolé par une peste cruelle, on envoya consulter l'oracle d'Apollon, qui répondit qu'elle ne cesserait qu'après que l'on aurait vengé la mort de Laïus sur Œdipe, qui était son fils et son meurtrier. On vérifia cet oracle, et l'on trouva en effet qu'Œdipe était ce même fils de Laïus et de Jocaste qui, exposé par l'ordre de ses parents, avait été sauvé par des pasteurs, et porté à Polybe, roi de Corinthe, qui l'avait élevé comme son fils (1). »

Œdipe, sans le savoir, avait épousé sa mère après avoir tué son père. Jocaste se pendit de désespoir; Œdipe se creva les yeux et fut chassé du royaume. C'est sur cette histoire que Sophocle a écrit un drame au-dessus duquel il n'y a rien dans le monde.

Son exposition est d'une majesté sublime. Tout ce peuple décimé par la peste est là prosterné au pied des autels. Le grand-prêtre décrit à Œdipe les infortunes des Thébains, lorsque Créon vient apporter la réponse de l'oracle.

C'est avec étonnement que l'on voit Sophocle créer l'art des nuances et des transitions dramatiques, avec un génie tel que l'humanité depuis des

[1] Dacier.

siècles n'est pas allée au delà. Et cependant il est parti du lyrisme échevelé d'Eschyle, qui ne pouvait guère lui donner l'idée de ce genre de mérite. Ces scènes horribles qui nous ont tous fait frissonner sous la plume de Voltaire, ces conversations effrayantes entre Œdipe et Jocaste, où celle-ci lui révèle par des demi-vers toutes les circonstances qui prouvent le parricide et l'inceste, sont graduées avec un art infini; les modernes n'ont eu qu'à traduire; jamais la terreur n'est allée plus loin. On frémit à chaque mot qui révèle une horreur nouvelle et ne permet plus de douter de la vérité fatale.

Enfin, quand Jocaste sait bien que son époux est son fils et le meurtrier de son père, elle s'enfuit.

L'OFFICIER, au chœur.

A peine cette malheureuse princesse, livrée comme vous l'avez vu à ses noires fureurs, est entrée dans son palais, qu'elle vole à son appartement, approche du lit nuptial, s'arrache les cheveux et s'enferme. Alors, s'abandonnant tout entière à son désespoir, elle appelle l'ombre de Laïus, son époux; elle lui reproche ce fruit de leur hymen, cet auteur de la mort d'un père; elle se reproche à elle-même un autre hymen source de tant d'horreurs. Elle arrose de ses larmes cette couche où

elle eut un époux de son époux, et des enfants de son fils. Enfin elle meurt, et j'ignorais alors comment; car tandis qu'elle expire Œdipe survient en poussant d'effroyables gémissements. Le désespoir du roi ne nous permet pas de savoir la destinée de la reine. Tous les yeux sont attachés sur Œdipe. Il exhale sa rage; il erre çà et là; il demande des armes; il cherche Jocaste. Où est, dit-il, celle que j'appelais ma femme? cette mère et de moi et de mes enfants, où s'est-elle retirée? Il la cherche vainement. Nul de nous ne veut servir ses fureurs; mais quelque noire divinité, sans doute, le conduit à l'appartement de la reine; il jette un horrible cri, et, comme s'il eût été enlevé par une furie, il se précipite sur les portes : elles se brisent sous ses efforts. Il entre, il court vers le lit nuptial; là, nous voyons la reine suspendue au lien fatal qui avait terminé ses jours; dès qu'Œdipe l'aperçoit, il rugit comme un lion; il délie le lien funeste et se courbe sur le corps de Jocaste. C'est alors que nous avons vu un barbare spectacle. Le roi dans sa fureur détache l'agrafe du manteau de la reine, et s'en sert pour se priver cruellement de la lumière du jour. Non, dit-il, je ne reverrai plus le soleil, ni mes maux ni mes crimes; plongé dans d'épaisses ténèbres, je déroberai à ma vue ceux qu'il ne m'est plus permis de voir, ceux même dont j'ai besoin pour traîner une vie misérable. Tandis qu'il réitère ses tristes plaintes, il s'ouvre

les paupières et se déchire impitoyablement les yeux, ses joues sont ensanglantées; les larmes mêlées avec des flots de sang noir ruissellent de toutes parts. . . . .

LE CHŒUR.

En quel état est à présent ce malheureux roi? Sa fureur ne se calme-t-elle point?

. . . .

ŒDIPE se traîne sur la scène.

Hélas! hélas! où suis-je, malheureux? où vais-je? En quel lieu irai-je perdre mes plaintes et traîner mes malheurs? O fortune, hélas! qu'es-tu devenue?

LE CHŒUR.

Elle s'est changée en des infortunes inouïes.

ŒDIPE.

Épaisses ténèbres, nuit éternelle où je suis plongé sans retour, état cruel que je ne puis exprimer! hélas! vous êtes le supplice de mes crimes; mais les pointes dont ma fureur s'est servie pour me percer les yeux me sont moins sensibles que les remords qui me déchirent...[1]

La pièce finit au milieu de ces lamentations d'une

[1] Acte v.

éloquence admirable. Elle se termine par ces mots qui sont une réminiscence d'Eschyle :

« Apprenez, aveugles mortels, à tourner les yeux sur le dernier jour de la vie des hommes, et à n'appeler heureux que ceux qui sont arrivés sans infortune à ce terme fatal ! »

Il n'y a rien de plus harmonieux que ce drame ; c'est un ensemble majestueux dans l'ordonnance, une sorte de beauté comme l'Apollon ou le temple de Minerve ; dans les sentiments, une noblesse pure et grande ; dans les situations, un pathétique et une terreur inouïs. On le lit dix fois sous l'influence de l'enthousiasme, et cependant la surprise n'est pour rien dans ce succès ; car depuis l'enfance nous répétons cette vieille histoire.

Sous le rapport philosophique, cet être *innocent* chargé de crimes involontaires et de douleurs incroyables, inénarrables, a fait murmurer bien de prétendus penseurs. Depuis la mort du Christ, il n'est plus permis de s'étonner des souffrances du juste. La douleur est une chose sainte qui purifie l'homme et le rapproche de Dieu. Mais on pourrait contester ce point de vue ; car Œdipe n'est pas innocent à nos yeux. Si Laïus était assez vain pour lui disputer le passage[1], il valait beaucoup mieux le laisser passer que de lui donner la mort. Et c'est de cet acte d'orgueil et de violence que dé-

[1] Voir Œdipe, acte III, scène IV.

coulent toutes les infortunes d'Œdipe. C'est à nos yeux un homme coupable très sévèrement châtié sur la terre; nous allons le voir, dans Œdipe à Colone, poursuivre sa vie d'expiation à travers les malheurs de l'exil et les consolations de la piété filiale.

Oh! que j'aime la simplicité antique du début de ce second drame sur la déplorable race de Labdacus! Le théâtre représente la campagne près du bourg de Colone; le bois des Euménides, et dans le lointain la ville d'Athènes. Un vieillard aveugle s'avance appuyé sur le bras d'une jeune fille.

ŒDIPE.

O ma chère Antigone! dis-moi où tes pas ont conduit ton père aveugle et accablé d'années? Dis-moi si le malheureux Œdipe peut se flatter de trouver ici des secours? La moindre chose suffit à celui qui n'est point accoutumé à recueillir le fruit de ses vœux.

.....Un Coloniate paraît et apprend à l'infortuné qu'il est à Colone, près d'Athènes. Le chœur arrive et est saisi d'horreur en entendant le vieillard annoncer qu'il se nomme Œdipe. Il veut le contraindre à fuir, dans la crainte que sa présence n'attire le courroux du ciel. Il ne faut pas chercher ici la marche brûlante de l'Œdipe roi. Œdipe à Colone n'est qu'une grande et sombre élégie sur

les misères et la mort du fils de Laïus. Toute l'intrigue consiste à savoir si Créon, roi de Thèbes, enlèvera Œdipe, qu'un oracle, cette puissance mystérieuse et terrible qui tyrannisait l'antiquité, avait ordonné aux Thébains de rappeler près d'eux. Œdipe se met sous la protection de Thésée, qui régnait alors à Athènes. Il y a un instant affreux, c'est celui où Créon parvient à enlever Antigone et Ismène, le seul trésor du déplorable prince. Mais Thésée les arrache au tyran, et c'est une ravissante scène que celle où elles sont rendues au vieillard. La mort d'Œdipe a quelque chose de surnaturel. « Là il s'est assis sur un siége de pierre entre le rocher Thoricius et un poirier sauvage..... »

Voilà le lieu de sa mort, et je ne saurais trop dire pourquoi ce détail local a pour moi un charme délicieux. « Sans doute quelque envoyé des dieux l'aura porté aux bords du Cocyte. » La souffrance a purifié Œdipe; elle en a fait un homme tellement saint, que le peuple croit que les dieux n'ont pas permis qu'il mourût comme un simple mortel. Cette croyance de la réhabilitation de l'homme par la douleur supportée avec courage est vieille comme le monde.

Colone est la patrie de Sophocle : le chœur du second acte est tout embaumé de l'amour du grand poète pour les paysages où s'écoula son enfance.

STROPHE.

Les dieux vous ont conduit ici, ô étranger, dans le séjour le plus délicieux de l'Attique, à Colone, qui doit à Neptune les beaux chevaux qu'on y admire. Le rossignol fait retentir ses doux accents dans ses vallons verdoyants, où l'on n'éprouve jamais les rigueurs de l'hiver; les vents n'y font jamais sentir leur bruyante haleine; et les rayons ardents du soleil ne peuvent percer le feuillage ombreux des arbres chargés de fruits et entrelacés de pampres. Le riant Bacchus et ses joyeuses compagnes y ont fixé leur séjour.

ANTISTROPHE.

Le narcisse y étale en toute saison, à côté du safran doré, son calice odorant : fleurs qui servaient autrefois de couronne aux grandes déesses. Le Céphise, par mille canaux divers, promène ses eaux à travers de gras pâturages, et féconde les campagnes. Lieux charmants, lieux enchanteurs, où le chœur des Muses vient souvent former le brillant cortége de l'éclatante Vénus.

A la fin d'Œdipe à Colone, Antigone et Ismène supplient Thésée de les faire accompagner à Thèbes, dans le dessein d'empêcher la guerre civile qui menace d'éclater entre leurs frères. Cette guerre a lieu. Les imprécations d'Œdipe contre ses fils ingrats portent leurs fruits. Les deux frères

se tuent, et Créon défend d'ensevelir Polynice, qu'il déclare indigne de cette faveur parce qu'il a porté la guerre dans sa patrie. Antigone n'écoute que son cœur, contrevient à la loi et en est la victime. — Voilà le sujet héroïque de la tragédie d'Antigone, la dernière que nous ayons de Sophocle sur les Labdacides.

Cette admirable Antigone, que nous avons vue partager les douleurs de l'exil paternel, se retrouve ici dans toute la force de son sublime caractère. Sa sœur tremble de s'associer à cette audacieuse entreprise. Seule elle accomplira son noble dessein. C'est ici qu'il faut se mettre à genoux devant le magnifique courage de cette jeune fille. Écoutons.

CRÉON.

Aviez-vous connaissance de mes ordres?

ANTIGONE.

Je les connaissais; je n'en pouvais douter, puisqu'aucun ne les ignore.

CRÉON.

Et vous avez osé... les trangresser?

ANTIGONE.

Ce n'est point Jupiter ni la justice qui ont dicté votre arrêt, et je n'ai pas cru qu'une loi humaine eût assez de force pour engager les hommes à vio-

ler les divines lois, *ces lois qui, sans être écrites, sont immuables, et d'une origine si reculée qu'on l'ignore.* Je n'ai pas cru devoir redouter vos menaces plus que la vengeance des dieux. Avant que vos défenses me l'eussent appris, je savais que je devais périr, et je regarde comme un précieux avantage d'en devancer le moment. La mort aura des charmes pour quiconque aura comme moi vécu dans les plus dures épreuves. Je me résous sans peine à subir ses lois; mais je ne la verrais qu'avec désespoir couper le fil de mes jours, si le cadavre de mon frère restait sans sépulture : heureusement je n'ai rien à me reprocher à ce sujet; et, j'ose le dire, si vous imputez à folie une pareille démarche, je ne serai folle qu'aux yeux d'un fou [1].

Les premières lignes de cette fière réponse sont très remarquables. La sagesse antique révèle ici sa pensée sur l'obéissance due à la loi. C'est la doctrine chrétienne, que Sophocle avait aperçue longtemps avant la venue du Christ, et que Dieu avait révélée aux hommes dès l'origine par la bouche des prophètes. Malgré l'autorité de quelques noms célèbres et vénérables sous plusieurs rapports, nous avons toujours regardé comme puérile cette définition de la liberté : N'obéir qu'à la loi. La liberté consiste à obéir à des *lois justes.* Hors de cette idée, il n'y a qu'une épouvantable tyrannie. Les deux

[1] Acte II.

devoirs d'obéissance et de désobéissance à la loi humaine sont développés par Eschyle et Sophocle dans les Suppliantes et Antigone. Il n'est pas un chrétien digne de ce nom qui obéirait à une loi humaine contraire à la loi évangélique. Reste l'immense difficulté de l'appréciation de la justice ou de l'injustice. Je ne veux pas traiter cette grave question, qui agite tant cette époque, et qui est encore toute brûlante des paroles du génie ; mais j'ai cru devoir faire remarquer sur elle la pensée d'un des plus nobles esprits de l'antiquité.

Antigone, comme les martyrs, paie de sa vie son respect pour la loi de Dieu et son amour pour son frère. Enfermée dans une caverne, elle y périt avec son amant, le fils de son meurtrier.

Ce caractère d'Antigone est un type sublime de jeune fille. Il a vivement impressionné l'imagination méditative de M. Ballanche ; c'est qu'en effet une des grandes gloires de Sophocle est d'avoir compris la mission de la femme, qu'Eschyle et Euripide se sont plu à insulter par des diatribes le plus souvent ridicules. La vie d'Antigone n'est qu'un sacrifice continuel. Après avoir longtemps guidé les pas de son père aveugle et exilé, avoir essuyé sous ses baisers les larmes du vieillard, elle vient, au prix de sa vie, rendre les derniers devoirs à son coupable frère. Sophocle a donné à cette jeune fille une élévation d'idées, une pureté de sentiments qui fait encore plus d'honneur à son

âme qu'à son génie. Le dévouement et le sacrifice, cette glorieuse vie de la femme, ont inspiré à ce grand homme une poésie d'une sensibilité profonde. Je n'ai jamais compris la prétendue émancipation de la femme réclamée par une secte célèbre [1]. Cette émancipation serait sa souillure. Oh! que son cœur reste pur des passions politiques, qu'elle ne se vautre pas dans ce triste et desséchant égoïsme qui flétrirait les plus nobles penchants de son âme. Qu'elle se dévoue comme Antigone à la consolation des souffrances, qu'elle oppose un sourire d'espérance, un regard élevé vers le ciel, au désespoir de l'homme moins riche qu'elle d'amour et de foi. Qu'elle s'efforce par l'amour de tourner nos pensées vers l'infini et de les arracher au sordide intérêt, aux désirs infimes qui les prostituent trop souvent. Qu'elle soit encore, comme Antigone, patiente et douce dans l'adversité la plus longue, qu'elle nous soutienne dans la douleur par cette héroïque tranquillité d'âme qui fait rougir le front de la colère. Quelle influence n'exercera-t-elle pas ainsi sur les affaires humaines! Malheur à l'homme qui, comme fils, frère ou époux, possédera un de ces anges et ne tombera pas à genoux chaque jour pour remercier le ciel de lui avoir donné ce trésor! Oh! dites, qui ne se sentirait ému de respect et d'amour pour la femme parée de ces vertus

[1] Les saint-simoniens. — Écrit en 1835.

célestes ? Et quelle inépuisable source de bonheur ineffable cette femme doit porter dans l'intimité de son être! Ce sacrifice perpétuel de tous les mauvais penchants de notre nature à une personne chérie, cet amour de la vertu et du beau qui nous élève si au-dessus de nos semblables; ces élans sublimes vers un autre monde, invisible et immense, plus immense que les rêves les plus exaltés, que les désirs infinis du solitaire prosterné devant Dieu ; Antigone est un caractère dont pourrait s'enorgueillir un grand poète éclairé des divines lumières du christianisme.

Dans les *Trachiniennes*, Sophocle remonte aux temps mythologiques. C'est comme un écho affaibli de la voix d'Eschyle. Le centaure Nessus, frappé d'un trait d'Hercule, remit en mourant à Déjanire une tunique qui avait, dit-il, la propriété de ramener les infidèles à l'amour. Déjanire, jalouse d'Iole, envoie cette tunique à Hercule. Mais elle renfermait un poison si ardent qu'Alcide meurt dans d'horribles tortures.

Les quatre premiers actes n'offrent rien de bien admirable. Les transports de jalousie de Déjanire ont été surpassés depuis par Shakspeare et Racine; mais les imprécations d'Hercule, au cinquième acte, sont justement célèbres; cette pathétique poésie a quelque chose de primitif et d'étrange.

HERCULE est apporté agonisant.

O Jupiter! en quelle région arrivé-je? Dans quelles mains suis-je tombé? Ah! je me sens dévoré. Mes cruelles douleurs reprennent leur violence. Ah!.....

Ah! ah! ne troublez donc pas mon sommeil, laissez-moi donc dormir; pourquoi me touchez-vous? Pourquoi me retournez-vous? Cruels! cruels! vous aiguillonnez mes douleurs assoupies : l'ardeur du mal me dévore; je sens venir un terrible accès. Où êtes-vous, brigands dont j'ai purgé les bords de la mer et les forêts? Le trépas en est la récompense; et, pour surcroît de désespoir, je ne vois personne qui s'arme pour couper la trame de mes malheureux jours, personne qui, le fer et la flamme en main, vienne briser les liens d'une vie intolérable. Ah! ah! . . . .

O mon fils! mon fils! où êtes-vous donc? aidez-moi, aidez-moi à me soulever jusque-là. Ah! ah! ô sort cruel! je sens de nouveau, oui, je sens l'affreux poison, ce feu inextinguible qui me consume; ô Pallas, me voici de nouveau aux prises avec la douleur! Mon fils, que votre tendresse pour moi vous arme d'un poignard; plongez-le-moi dans le sein : on ne pourra vous reprocher cette action, vous n'avez pas d'autres moyens de soulager les

maux que je dois à la cruelle perversité de votre mère. Je ne puis lui souhaiter rien de pire que de la voir dans l'état où elle m'a réduit... Non, jamais l'implacable Junon ni le barbare Eurysthée ne m'ont été si funestes que la fille d'Œneus; c'est elle qui m'a enveloppé de cette robe fatale comme d'un filet tissu par les mains des furies; voile affreux, prison horrible! il s'attache à mon corps; il me dévore les entrailles; il pénètre jusque dans mes veines; mon sang noir bouillonne et se consume; mon corps, brûlé par un feu invisible, n'est plus qu'un fantôme! Quoi! ce que n'ont pu ni les armées, ni les géants, ni le centaure, ni la Grèce, ni le reste de l'univers que j'ai délivré de cent monstres, une femme seule, malgré la faiblesse de son sexe, une femme seule l'a exécuté! O mon fils! remplissez toute l'étendue des devoirs que vous impose ce tendre nom. Qu'une vaine pitié pour une mère parricide ne l'emporte pas; allez, traînez ici cette furie, livrez-la moi.....

Misérable! je verse des larmes; moi!... que personne n'entendit jamais pousser un gémissement dans l'horreur des plus affreux revers! Ah! je rougis de ma faiblesse; approche, mon fils... sois témoin de l'excès de mes maux... jette un coup d'œil sur mon corps..... Peuple, regarde ce corps si cruellement déchiré... Ah! ah! malheureux que je suis! hélas! hélas!..... Ah! quelles convulsions! quelles flammes! quel renouvellement de suppli-

ces! je n'aurai donc point de relâche. Pluton, ouvre-moi tes enfers. Foudre de Jupiter, frappe; ô Jupiter, ô roi des cieux, lance donc tes foudres pour me jeter dans l'abîme. Ma douleur se ranime; je suis dévoré! quel tourment! ô vigueur de mon corps! ô courage! ô mains! est-ce vous qui avez étouffé ce lion redoutable de Némée, ce fléau des bergers, dont personne n'osait approcher? Est-ce là ce bras qui a coupé les têtes renaissantes de l'hydre, qui a dompté les centaures, monstres affreux qui, fiers de leurs forces, secouaient tout joug, et opprimaient tous les humains? Ce bras qui a abattu le sanglier d'Erymanthe? Est-ce bien là ce bras dont les efforts ont tiré des enfers ce chien à trois têtes, monstre invincible, sorti des flancs d'un cruel serpent? Ce bras qui a mis en pièces le dragon dépositaire des fruits d'or, ce bras enfin qui s'est signalé par des exploits innombrables et que nul mortel n'a pu désarmer? Le reconnaissez-vous? A quel triste état le voyez-vous réduit! Brisé, déchiré, atténué par un poison secret, il languit, il n'est plus reconnaissable. Fils de Jupiter et d'Alcmène (quel noms!) je deviens la victime d'une perfide épouse. Mais quand je serais anéanti, je saurai en tirer vengeance; qu'elle vienne donc et qu'elle apprenne à l'univers qu'Hercule, tout mort qu'il paraît, est encore le fléau des impies[1].

[1] Acte v.

Le fils d'Hercule, le malheureux Hyllus, a bien de la peine à lui faire comprendre que sa mère a été trompée, et que l'infortunée s'est tuée de désespoir.

Enfin Hercule exige de son fils un serment solennel qu'il obéira à ses ordres, et ces ordres sont de le porter sur l'Œta et de le brûler, puis d'épouser Iole.

Il y a dans ce spectacle une grandeur gigantesque qui vous transporte dans les temps primitifs.

Il nous reste à examiner deux tragédies nées des poètes homériques, Ajax et Philoctète.

Ulysse a obtenu des Grecs les armes d'Achille, que lui disputait Ajax. Ce dernier en a ressenti une douleur si poignante qu'il est devenu fou. C'est un spectacle profondément attristant que ce guerrier si terrible tombé à cet excès de misère qu'il égorge des troupeaux croyant égorger les Grecs qui l'ont outragé; puis revenant à la raison, s'attendrissant au souvenir de son délire, pleurant sur lui, demandant son fils à Tecmesse, sa femme. L'infortunée avait été obligée de l'éloigner de son père, craignant que le pauvre enfant ne tombât lui-même sous ses coups. On l'apporte, et le héros le caresse et le confie aux dieux, à Télamon son père, et à sa mère Éribée.

Tout ceci est digne d'admiration.

TECMESSE.

Mon fils, votre père vous appelle, venez.

AJAX.

Vient-il, ou ne vous a-t-il point entendue?

TECMESSE.

Le voici qu'on amène à vos yeux.

AJAX, apercevant son fils.

Approchez, approchez cet enfant; s'il est vraiment mon fils, ce sang, ce carnage n'épouvanteront point ses yeux. Il faut le dresser de bonne heure à l'âpreté des mœurs de son père, et que son caractère soit formé sur le mien. O mon fils, sois plus heureux que ton père; pour tout le reste, sois-lui semblable, et tu ne seras pas un homme sans cœur. Combien je te porte envie aujourd'hui, toi dont le jeune âge te rend insensible à mes malheurs! Oui, c'est l'insensibilité qui fait le plus doux charme de la vie : si cette insensibilité est un mal, c'est au moins un mal sans douleur jusqu'au moment où l'on vient à connaître la joie et la peine. Quand tu en seras à ce moment fatal, mon fils,

montre à tes ennemis de quel sang tu as reçu la vie. Jusqu'à ce jour, sois comme une jeune plante nourrie du souffle des zéphyrs; croîs au milieu des jeux de ton enfance, et fais les délices de ta mère... Vous, braves compagnons, qui m'avez suivi sur les mers, voici la grâce que j'attends de vous. Annoncez mes vœux à Teucer; qu'il se charge de conduire mon fils dans mes foyers; de le faire connaître à Télamon et à Éribée, ma mère; qu'il devienne l'appui de leur vieillesse jusqu'au temps où ils descendront dans la retraite des morts; que mes armes ne soient jamais disputées ni données par aucun des Grecs, ni par celui qui a causé ma perte; toi seul, Eurysacès, mon fils, garde dans tes mains mon bouclier, ce bouclier fameux, impénétrable, qui t'a donné le nom que tu portes. Le reste de mon armure sera enseveli avec moi. Vous, Tecmesse, reprenez cet enfant, ramenez-le en sa tente; renfermez-le au plus tôt. Cessez ces douloureux gémissements; les femmes aiment les pleurs. Il est des maux qui résistent aux enchantements, et qu'un médecin habile guérit avec le fer.

LE CHŒUR.

Je frémis de ces transports violents; ces discours échappés de votre bouche me remplissent d'alarmes.

TECMESSE.

Cher Ajax, ô mon maître, quel projet avez-vous formé?

AJAX.

Ne cherchez point à le pénétrer, ne m'interrogez point. La réserve est la vertu de votre sexe.

TECMESSE.

O désespoir! Au nom des dieux, au nom de votre fils, j'ose vous implorer; ne nous abandonnez point.

AJAX.

Vos prières m'importunent. Eh! ne savez-vous pas que les dieux n'ont plus rien à attendre de moi?

TECMESSE.

Cessez ces discours funestes.

AJAX.

Je n'écoute plus rien.

TECMESSE.

Quoi! je ne puis vous attendrir?

AJAX.

C'en est trop.

TECMESSE.

Voyez mes craintes, cher époux.

AJAX.

Qu'on la fasse retirer.

TECMESSE.

Au nom des dieux, laissez-vous toucher!

AJAX.

Êtes-vous assez insensée pour vous flatter de changer mon âme?

Ajax rentre dans sa tente, et Tecmesse le suit.

Ces paroles préparent le spectateur au suicide du malheureux Ajax. Il se tue après un monologue que l'on a traduit, et indiqué à l'admiration. Il est beau, sans doute, mais beaucoup moins que les scènes attendrissantes dont je viens de parler.

Tous les critiques ont remarqué que les deux

derniers actes d'Ajax offrent peu d'intérêt. En effet, ils sont remplis par les plaintes de Tecmesse et de Teucer, le frère du mort, et par des discussions fort longues entre Teucer, Ménélas et Agamemnon, parce que les Atrides refusent la sépulture à Ajax, qui, disent-ils, était l'ennemi des Grecs. Ulysse termine cette querelle en demandant lui-même qu'on ensevelisse le cadavre de son ennemi. Mais il y a un trait ravissant dont on a parlé avec quelque froideur ; lorsque Teucer est obligé de quitter le cadavre de son frère, savez-vous quelle garde il va chercher pour le protéger contre les outrages des Grecs ? C'est ce petit enfant d'Ajax qu'il place près du corps ; il ne croit pas qu'il soit possible de ne pas respecter ce gardien : « Enfant, embrasse ton père, garde-le ; que personne ne puisse t'en arracher ! » C'est, selon moi, une idée sublime, qui a sa source dans une sensibilité profonde et exquise. Il faut bénir Sophocle pour avoir écrit ces deux actes défectueux, puisqu'ils contiennent cet adorable passage. Cette pièce nous présente dans Tecmesse une position sociale que le christianisme a détruite, c'est l'*épouse esclave*. Ce rôle est plein de dévouement et de noblesse.

Chaque œuvre de ce grand poète est empreinte d'une haute idée morale. On se rappelle que, dans l'Iliade, Ajax, aveuglé par sa bouillante valeur, parle avec rudesse aux dieux et dédaigne leur

appui. C'est la punition de cet orgueil impie que Sophocle a eue en vue dans ce drame.

L'épisode de Fénélon et la tragédie de La Harpe ont popularisé en France le Philoctète grec. C'est un pathétique spectacle que ce vieux compagnon d'Hercule, blessé par la morsure d'un serpent, abandonné lâchement par les Grecs dans une île déserte, et souffrant des maux inouïs depuis plus de dix années. Sa joie en entendant le doux langage de la patrie, ses fureurs lorsque la ruse lui a arraché les armes d'Hercule, auxquelles les Grecs attachaient le sort de Troie, sont des beautés admirables, que l'abondante et suave poésie qui coule des lèvres de Sophocle rend plus admirables encore. Il est bien difficile de se faire l'idée de cette magique parole, quand on n'en a entendu que l'écho affaibli dans une langue moderne. Le vers de Sophocle est si plein, si musical, même pour nous, qui sommes loin d'en sentir les nuances comme les Grecs de Périclès, que nous comprenons les craintes de notre illustre Racine, qui n'osa jamais lutter avec ce noble athlète. C'est, à nos yeux, le plus beau et le plus pur hommage que jamais homme ait rendu à ce magnifique génie.

Il y a dans la vie des peuples des moments où l'art fleurit dans toutes ses parties, où le génie artistique, préparé par les œuvres colossales de quelques poètes gigantesques et désordonnés, arrive

à un point parfaitement harmonique. Sophocle est le plus brillant représentant de cette ère en Grèce, et vraisemblablement dans le monde entier. Jamais toutes les parties d'un tout n'ont été plus habilement combinées et ne se sont fondues avec plus d'art.

Joignez à ce rare mérite une sensibilité profonde, un esprit d'une haute élévation, une compréhension parfaite de la mission religieuse et morale de l'art. Car Sophocle parle souvent un langage sacerdotal; on sent qu'il s'adresse à l'humanité, et qu'il est digne de lui donner des lois. Il adore le beau et le juste, qu'il sépare rarement. Lorsque mes souvenirs poétiques prennent une forme visible, Eschyle m'apparaît comme une mer tourmentée fouettant de ses flots écumeux et blanchis des rocs noirs et luisants ; un ciel sombre aux reflets rouges, et des tonnerres grondant au loin; tandis que Sophocle me semble un océan limpide et profond portant majestueusement ses lames arrondies sur le sable des grèves, et reflétant l'azur d'un ciel étincelant et sans nuage.

VII.

Euripide [1].

Euripide était citoyen d'Athènes; on croit qu'il naquit à Salamine, où son père Mnésarque et sa mère Clito s'étaient réfugiés pour se dérober aux malheurs de la guerre, peut-être aussi pour éviter des poursuites. Ce Mnésarque était un pauvre cabaretier de Béotie qui avait été condamné, dans sa patrie, à la peine des banqueroutiers; sa mère, femme d'une naissance assez distinguée, se vit forcée de vendre des herbes pour vivre. Aristophane s'est permis à cet égard des plaisanteries qui ne lui font pas honneur.

[1] Né 480 ans avant J.-C,

Après s'être adonné à la peinture avec quelque succès, le poète étudia l'éloquence sous le sophiste Prodicus, et la philosophie sous le fameux Anaxagore, un des derniers philosophes de la secte ionique; mais bientôt il reçut l'enseignement de Socrate, et devint l'ami du grand homme, qui ne se rendait au théâtre que pour entendre ses pensées dans les beaux vers d'Euripide. Les glorieux travaux du poète le mirent à même de former une bibliothèque qu'Athénée cite parmi les plus riches de l'antiquité.

Euripide publia au moins soixante-quinze pièces de théâtre; il ne nous en reste que dix-neuf, dont nous allons essayer l'analyse.

La tragédie d'Hécube est la seule qui nous ait été conservée sur ce sujet. Tout le monde a remarqué la double action de cette pièce, qui en fait deux drames; c'est un défaut, même pour nous, en 1845; l'unité d'action est à nos yeux la seule respectable. Les Grecs, avant de quitter le sol troyen, veulent immoler à Achille Polyxène, que son ombre réclame. Ils l'arrachent à sa déplorable mère, et la sacrifient, comme ils avaient sacrifié la fille de leur chef avant l'arrivée dans les plaines de Troie. Le rôle d'Hécube est une œuvre très pathétique du plus pathétique des poètes grecs. Ces douleurs déchirantes d'une mère sont exposées avec un ton de nature bien rare et bien admirable. La

résignation et la pudeur de la victime seraient dignes d'une jeune fille chrétienne.

La seconde action d'Hécube est absolument indépendante de la première; un des fils de l'infortunée, le seul qui n'eût pas péri en défendant les *murs sacrés* de Troie, avait été confié à Polymnestor, qui le fait mourir. Hécube et les Troyennes poignardent les deux enfants du meurtrier et lui crèvent les yeux. Ces scènes d'une vengeance horrible ne nous ont paru présenter aucun mouvement digne d'admiration; c'est un spectacle féroce, bien loin de celui auquel on assiste dans la première partie de ce drame.

L'Oreste d'Euripide n'est pas le sujet des autres tragédies publiées sous ce titre. Après la mort de Clytemnestre, les Argiens mettent en jugement Oreste et Électre; ils sont condamnés à mort; Pylade, dans son héroïque amitié, veut mourir avec eux; mais l'idée lui vient de se venger de Ménélas, qui les a lâchement laissé condamner sans les défendre, et de venger en même temps la Grèce en frappant Hélène, l'infidèle épouse de Ménélas, cause de tant de désastres. Ce projet s'exécute; Hélène est frappée par Oreste et disparaît à tous les regards; Ménélas survient; mais il aperçoit le glaive suspendu sur la tête de sa fille Hermione, et Oreste lui crie qu'elle va périr aussi, à moins qu'il n'obtienne des Argiens sa grâce et celle d'Électre. Ménélas balance, et Oreste ordonne de mettre le feu

au palais, lorsque survient Apollon qui déclare qu'Hélène a été transportée par lui au ciel; puis il ordonne à Ménélas de prendre une autre femme et de donner sa fille Hermione à Oreste; il marie aussi Pylade avec Électre.

Nous ne saurions être bien touchés de toutes ces alliances qui nous rappellent nos pitoyables opéras. Cette intrigue n'a rien de grand; elle sent l'imbroglio. Sous le rapport philosophique, nous ne voyons pas qu'il y ait des louanges à accorder à Euripide. Cette femme adultère transportée dans le ciel et élevée au rang des dieux, par cela seul qu'elle est le fruit des amours de Jupiter, est encore un plaidoyer contre les divinités du paganisme; mais le poète ne dit pas un mot pour indiquer qu'il n'approuve pas cette apothéose.

Oreste est là dans la même position que dans les Euménides d'Eschyle. Le tableau qui ouvre la pièce d'Euripide est d'un touchant intérêt; il y a des siècles entre les Euménides et cette scène, toute la distance du symbolisme oriental à la poésie réfléchie et simple d'une époque philosophique. Les furies vengeresses ne paraissent pas ici avec leurs serpents et leurs cris barbares. Les furies, ce sont les remords qui rugissent dans le sein du parricide. Il est malade; son corps n'a pu supporter cette horrible secousse de l'âme; il est couché; Électre veille auprès de lui, et s'effraie du moindre bruit qui peut troubler le rare sommeil de son frère.

ACTE Ier, SCÈNE V.

ÉLECTRE, LE CHŒUR, ORESTE.

ORESTE, s'éveillant.

O charme délicieux du sommeil, remède salutaire, que tu es venu à propos me faire goûter ta douceur! oubli des maux, sommeil bienfaisant! que tu es une divinité habile à soulager nos peines, digne que les infortunés t'adressent leurs vœux! D'où suis-je venu en ces lieux? comment y suis-je arrivé? car j'ai perdu le souvenir de tout ce que j'ai fait dans mon égarement.

ELECTRE.

O mon cher frère, que ton sommeil m'a causé de joie! veux-tu que je t'aide à soulever ton corps languissant?

ORESTE.

Aide, aide-moi. Essuie en même temps ces restes d'une écume affreuse, des yeux et de la bouche de ton malheureux frère.

ELECTRE.

Oui, ces services sont doux à rendre; cette main

fraternelle ne refuse point de prendre soin d'un frère, de soutenir ses membres affaiblis.

ORESTE.

Approche ton cœur du mien ; écarte de mon visage ces cheveux desséchés qui le couvrent ; car mes yeux voient à peine une faible lueur.

ÉLECTRE.

O tête languissante, dont les cheveux épars sont souillés de poussière ! Privée longtemps de l'usage d'un bain salutaire, que ton aspect est devenu sauvage !

ORESTE.

Étends-moi sur ce lit nouveau. Quand l'accès de ma fureur s'apaise, je demeure sans force et abattu de tous mes membres.

ÉLECTRE.

J'obéis. En effet, le lit est cher à l'homme que la maladie accable ; c'est un secours affligeant et cependant nécessaire.

ORESTE.

Remets-moi sur mon séant ; redresse mon corps abattu. Les malades sont difficiles à satisfaire dans l'inquiétude qui les tourmente.

ELECTRE.

Veux-tu poser tes pieds à terre, et faire quelques pas avec lenteur? Le changement d'attitude est toujours agréable.

ORESTE.

Oui, c'est l'apparence de la santé.

..... A cette scène touchante succèdent des fureurs; tout ceci est d'un grand maître; malheureusement on arrive bientôt à des dissertations dans le genre des sophistes d'Athènes ou des ennuyeuses discussions de nos avocats.

Les Phéniciennes sont un souvenir des Sept Chefs d'Eschyle. Comme peinture guerrière, comme image d'une ville assiégée, l'œuvre du vieux poète est très supérieure à celle de l'ami de Socrate. Quoique Euripide semble avoir élevé le ton de sa poésie, il est loin de ce cliquetis d'armes qui retentit sans cesse dans les Sept Chefs. Mais nous retrouvons ici le développement de l'art, qui marque principalement le talent de l'auteur des Phéniciennes. Il ménage une explication assez longue entre les deux frères, il met dans la bouche de Jocaste de nobles et saintes paroles, qui cherchent à apaiser ces féroces ennemis. Mais il complique la marche de son drame d'un épisode qui nuit à l'ensemble. Créon, le frère de Jocaste, consulte le

devin Tyrésias, qui lui répond que Thèbes triomphera si son fils Ménécée se sacrifie pour sa patrie. Le père veut éloigner le jeune homme, qui a entendu l'oracle, et qui s'immole lui-même sur les murailles de Thèbes. Euripide affectionne ces sacrifices, ces êtres purs qui donnent leur vie pour l'humanité, mystère ineffable que Dieu lui-même est venu accomplir! Nous reparlerons de ce grave sujet à l'occasion d'Iphigénie. Le défaut de cet épisode de Ménécée est de n'avoir aucun développement. Il n'est qu'indiqué, et ce n'est pas en courant qu'il convient de peindre une telle action. Les deux frères Étéocle et Polinice se tuent comme dans l'œuvre d'Eschyle. Euripide, qui aime à accumuler les douleurs, et ne trouve jamais assez de larmes, fait mourir Jocaste, qui se frappe sur les cadavres de ses fils. Puis il amène Œdipe pour pleurer aussi sur toutes ces morts. La sensibilité d'Euripide se retrouve dans ces scènes, qui cependant sont loin de produire l'impression lugubre de la belle scène d'Eschyle dont nous avons parlé.

Euripide et Eschyle haïssent les femmes. Ils les amènent le plus souvent sur la scène pour commettre de grands crimes. Est-ce que la femme grecque aurait été infidèle à sa mission de consolation et d'amour? N'est-il pas plus naturel de penser que les poètes ont écouté la voix d'un ressentiment intime, surtout quand nous savons que le mariage a été pour Euripide une source de chagrins cruels?

Un des types les plus célèbres des femmes tragiques de la Grèce est Médée la magicienne. Trahie par son mari, qui épouse la fille du roi de Corinthe, Euripide pouvait en faire un objet d'attendrissante pitié. Il lui restait deux fils; elle avait pour consolation ses larmes et les baisers de ses enfants. C'était là une résignation de femme qui aurait eu ses douceurs. Voyez ce que le poète a créé. Cette femme ne tue pas son mari. C'est une vengeance vulgaire, et puis c'est une souffrance d'une minute. Il faut bien d'autres raffinements de barbarie à ce cœur. D'abord, elle tuera sa rivale; elle fera porter par ses petits enfants des présents de noces; elle renfermera le poison dans l'or et les pierreries; elle le cachera sous les fleurs, et ce diadème sera pour la nouvelle épouse la chemise de Nessus. Ensuite (et c'est ici le comble de l'horreur), elle égorgera ses fils pour désespérer leur père, et pour éviter, dit-elle, qu'ils ne meurent sous les coups d'une main étrangère qui voudrait venger sa rivale. Cette pièce, ou plutôt ce rôle, est d'une marche vive et ardente, et offre un grandiose éclatant qui a séduit une foule d'imitateurs. Il y a là de grandes beautés qui sont passées presque inaperçues. Celle-ci, par exemple :

Médée, pour porter plus sûrement ses coups, s'efforce de persuader à Jason que sa fureur est éteinte, et feint de s'être rendue aux plates raisons que celui-ci lui a données pour excuser son nou-

vel hymen. Jason croit niaisement à ce discours, et parle de leurs enfants et de l'avenir qu'il leur garde. Ce monstre, qui a résolu de les égorger, redevient mère tout à coup.

« — Mais, dit Jason, pourquoi ces larmes qui inondent votre visage ? Pourquoi détourner les yeux ? »

C'est beau et d'un effet étonnant. Qui n'aimerait encore ce retour vers la tendresse, avant de frapper ces douces victimes ?

« Approchez, mes fils, que votre mère baise ces mains chéries ; que mes lèvres s'appliquent sur vos lèvres ingénues. O traits que je chéris ! ô figures où se peint la candeur et l'innocence ! vous semblez faits pour le bonheur..... Hélas ! puissiez-vous en jouir ! . . . .

» O délicieux embrassements ! oh ! quel plaisir de sentir palpiter leur tendre cœur, de respirer leur douce haleine !.... »

Puis cette transition « : Allez.... sortez. Je ne puis plus soutenir votre vue... Je succombe à tant d'horreurs ! »

Phèdre est encore une malheureuse femme que la passion rend folle et conduit au crime, au suicide et à la plus infâme calomnie. Je ne saurais faire un plus grand éloge de cette œuvre d'Euripide qu'en disant que les plus belles scènes de la Phèdre française sont traduites de son Hippolyte. C'est la même élégance et la même passion. Ce

sont le plus souvent ses propres paroles. Je m'attache à citer des choses moins connues. Lorsque Racine touche à l'antique, il lui enlève toujours cette rudesse qui offre une réalité vivante, pleine d'effet. L'Hippolyte d'Euripide ne ressemble pas à l'amoureux Hippolyte de Racine. C'est un garçon brusque et plein de fougue qui n'aime que la chasse et déteste les femmes. Il n'ouvre la bouche que pour leur adresser des injures cruelles et brutales. Ceci aurait scandalisé l'auditoire musqué du chantre de Bérénice. D'un autre côté, en ne suivant pas la tradition antique, Racine, au moyen de ce fade amour qu'il a prêté à Hippolyte, a créé les belles scènes de la jalousie de Phèdre. On pardonne les défauts qui engendrent de telles merveilles.

La haine d'Euripide contre les femmes est bien prouvée; il l'a exprimée de mille manières. Un jour il aura été saisi de remords et aura écrit Alceste. Les Parques avaient réclamé le roi Admète; Apollon parvient à le sauver, mais à condition que quelqu'un se dévouera pour lui. Son épouse seule se décide à ce sacrifice. Les adieux d'Alceste, la douleur de cette famille, dont presque tous, hélas! peuvent apprécier la vérité, sont des tableaux admirables, et pleins d'une naïveté bien touchante.

« De quel côté, dit Admète, mon amour inquiet tournera-t-il ses regards? Hélas! il ne trouvera partout qu'une solitude qui me fera sécher de dou-

leur. Quel supplice pour moi de voir ces lits, ces siéges où je la vis autrefois, et où je ne la reverrai plus! »

Qui n'a éprouvé ces regrets poignants excités par la chambre, par les meubles qui ont appartenu à ceux qui ne sont plus!

Hercule arrive chez Admète au milieu de tout ce deuil. Et il est si touché de l'hospitalité qu'il y reçoit, qu'il combat la mort elle-même et lui arrache Alceste pour la rendre à son époux.

La légèreté moderne s'est acharnée sur cette pièce, et cependant l'admiration de Racine aurait dû la protéger contre elle. On a d'abord dit qu'Admète était un lâche d'avoir laissé Alceste mourir pour lui. Le père Brumoy a répondu qu'il n'était pas au pouvoir d'Admète de mourir, depuis le traité conclu entre Apollon et les Parques. Il y a une autre scène où Admète reproche à son père de ne s'être pas sacrifié, lui qui n'a plus que peu de jours à traîner sur cette terre. Ceci a quelque chose de révoltant dans nos mœurs. On a accablé Euripide à cette occasion. La réponse du père Brumoy est très remarquable.

« Prenons d'abord une règle dont tout homme sensé doit convenir. Si les choses qu'on dit dans cette scène choquent la raison, de quelque siècle qu'elle soit, comme on le fait sonner si haut, une nation aussi raisonnable et aussi polie que l'étaient les Grecs ne les aura pas approuvées. Cela est sans

difficulté. Mais si les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choses qui sont à notre égard des indécences, des horreurs, il faut convenir qu'elles ne sont point tout-à-fait telles que nous les imaginons; en un mot, que les idées ont changé. Eh! qui peut douter qu'elles n'aient changé en différents siècles, sur des articles de morale encore plus essentiels? Un Français est insulté. Le prétendu bon sens français veut qu'il coure les risques du duel, et qu'il tue ou meure pour mettre à couvert son honneur. C'est peu : car, la maxime n'étant pas encore entièrement abolie, on ne sent pas assez combien elle paraîtra ridicule dans deux mille ans, et de quel air on l'eût sifflée du temps d'Euripide. Mais il prend fantaisie à un chevalier du temps passé de mesurer son épée avec un inconnu qui ne s'y attend pas. Il faut en passer par-là : la raison le veut; il y va de l'honneur; la gloire y fait voler. Je ne parle point des seconds dans les combats singuliers, autre bizarrerie qui fait souper deux amis ensemble, pour s'entr'égorger un moment après, en épousant une querelle qui ne les regarde pas, et que souvent ils ignorent, prêts à prendre parti pour le premier venu. Je m'en tiens à la bizarrerie de l'usage. Mettons sur notre théâtre ce que nous avons vu à ce sujet, et appelons-y les Athéniens passés, ou même les Français à venir dans quelques milliers d'années. Y aurait-il assez de petites maisons à leurs gré pour loger ceux

qu'on leur présenterait imbus de pareilles idées? Le parallèle est trop frappant pour s'y arrêter. Les mœurs changent donc : on en convient ; mais les idées de vertu changent aussi. L'opinion a donc ses vicissitudes en fait d'éducation et de nature. Il n'y a eu jusqu'ici que la religion chrétienne qui ait été capable de la fixer.

» Les sauvages du Canada n'ont-ils pas cru que c'était piété de tuer leurs pères trop vieux, pour les délivrer des incommodités de la vieillesse? »

Sans doute il peut être dans les mœurs d'un peuple que les vieillards sur le bord de la tombe se sacrifient pour leurs enfants ; mais il ne sera jamais généreux aux enfants de leur reprocher de ne le pas faire. Admète n'est excusable que par l'excès de la douleur qu'il éprouve. Le désespoir, comme toutes les passions violentes, enlève trop souvent la raison à l'homme, et le grand artiste ne nous semble pas si coupable qu'on a bien voulu le dire.

On a beaucoup loué Racine de n'avoir pas donné un nouvel époux à la veuve d'Hector, tandis qu'Euripide nous la montrait partageant la couche de Néoptolème. Sans doute l'Andromaque de Racine est une œuvre d'une admirable tendresse et d'une énergique passion ; mais notre époque saurait peut-être gré au poète s'il avait conservé les mœurs grecques dans une tragédie grecque.

L'Andromaque d'Euripide n'est point, comme ou pourrait le croire, une de ces veuves légères

qui s'empressent de contracter un nouvel hymen. La malheureuse est esclave à la cour du fils d'Achille, et l'esclavage enchaînait jusqu'aux passions du cœur. Elle est entrée de force dans le lit de Néoptolème. Elle nous dit elle-même qu'*on ne l'y vit, hélas! monter qu'avec horreur.* — Le souvenir d'Hector règne seul dans cette âme ; c'est toujours lui qu'elle invoque dans ses douleurs, dans ses mortelles angoisses, lorsque Hermione, qui est aussi l'épouse de Néoptolème, la menace de la faire mourir, elle et son enfant. Ce sanguinaire projet allait s'accomplir si Pélée n'était venu délivrer ces innocentes victimes. J'aime à entendre Ménélas accabler ce vieillard qui tramait avec sa fille Hermione le meurtre d'Andromaque. Nous avons ailleurs cité un passage de l'Odyssée où nous voyons Ménélas vivre en paix avec l'infidèle Hélène. Euripide a été frappé de la lâcheté de cet homme; voici les paroles qu'il met dans la bouche du vieux père de Néoptolème :

« Quand tu t'es vu maître de Troie, quand cette femme a été livrée captive entre tes mains, as-tu lavé ton affront dans son sang? ..... Tu as reçu ses tendres baisers, tu as flatté par mille caresses un monstre souillé de vices. » (Le vieillard va trop loin : il ne fallait ni plonger ses mains dans le sang d'Hélène, ni recevoir ses caresses.)

Andromaque et son fils délivrés, Hermione est prise de terreur, que Néoptolème, à son retour,

ne venge sur elle l'attentat qu'elle avait médité. Oreste arrive fort à propos pour l'enlever, et un messager vient annoncer à Pélée que Néoptolème a été assassiné par les ordres de ce ravisseur.

On s'apercevra facilement que la marche de cette pièce est embarrassée. L'intrigue est double, et cela nuit beaucoup à l'intérêt; mais le rôle d'Andromaque est plein de grâce et d'amour, et c'est encore une des rares femmes vertueuses qu'Euripide s'est plu à peindre. D'ailleurs il y a dans ce drame plusieurs passages qui séduisaient les Athéniens; le poète y fait souvent la critique des mœurs de Sparte. « Et comment (dit-il acte III) la chasteté se conserverait-elle dans le cœur d'une jeune Lacédémonienne accoutumée à quitter la maison maternelle pour se mêler aux exercices de la course et de la lutte avec les jeunes hommes, sans autre vêtement qu'une robe courte et flottante? Faut-il donc s'étonner si vos femmes sont sans pudeur? ..... »

Le chœur s'attache souvent à faire ressortir les dangers de la polygamie, et cette idée morale semble être le fond de cette pièce.

Euripide a été le principal inspirateur de Racine. Notre grand poète a popularisé parmi nous le sujet d'Iphigénie en Aulide. Il a gravé dans toutes les mémoires la douleur d'Agamemnon et la colère d'Achille, les fureurs maternelles de Clytemnestre et la pieuse résignation d'Iphigénie. Ce

qui me frappe le plus en considérant ces deux drames, ce n'est pas tant la différence du dénoûment, et les changements opérés dans le rôle d'Achille, que le paysage des deux poètes. Dans Euripide tout respire le parfum des côtes, la brise des mers; les héros connaissent l'heure d'après la situation des astres. Quand arrivent Iphigénie et Clytemnestre, *la fatigue les retient sur le bord d'une fontaine pure, où elles se reposent.* Tous ces traits délicieux ont été négligés par Racine. Les poètes de Louis XIV ont trop vécu dans les palais. Ils n'ont pas assez senti en eux cette sublime voix de la nature qui parle si merveilleusement au cœur de l'homme. Ils ne sont pas imprégnés comme les Grecs de toutes les harmonies de la terre, des flots et du ciel. C'est un grand charme de moins.

Euripide suppose qu'au moment où Iphigénie va être immolée, elle fut enlevée par les dieux, qui lui substituèrent une biche. Dans le second drame de ce poète sur Iphigénie, nous la rencontrons prêtresse de Diane en Tauride. Après le meurtre de Clytemnestre, le parricide Oreste vient en Tauride avec Pylade, par ordre d'Apollon, pour enlever la statue de Diane. La reconnaissance de la sœur et du frère, qui est sur le point de mourir sous le couteau sacré (car la coutume barbare de ce lieu était d'immoler les étrangers à Diane), les combats héroïques de l'amitié entre Pylade et Oreste, jettent un grand pathétique dans ce drame,

dont la marche est savante et ferme comme celle d'une tragédie de Sophocle.

Mais ce qui fait naître le plus de réflexions, en considérant les deux Iphigénies et tant d'autres pièces du théâtre grec, c'est le sacrifice humain, qui apparaît partout comme une expiation terrible chez les peuples antérieurs au christianisme. La réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables est une croyance qui a commencé avec le monde. « Ce fut de ce dogme, ce me semble, dit Joseph de Maistre, que les anciens firent dériver l'usage des sacrifices qu'ils pratiquèrent dans tout l'univers, et qu'ils jugeaient utiles, non-seulement aux vivants, mais encore aux morts; usage typique, que l'habitude nous fait envisager sans étonnement, mais dont il n'est pas moins difficile d'atteindre la racine.....

»..... Maintenant, si l'on considère d'une part que toute cette doctrine de l'antiquité n'était que le cri du genre humain annonçant le salut par le sang, et que, de l'autre, le christianisme est venu justifier cette prophétie, en mettant la réalité à la place du type, de manière que le dogme inné et radical n'a cessé d'annoncer le grand sacrifice qui est la base de la nouvelle révélation, et que cette révélation, étincelante de tous les rayons de la vérité, prouve à son tour l'origine du dogme que nous apercevons constamment comme un point lumineux au milieu des ténèbres du paganisme,

il résulte de cet accord une des preuves les plus entraînantes qu'il soit possible d'exiger. »

Euripide surtout a été frappé de ce grand spectacle ; et c'est là sans doute une de ces idées fécondes qu'il avait puisées dans les entretiens de Socrate. C'est avec amour qu'il peint toutes ces victimes se dévouant ainsi pour le salut de l'humanité. Dans tout le monde chrétien il n'est plus qu'un sacrifice, celui de Dieu, et la philosophie n'a pas assez remarqué, parmi tant de bienfaits du christianisme, ce bienfait immense de l'abolition de cette sanglante coutume. La société chrétienne arrivera infailliblement à l'abolition du meurtre des criminels. C'est un progrès social qui n'est pas bien loin de nous, et qui découle de la haute pensée que le Christ a jetée dans le monde.

Les sacrifices nous rappellent encore une autre pièce d'Euripide, les *Troyennes* ; là nous retrouvons Polyxène immolée par les Grecs aux mânes d'Achille. Il n'y a, pour ainsi dire, pas d'action dans ce drame. Dès le début, Troie est détruite, les femmes troyennes sont réunies dans une tente, on ne sait encore auxquels des chefs elles appartiendront. Voilà toute l'anxiété du spectateur. Mais quel tableau ! Troie livrée aux flammes, les Troyennes pleurant aux bords des mers ; cette déplorable Hécube, recélant dans son sein toutes les douleurs d'une mère et d'une reine, est là comme la figure de la patrie troyenne, se nourrissant de larmes et de

désespoir, et rappelle Jérémie assis dans Jérusalem esclave. Toutefois, les plaintes du prophète sont encore plus saisissantes.

Les Troyennes ne sont qu'un grand gémissement sur la ruine d'Ilion; c'est encore un souvenir du vieil Homère, cet abondant inspirateur des tragiques. Nous retrouvons là Cassandre, et ses prédictions, et ses malheurs; nous assistons à la mort de ce pauvre petit Astyanax, précipité par les Grecs du haut des tours. Les fiers vainqueurs redoutaient l'enfance du fils d'Hector. Les déchirants adieux de sa mère sont d'un pathétique admirable. Et puis jamais on n'a fait une plus magnifique alliance de la solennité de la nature aux bords des flots avec la solennité d'un peuple qui meurt. Pour bien sentir les Troyennes, il faut les avoir lues comme moi le soir aux grèves de l'Océan attristé, dans la solitude des rocs ébranlés par les vagues.

Les modernes n'applaudiraient pas une pièce aussi simple, il leur faut plus d'action, plus de trouble. D'ailleurs, nos langues n'offrent peut-être pas une poésie assez forte pour se passer de l'intrigue d'un drame. Toutefois, en songeant à Homère, à ce qu'il était pour la Grèce, en se rappelant qu'Euripide présentait là un reflet du grand poète, et un triomphe national, on concevra facilement le succès des Troyennes. Ce peuple était si impressionnable, et sa poésie vibrait tellement dans son

cœur, que nous le trouverons très indulgent sur le fond des drames.

La scène d'Ion se passe à Delphes. Apollon, ayant fait violence à Créüse, en eut un fils. Cette malheureuse mère, pour cacher sa honte, le déposa dans un antre. Il fut transporté à Delphes, et élevé dans le temple comme Joas dans celui de Jérusalem. Créüse a épousé Xuthus, roi d'Athènes; leur mariage étant stérile, les deux époux viennent consulter l'oracle de Delphes. Le dieu répond à Xuthus qu'il lui donne pour fils le premier qu'il rencontrera en sortant du temple. Ion se présente à la vue de Xuthus, et le chœur persuade à Créüse que ce fils n'est autre qu'un enfant que son époux a eu d'un amour illégitime. Cette malheureuse femme, irritée de voir un bâtard placé sur le trône près d'elle, fait empoisonner Ion; mais un oiseau sacré ayant bu dans la coupe, et étant mort immédiatement, Ion s'aperçoit qu'elle est empoisonnée. On arrête Créüse, qui finit par reconnaître son fils à la corbeille dans laquelle il a été exposé. Ion a des doutes que Minerve vient résoudre, et la pièce finit dans le bonheur.

Le rôle d'Ion est presque toute cette tragédie. Ce jeune homme, élevé dans le temple, peint d'une poésie ravissante de grâce ses douces et saintes occupations. Racine a évidemment emprunté à Euripide les traits les plus touchants de son Joas.

« Pour moi, satisfait de l'emploi que j'exerce

depuis mon enfance, je vais purifier l'entrée du temple; je vais l'orner de branches de laurier et de couronnes sacrées; j'y entretiendrai la fraîcheur par une douce rosée, et j'écarterai à coups de flèche les oiseaux qui pourraient souiller les offrandes; car, étant sans mère et sans père, je dois chérir ce temple, qui m'a servi de berceau. »

Jamais l'ami de Socrate n'a plus montré ses idées réformatrices que dans les chœurs d'Ion.

« Il est temps de m'acquitter des fonctions de mon ministère, et de puiser de l'eau dans ces vases dorés pour rafraîchir et purifier le temple. Mais puis-je m'empêcher de blâmer Apollon? Abandonner une fille innocente après l'avoir séduite, et livrer à la mort l'enfant dont il est père! ah! que cette conduite est indigne de toi! Si tu as droit de commander, règne par la vertu. Les dieux punissent chez les mortels celui dont le cœur est pervers: est-il donc juste que vous, qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous soyez vous-mêmes les violateurs des lois? S'il arrivait (chose impossible, je le sais, mais qu'il doit m'être permis d'énoncer), s'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et de vos criminelles amours, bientôt Neptune, Apollon, et vous, Jupiter, roi du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos injustices. Quand d'indignes passions vous entraînent, faut-il s'étonner que les mortels y succom-

bent? Et lorsque nous imitons vos vices, est-ce nous qui sommes coupables, ou ceux dont nous suivons l'exemple, et que nous prenons pour modèles? »

J'ai pitié du lecteur qui me suit depuis longtemps dans cette analyse souvent fatigante. Il me resterait encore d'Euripide sept tragédies à faire connaître,

Les Suppliantes, — Rhésus — les Bacchantes, — les Héraclides, — Hélène, — Hercule furieux, — Électre, — mais on aurait peu de chose à gagner dans la connaissance de ces drames, dont la marche est presque toujours désordonnée et l'intérêt bien languissant. On y rencontre sans doute de beaux fragments, des vers d'une élégance charmante, des traits heureux; mais ce ne sont pas là des chefs-d'œuvre qui marquent dans l'histoire de l'art. Quant au drame satirique du Cyclope, on lui a, selon nous, donné trop d'importance, ou je n'ai pas aperçu tout le sens qui peut y être caché. Ce n'est pas là cette spirituelle fantaisie comique qui saisit un jour l'esprit de Racine et produisit les Plaideurs.

Frédéric Schlegel a écrit que l'art avait dégénéré dans les mains d'Euripide. Nous pensons comme le critique allemand. Euripide reçut de Sophocle une tragédie, solennelle interprète d'une pensée morale très haute, et une œuvre d'une harmonie savante, dont toutes les parties concouraient admirable-

ment à former un majestueux ensemble. La tragédie de Sophocle est éminemment remarquable par la fermeté de son dessin. On voit que le poète a prévu, dès le début, les proportions et le dénoûment de son ouvrage. Puis il s'épand comme un fleuve profond et large, mais dont le cours n'a rien de désordonné ni de destructeur. Euripide, au contraire, court souvent au hasard; on dirait parfois qu'il improvise, tant son drame manque d'unité et de prévoyance; mais ce qui le fait grand à jamais, c'est l'exquise sensibilité de son cœur, la vérité de sa douleur, l'abondance de ses larmes.

Eschyle est un débris de la poésie orientale. Chantre des vieilles traditions, lyrique comme Job, on le croirait très antérieur à Homère, qui reflète bien plus que lui l'élément humain. Eschyle est gigantesque comme ces Titans qui tiennent une grande place dans son œuvre. Il est parfois étrange et indéchiffrable comme les peintures apocalyptiques. Eschyle a une place entièrement à part dans la poésie grecque. Cet homme est souvent pour nous un mystère.

Sophocle est l'artiste le plus harmonique que je connaisse. Il n'y a rien de plus grec que lui. Sa tragédie rappelle les temples de sa patrie. Puis cet homme avait de l'art l'idée élevée qu'en ont les philosophes chrétiens.

Quelques-uns ont cru que ces sentences philosophiques d'Euripide étaient un progrès, d'autres

ont pensé qu'elles n'étaient pas là à leur place. Elles nous semblent donner à la tragédie quelque chose du pamphlet, c'est-à-dire de fugitif et de peu digne.

Et, à ce sujet, on ne peut s'empêcher d'arrêter ses regards sur les trois glorieux enfants de la France qui ont naturalisé l'art tragique chez nous. La fierté castillane et romaine du grand Corneille rappelle le gigantesque Eschyle, comme le drame si pur et si noble de Racine fait penser à Sophocle. Voltaire est un génie d'une tout autre nature qu'Euripide. Il ne lui ressemble guère que par le bavardage philosophique.

Mais ce qui donne aux trois tragiques grecs une grande supériorité sur les tragiques français, c'est la naïveté, et aussi leur sentiment profond de la nature et de l'effet de ses aspects sur l'âme de l'homme. C'est ce parfum des côtes, cette fraîcheur de mer, cet air embaumé, qui se jouent dans tous leurs tableaux si grandioses et si solennels!

VIII

Aristophane [1].

[illegible]ristophane a été jugé de bien des manières. Ce [illegible] pas là une de ces gloires poétiques admises [illegible]ous, un de ces noms salués par le genre hu-m[illegible]. Chez nous, le père Brumoy l'a admiré ; Vol-ta[illegible] avec cette mordante parole qui popularisait so[illegible]nt des jugements hasardés, a dit que ce poète co[illegible]ue n'était ni poète ni comique ; le chapitre de La Harpe n'est qu'une longue diatribe contre l'auteur des Nuées. Ces hommes ont oublié que Cicéron nommait Aristophane le meilleur poète de

[1] Né 386 ans avant J.-C.

l'ancienne comédie, et que l'orateur romain n'était en cela que l'écho du plus grand prosateur grec, de Platon. Ils ont ainsi accusé de sottise le peuple athénien, assez bon juge cependant des matières littéraires. Ils se sont inscrits en faux, eux simples particuliers, contre le goût général d'une nation éminemment spirituelle et artiste. Ils ne se sont pas demandé s'ils s'étaient assez identifiés avec la vie du peuple d'Athènes, s'ils possédaient assez sa langue pour lui crier ainsi : Ton enthousiasme pour ton poète comique n'a pas le sens commun. Ils avaient leurs idées à eux, leurs idées françaises exclusives, et tout ce qui n'était pas la comédie de Molière ou de Regnard n'était pas de la comédie. L'Allemagne, par la voix imposante de son grand critique Frédéric Schlegel, a rendu hommage au comique athénien. Les hommes sont en général enclins à ne considérer qu'un côté des choses, et comme il y a dans Aristophane beaucoup à louer et à blâmer, il n'a pu manquer d'admirateurs ni de détracteurs exclusifs.

Sans doute la comédie de cet écrivain n'est pas cette haute comédie de caractères, dont Molière reste un type inimitable, qui va scrutant les plus intimes secrets du cœur humain et les dévoilant pour l'instruction du monde. C'est une œuvre locale, une peinture de la rue et du foyer, de ce qu'il y a en dehors dans la société. C'est aussi une sorte de tribune d'où Aristophane parlait au peu-

ple, censurant avec une incroyable audace les mœurs et les institutions de sa patrie. L'analyse de ses pièces serait fastidieuse et presque impossible. Il ne faut pas chercher ici un plan habile, des scènes enchaînées avec art; imaginez une suite de tableaux comiques et moqueurs, parcourez une rue pleine de peuple, et arrêtez-vous devant chaque groupe ridicule pour rire de ses folies et recueillir les enseignements qu'elles enfantent. Voilà la comédie d'Aristophane.

Il s'est attaqué à toutes les puissances de son temps : d'abord aux démagogues qui voulaient mener la république au gré de leurs caprices aveugles; car Athènes a connu aussi ce misérable gouvernement de l'émeute. On jugera seulement par les citations qui vont suivre de quelle force il fallait qu'un citoyen fût doué pour oser mystifier ainsi ces tyrans en haillons. Après les démagogues sont venus les philosophes, puis les poètes tragiques, puis les riches.

Aristophane est de tous les écrivains grecs que nous avons conservés le seul qui nous initie à la vie réelle des Athéniens. Eschyle, Sophocle, Euripide, sont les représentants de la pensée élevée, des sentiments nobles; Aristophane peint la vie de la place publique.

Dans les Chevaliers, comédie dont le but est de tourner en ridicule cette admiration pour la démocratie qui avait saisi les imaginations athéniennes

le poète introduit un vendeur de boudins qui discute avec un citoyen nommé Démosthènes. Voici un curieux passage de leur entretien :

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais, dites-moi : comment donc, moi, simple boudinier, deviendrai-je homme de conséquence?

DÉMOSTHÈNES.

Bon! C'est à cause de cela même que vous deviendrez un grand homme. Vous êtes grossier, méchant, de la lie du peuple; c'est tout ce qu'il faut.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ne puis me croire dans le cas de parvenir si haut.

DÉMOSTHÈNES.

O ciel! pourquoi présumer que vous êtes hors d'état de parvenir? Vous me paraissez ruminer quelque bonne idée; tiendriez-vous à des parents honnêtes et bien élevés?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je sors de tout ce qu'il y a de pis.

DÉMOSTHÈNES.

Mortel fortuné! Comme la nature a pourvu dans vous aux qualités nécessaires pour gouverner l'État!

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais, mon cher, toute mon éducation se borne à savoir lire, et encore je lis assez mal.

DÉMOSTHÈNES.

C'est trop encore de savoir mal lire, etc. [1].

Il faut croire que la lie du peuple fréquentait peu le théâtre; autrement Aristophane aurait redouté sans doute le trajet de la salle de spectacle à sa maison.

Son attaque contre les philosophes grecs dans la personne de Socrate n'est pas moins violente, et la comédie des Nuées est aux yeux de plusieurs critiques le grand crime d'Aristophane. C'est un procès qu'il nous faut instruire. On a accusé *le comique* d'avoir ainsi traduit Socrate à la barre du peuple, de l'avoir présenté comme une sorte d'athée, d'avoir enfin été une des causes de la mort du grand homme. Ceci est grave sans doute et mérite un examen sérieux.

Aristophane a mis dans la bouche de Socrate des paroles dont le sens n'a rien de voilé; lorsque Strepsiade lui demande :

« Mais ce Jupiter Olympien, dites-moi, je vous prie, n'est-il pas dieu aussi ? »

[1] On s'est servi de la traduction de M. Dupuis.

Socrate répond :

« Quel Jupiter? Ne dis pas ces impertinences ; il n'y a point de Jupiter. »

Il n'y a pas moyen de nier, le poète a peint le philosophe comme ne croyant pas au dieu adoré dans Athènes; mais Aristophane, qui entendait continuellement mystifier ces dieux du polythéisme, pouvait-il prévoir qu'en mettant les mêmes idées dans la bouche de Socrate, il désignerait celui-ci à la colère du peuple? Et d'ailleurs était-ce une nouveauté révélée aux Athéniens? L'enseignement de Socrate était-il tellement mystérieux qu'il n'en circulât rien dans le peuple? Au contraire, ses disciples, dont beaucoup étaient des écervelés, s'en allaient par la ville prêtant à leur maître des paroles qu'il n'avait jamais proférées, et les plus sages ne se gênaient pas pour faire parade de leur mépris du polythéisme. Les plaisanteries d'Aristophane étaient donc entendues tous les jours dans les rues, et il me semble absurde de l'accuser d'avoir fait connaître que Socrate doutait de la divinité de Mercure et de la chasteté de Vénus. Socrate est mort pour avoir compromis l'ordre public, attenté au pouvoir organisé dans son pays.

« L'adorateur impie d'un dieu inconnu, le prophète d'une foi nouvelle, devait finir comme il a fini. Disons-le nettement : en attaquant le paganisme, sur lequel reposait l'État dans l'antiquité, Socrate ébranlait l'État ; devant l'État, il était coupable. Or

Aristophane, excellent citoyen, gardien et vengeur de l'État et de la religion, et qui du haut de son théâtre, comme d'une tribune, combattait sans pitié, avec les armes redoutables du ridicule, tout ce qui lui paraissait contraire aux intérêts de la patrie et à l'ordre établi, Aristophane, sentinelle vigilante, devait jeter un cri d'alarme à la nouvelle direction des études de la jeunesse athénienne, et à l'apparition d'oisifs novateurs occupés des cieux plus que de la patrie, et dans les cieux trouvant des astres à la place des dieux du pays. Socrate était au premier rang de ces novateurs; Aristophane les persifla donc au nom de l'État dans la personne de Socrate. Dans l'antiquité, la religion, l'État et l'art se prêtaient une force mutuelle : la première comédie avait une mission très sérieuse, et les bouffonneries d'Aristophane couvrent des pensées profondes [1]. »

Ce passage du célèbre professeur explique le jugement de Socrate et semble absoudre ses juges. En se plaçant au point de vue athénien, Socrate était coupable. Il a été le martyr d'une grande idée. L'humanité qui a marché dans cette voie, non-seulement a absous le philosophe, mais l'a honoré comme un de ses héros, et c'est juste. Sans doute le respect du culte de la patrie est un devoir, mais celui de la vérité en est un plus grand encore.

[1] Victor Cousin, *Nouveaux fragments philosophique*, p. 154,

Reste l'immense difficulté d'apprécier soi-même ce culte, et de se juger toujours soi-même plus infaillible que la masse. Nous avons vu de déplorables exemples d'orgueil dans ce sens, et le rôle de Socrate n'a pas été répété dans l'humanité. Si ce grand homme avait été consacré par le martyre, Aristophane se serait bien gardé de produire des plaisanteries, dont d'ailleurs il était, comme nous l'avons dit, impossible de prévoir les suites. Quand il écrivit les Nuées, Socrate était jeune et entouré d'enfants qui travestissaient sa pensée et sa doctrine. Nous croyons le poète bien moins coupable qu'on a voulu le dire.

Quant au mérite des Nuées, il est impossible de n'être pas frappé du piquant des scènes, de ce spirituel dialogue où l'esprit se fait naïf. Ces Nuées auxquelles Socrate fait remonter tout, comme au principe des choses, est une idée assez maligne, je crois. Pour donner la preuve de cette naïveté mordante dont je viens de parler, je citerai le début de la troisième scène du premier acte.

LE DISCIPLE DE SOCRATE.

Au diable, donc! Qui frappe là-bas?

STREPSIADE.

Strepsiade, fils de Phidon, du bourg de Cicynne.

LE DISCIPLE.

Tu es bien grossier de venir, sans aucune considération, donner du pied dans cette porte, et faire avorter les conceptions de mon esprit.

STREPSIADE.

Excusez-moi, car j'habite dans le fond des campagnes; mais dites-moi ce que je peux vous avoir fait perdre de vue.

Cette réponse de Strepsiade me paraît d'un comique délicieux. Aristophane abonde en traits de ce genre.

Il nous a révélé dans les Guêpes une autre manie des Athéniens, celle des procès. Ce peuple, dit-il, passe sa vie dans les tribunaux. Racine, qui a embelli ce sujet dans *les Plaideurs*, n'a pas osé s'emparer de ce chœur de vieillards habillés en *guêpes*, image assez fine de la taquinerie et du méticuleux esprit des gens de chicane.

On rencontre encore dans cette pièce des preuves de la susceptibilité des hommes du peuple à l'égard de tout ce qui visait à un rôle aristocratique. Le poète s'en moque avec sa verve ordinaire.

BDELYCLÉON.

« Mais tout à vos yeux est tyrannie et conjuration, qu'on soit gravement ou légèrement accusé;

je n'avais même pas ouï, depuis cinquante ans, une seule fois le nom de tyrannie. A présent, il est plus commun que le poisson salé; tellement que ce nom retentit dans tous les coins du marché. Si quelqu'un en effet y va pour acheter des *orphes*, et qu'il refuse des membrades, le vendeur de cette dernière espèce de poisson lui crie aussitôt : *Celui-ci veut se nourrir en tyran.* Qu'un autre aille demander du poireau pour accompagner des anchois, la marchande, en le regardant de travers, lui parle ainsi : Dites-moi, vous demandez du poireau; visez-vous à la tyrannie? Pensez-vous qu'Athènes doive vous fournir ces assaisonnements? »

Les détails de ce genre abondent; ils auraient dû attendrir certains juges austères qui ont fait un grand crime au poète du désordre de ses compositions.

Mais arrivons à une autre accusation portée contre Aristophane : c'est d'avoir voulu ridiculiser Euripide. On a fait de l'éloquence à ce sujet, et, en vérité, il n'y avait pas de quoi. Si nous examinons *les Fêtes de Cérès*, comédie consacrée à la critique d'Euripide, il nous sera impossible d'en vouloir à Aristophane sous ce rapport. Les femmes, assemblées dans le temple, décident qu'elles vont juger le poète tragique, qui s'est rendu coupable d'injures envers le sexe. Je le demande à tous ceux qui ont lu Euripide, la critique est-elle injuste? Peut-on se montrer détracteur plus absurde et plus ef-

fronté qu'il l'est dans Hippolyte, par exemple? Peut-on prodiguer plus de grossières invectives? Qu'Euripide ait été malheureux en ménage, c'est fort triste assurément; mais c'est une assez mauvaise raison pour affubler tout le sexe des vices de sa femme. Si Aristophane s'était fait l'avocat des femmes, on n'aurait que des éloges à lui donner; mais il tombe dans les exagérations hostiles du poète tragique, et je ne sais lequel des deux écrivains les Athéniennes devaient préférer. Il introduit parmi les femmes un homme déguisé qui défend Euripide, et se met à raconter une foule d'infamies que le tragique a passées sous silence. En vérité, je n'oserais citer ce plaidoyer, qui rappelle toutes les roueries de Boccace et de La Fontaine, et je serais tenté d'excuser les poètes quand je songe que de pareilles obscénités pouvaient se déclamer en public devant les femmes d'Athènes.

Aristophane continue dans les *Grenouilles* son attaque contre Euripide. Bacchus descend aux enfers, où il est pris pour juge entre Eschyle et Euripide. Quand on a la patience d'étudier cette pièce si pleine d'actions fabuleuses, on voit qu'il y a beaucoup de vérité sous cette apparence moqueuse, et les deux poètes tragiques se reprochent des défauts que la postérité a reconnus.

ESCHYLE.

Voyons, ô ennemi des dieux, dis-nous ce que tu as fait?

EURIPIDE.

Par ma foi, je n'ai représenté ni chevaux ailés, ni capricerfs, à ton exemple, et tels qu'on les voit à la cour de Perse. Mais quand j'eus reçu de tes mains la tragédie gonflée d'un vain attirail et de son propre poids, j'ai aussitôt élagué cette enflure et diminué ce poids, et j'y ai appliqué de petits vers, une marche légère, etc. . . . .

ESCHYLE.

Voyez donc quels hommes il a reçus, formés par mes mains. C'étaient des gens vigoureux et de la plus haute taille, ne refusant aucun emploi public: ce n'étaient pas des scélérats, des rusés et des charlatans comme aujourd'hui; mais ils ne soupiraient qu'après la hache, les lances, les casques ornés d'aigrettes blanches, les armets, les bottines, et après un courage digne des sept peaux de taureaux. . . . .

EURIPIDE.

Et comment as-tu fait des héros de tes citoyens?

BACCHUS.

Parlez, Eschyle, et que votre orgueil ne vous rende pas si farouche.

ESCHYLE.

Par une tragédie pleine de combats.

BACCHUS.

Par laquelle?

ESCHYLE.

Par les Sept chefs devant Thèbes. Nul spectateur n'en sortait qu'avec la fureur de la guerre dans le sein.

BACCHUS.

Ç'a été rendre un mauvais service à la patrie; car les Thébains en sont devenus eux-mêmes plus guerriers, et vous méritez d'être fustigé pour cela.

ESCHYLE.

Il ne tenait qu'à vous de vous livrer à la guerre.

La dispute s'engage ensuite sur le rôle de Phèdre et de toutes ces femmes passionnées qu'Euripide aimait à peindre. Un poète, dit Eschyle, doit jeter un voile sur tout ce qui est mauvais, et ne

doit le mettre ni au jour, ni en scène. Il faut la même retenue dans les poètes envers les adultes que dans les instituteurs envers les petits enfants. Nous ne devons rien dire que d'utile.

On voit que c'est presque une discussion d'athénée. Je ne sais trop, au reste, si le drame est susceptible d'un grand intérêt pour les modernes, en obéissant aux austères maximes du créateur de la tragédie grecque. Sans me prononcer sur toutes ces questions, qui ont déjà fait écrire des volumes, je dirai, en passant, que beaucoup de bons esprits croient peu à la puissance moralisante du théâtre. Des philosophes sans croyances religieuses se sont montrés à cet égard aussi sévères que l'Église. Tout ce que la critique peut faire, dans l'état des choses, est d'obtenir que l'on respecte la pudeur, et enfin que l'on fasse le moins de mal possible.

Aucun poète n'a été plus libre, plus obscène qu'Aristophane; et, sous ce rapport, il ne mérite aucune excuse. Il a consacré plusieurs pièces à inspirer aux Athéniens l'amour de la paix, les Acharmies, les Oiseaux, la Paix, Lysistrates. Pour parvenir à ce but philanthropique, il a imaginé une foule de tableaux d'une audace de débauche incroyable. Il faut, pour arriver là, réunir Pétrone, l'Arétin et Rabelais. C'est, en vérité, fait pour deshonorer une époque; car les spectateurs qui courent à ce théâtre sont aussi souillés que le poète. Quand on songe que les mêmes hommes pouvaient

entendre dans la même journée la voix de Platon et celle des acteurs qui jouaient Lysistrate, on demeure stupéfait des extrêmes opposés contenus dans la même époque par le même peuple; ce qu'il y a de plus élevé dans le spiritualisme avant la venue du Christ, mis en regard de ce qu'il y a de plus infime dans les grossièretés sensuelles!

Les commentateurs ont écrit que la pièce des Harangueuses avait pour but la critique des idées grecque sur la communauté des biens et des femmes : le sens le plus naturel me semble la critique de cet amour de la nouveauté qui échauffait toutes les imaginations athéniennes. Ce peuple, surtout à l'époque où Aristophane a vécu, se lassait d'une loi aussitôt qu'il l'avait lue. Aussi, les faiseurs de systèmes étaient-ils accueillis avec enthousiasme. Aristophane, choqué de cette folie, imagina une comédie dans laquelle les femmes s'emparaient du pouvoir, et rendaient les lois les plus absurdes et les plus comiques. Nous voyons aussi dans les Harangueuses une critique de la manie oratoire des Athéniens. Prenez garde de remuer cette pierre, disait un proverbe, il va en sortir un orateur. Le premier venu dans les rues d'Athènes montait sur une borne, et assemblait la populace, pour l'exalter selon ses caprices. Nous pouvons nous rappeler aussi avoir vu, à l'instant de la révolution de 1830, les orateurs d'estaminets et de cafés usurper une partie de la force gouvernementale. Les

Harangueuses sont encore une sanglante satire contre les femmes. Le poète comique ne manque jamais de les peindre avec des couleurs odieuses, et certaines scènes sont tellement hardies, que l'analyse en choquerait des oreilles françaises.

Il restait encore une grande puissance à attaquer, la richesse. Aristophane l'a entreprise dans le *Plutus*. C'est un plaidoyer contre l'avarice des Athéniens.

On trouve dans cette pièce des paroles que l'on entend à toute minute de nos jours : « Parmi les hommes il n'y a rien de beau et d'agréable que par toi, et *aujourd'hui les richesses font tout.* » — « A voir la manière dont les choses sont disposées ici-bas, qui ne trouvera pas que la vie est une fureur, ou plutôt une rage? Quelques hommes, quoique scélérats, ont des richesses immenses, que leurs crimes leur ont acquises, et beaucoup d'autres, quoique très honnêtes gens, sont malheureux, n'ont pas de pain, et sont obligés de passer la meilleure partie de leur vie dans la pauvreté. »

A mesure qu'on rencontre de ces choses dans les écrits de tous les temps et de tous les peuples, on cherche à peser ce que valent les cris proférés chaque matin contre le siècle. Il est impossible de ne pas avouer que l'égoïsme, la soif de l'or, dominent le nôtre; mais ils en ont dominé bien d'autres, presque tous. Partout et toujours, les poètes, ces organes de l'humanité, ont protesté au nom de

la justice contre ces abus de l'ordre social; partout et toujours ces mêmes abus ont continué de peser sur la majorité de l'espèce. N'est-on pas tenté de conclure que les éloquentes prédictions contemporaines pourront bien n'avoir pas plus de résultat que les prédictions anciennes? L'humanité est-elle bien à la veille de cette immense régénération qui a inspiré tant de belles pages, ou doit-elle continuer sa marche en souffrant et combattant comme on a pu l'observer depuis des siècles? Toutes ces prophéties ne sont-elles que le produit de l'indignation de nobles âmes à l'aspect des larmes et des tortures de leurs frères? Il y a des instants où nous le craignons. Aussi ne cesserons-nous de regarder la résignation et la patience chrétienne comme les vertus les plus utiles à l'homme; malheureusement il est difficile d'y atteindre.

Cherchons à résumer nos idées sur Aristophane.

Relativement à la haute pensée morale de l'artiste, des critiques l'ont condamné comme s'attachant à flétrir tout ce qu'il y avait de noble et de bon dans sa patrie; d'un autre côté, F. Schlegel et M. V. Cousin l'ont peint comme un citoyen excellent, toujours sur la brèche pour défendre l'ordre public. Nous avouons que le poète ne nous est apparu ni si grand ni si petit. Il nous semble surtout un de ces hommes tourmentés du besoin de peindre, et saisissant toujours le côté ridicule des choses. Tant pis si le fond était noble ou moral,

quand la forme était risible. Il ne pouvait retenir le rire qui éclatait sur ses lèvres. Par exemple, il est difficile de le croire de bonne foi quand il blâme Socrate de plaisanter les dieux étranges du paganisme, puisqu'à chaque instant ses comédies nous offrent des critiques bouffonnes des mêmes divinités. Dans sa féconde carrière il a châtié bien des vices, parce que souvent ils étaient ridicules; malheureusement il a pu en entretenir beaucoup par la nudité de ses tableaux et la grossièreté de ses expressions. La corruption d'Athènes est à cet égard sa seule excuse.

Relativement à la conduite de ses pièces, elle est désordonnée, ou plutôt elle n'est pas; comme nous l'avons dit en commençant, c'est une suite de scènes qui paraissent recueillies dans les rues. Tout le mérite est dans la finesse des détails. Quant à son style, nous ne sommes pas assez savant pour discuter avec Platon sur sa perfection et sa grâce.

HISTOIRE GRECQUE.

IX

Hérodote [1]. — Thucydide [2]. — Xénophon [3].

Hécatée et Phérécide, deux hommes dont nous n'avons conservé que les noms, précédèrent Hérodote comme prosateurs grecs. Jusqu'à eux les écrivains de leur patrie s'étaient exprimés en vers. Le caractère de l'historien Hérodote est l'universalité. Les essais d'histoire tentés avant lui n'embrassaient que les annales d'une ville ou d'un peuple. Né à Halicarnasse l'an 484 avant Jésus-Christ, il se réfugia à Samos pour échapper à la tyrannie qui pesait sur son pays. Ses voyages en Égypte, en Assy-

[1] Né 484 ans avant J.-C.
[2] 471 ans avant J.-C.
[3] 445 ans avant J.-C.

rie, en Italie et dans toute la Grèce, agrandirent son imagination de poète, et lui donnèrent l'idée de raconter ce qu'il avait vu.

Hérodote est la source où les modernes ont puisé la plus grande partie de leurs connaissances sur le berceau du monde, sur ces nations orientales dont la science contemporaine cherche à pénétrer le mystère avec une si admirable persévérance. Son œuvre tient du voyage et de l'histoire. Il peint avec soin les villes, les fleuves, les campagnes, les mœurs, les religions, les systèmes philosophiques. Il rapporte longuement les superstitions les plus extravagantes des peuples.

Une barbe merveilleuse croît tout à coup à la prêtresse de Minerve dès que les nations sont menacées de quelque malheur. — Le soulier de Persée cause la fertilité dans toute l'Égypte. — Un prince devient aveugle pour avoir jeté un trait dans les flots du Nil courroucé. — On ne finirait pas si l'on voulait citer tous les traits de ce genre; on croit quelquefois lire un chant d'Arioste. Il arrive même que l'on rencontre çà et là des histoires lascives dignes de Boccace ou de la Fontaine. Des critiques superficiels ont accusé Hérodote de crédulité, et l'ont traité du haut de leur orgueil. Il nous semble qu'Hérodote a trouvé intéressant de rapporter toutes les bizarreries qu'il a rencontrées dans ses voyages; mais supposer qu'il adoptait lui-même ces folies est selon moi une invention assez pué-

rile. Au reste, il paraît que les critiques qui lui ont fait cette réputation de bonhomie ne s'étaient pas donné la peine de le lire; car l'historien déclare lui-même qu'il ne rapporte toutes ces choses que comme peintures de mœurs et non comme des vérités.

L'histoire d'Hérodote est divisée en neuf livres qui portent chacun le nom d'une Muse. Elle contient les annales de la Perse depuis Cyrus jusqu'à la défaite de Xerxès par les Grecs; celles des Mèdes dominateurs de la haute Asie, et celles des Assyriens plus anciens encore; la guerre de Darius contre les Scythes; Cyrus, ce grand nom de l'Orient, occupe une place immense dans ce récit. L'historien se plaît à décrire les contrées où le conduisent les peuples conquérants dont il fait l'histoire. On a surtout remarqué une magnifique peinture de l'Égypte. Hérodote raconte avec amour les nobles actions des Grecs dans la guerre contre Xerxès; il s'étend d'abord sur les origines de ces peuples. Rien n'était plus national que ce livre; on sait que l'auteur le lut aux Grecs assemblés aux jeux olympiques, et que ce fut le peuple transporté d'enthousiasme qui donna aux neuf livres le nom des Muses.

Hérodote dit quelque part qu'il pense qu'Homère et Hésiode lui sont antérieurs de quatre cents ans. La lecture de l'Iliade avait été une source féconde d'inspirations pour ce grand homme. Il

est à remarquer que le premier poète et le premier historien de la Grèce ont chanté tous deux le combat grandiose de l'Orient contre la Grèce, du vieux monde contre le nouveau. Seulement, dans Homère, la Grèce allait chercher l'Orient, tandis que dans Hérodote, c'est la vieille civilisation orientale qui vient elle-même demander la mort aux idées nouvelles.

« Hérodote, dit Schlegel, est l'Homère de l'histoire, un Homère en prose, le plus fécond des mythologues, le premier qui dans neuf rapsodies, dont l'intérêt est encore rehaussé par une foule d'épisodes attachants, nous ait fait connaître tout ce qu'il y a d'épique dans l'antique histoire des peuples, autant du moins que la comprenaient les Grecs à cette époque. Au reste, la manière de raconter des mythographes, quoiqu'en prose, était généralement demeurée semblable à l'exposition épique; et c'est par la clarté, l'abondance et la grâce qui distinguent Hérodote, leur maître à tous, que l'on acquiert la preuve de l'origine homérique de la forme épique de leurs écrits. »

Un helléniste qui joignait à l'instruction d'un savant la grâce d'un poète, Paul-Louis Courier, nous a donné quelques fragments d'Hérodote, qui ajoutent encore à la douleur causée par sa mort mystérieuse et tragique. Dans lui seul on peut se faire l'idée de la manière du père de l'histoire. « Que ces conteurs des premiers âges de la Grèce,

dit-il dans sa piquante préface, aient conservé la langue poétique dans leur prose, on n'en saurait douter après le témoignage des critiques anciens, et d'Hérodote, qu'il suffit d'ouvrir seulement pour s'en convaincre. Or la langue poétique partout, si ce n'est celle du peuple, en est tirée au moins. Malherbe, homme de cour, disait : J'apprends tout mon français à la place Maubert; et Platon, poète s'il en fut, Platon, qui n'aimait pas le peuple, l'appelle son maître de langue. » Le style d'Hérodote est quelque chose de naïf et de primitif comme le vers homérique.

Aux fêtes délirantes de la Grèce, pendant lesquelles Hérodote lut ses histoires, se trouvait un jeune homme dont le cœur battait avec violence aux applaudissements enthousiastes de ce peuple exalté; il se nommait Thucydide. Celui-ci n'est pas un esprit de la nature d'Hérodote. Mêlé aux évènements politiques comme négociateur et comme soldat, patient observateur des choses et des hommes, étudiant lentement les causes des révolutions politiques, les écrivant consciencieusement et après un examen approfondi, Thucydide est un historien sévère qui ne s'attache qu'à la plus évidente réalité; c'est aussi un merveilleux homme de style. La concision est la qualité qu'il affectionne le plus, et n'étaient ses harangues, dont la manie l'entraîne trop loin sans doute, il pourrait être cité comme un modèle. Il va sans dire que l'historien

moderne qui donnerait tant d'éloquence à ses héros ne serait pas lu. La manière du vieux et naïf Hérodote conviendrait mieux peut-être à ce temps que celle de son rival.

L'histoire de Thucydide nous raconte les désordres intérieurs de tous les États grecs ; la sanglante rivalité de Sparte et d'Athènes, les secrets ressorts qui ont fait agir tous les personnages de la guerre du Péloponnèse, sont développés avec une habileté rare. Cet homme étudie chaque fait sous toutes ses faces avant de l'admettre : évidemment, ce à quoi il a le plus visé est la vérité historique. On a beaucoup parlé de la vanité des Athéniens, et cependant, si l'on s'en rapporte aux biographes, on trouve les grands hommes de ce peuple bien autrement épris de leur art que leurs émules de Paris. La vanité consiste à improviser des volumes et à les lancer dans le monde à vingt ans, puis à s'imaginer que c'est là de la gloire. Thucydide a médité son œuvre toute sa vie, et la célébrité s'est assise sur son tombeau. Cet homme, comme tous ceux qui valent quelque chose, appréciait surtout dans la culture des lettres le bonheur du travail.

Thucydide s'occupe très peu des vues de la Providence sur l'humanité, c'est l'homme peint dans toute sa liberté, l'homme gouvernant les affaires de ce monde. Thucydide est Grec par excellence; car (et ce n'est pas ici une idée systématique, mais une observation rigoureuse) la Grèce a eu surtout

pour mission de mettre l'homme en relief, comme l'Orient s'est surtout occupé de l'infini, de Dieu. Les Grecs se sont acquittés de cette grande tâche providentielle, instinctivement, sans avoir la conscience de ce qu'ils faisaient; car les grands génies obéissent le plus souvent à un pouvoir occulte qui les pousse vers leurs destinées dans les voies mystérieuses où l'homme progresse.

Comme peintre, Thucydide est souvent admirable. La peste de l'Attique, et surtout la défaite des Athéniens en Sicile, et tous les désastres de leur retour, sont des tableaux magnifiques et tracés avec un pinceau bien ferme et bien hardi; mais ce qui les caractérise surtout, c'est l'harmonie des détails et la concision de la phrase. Thucydide devait souvent retoucher chaque période; un mot de trop dans une page se rencontre bien rarement. Sous ce rapport, c'est un écrivain à étudier, aujourd'hui que chacun abuse tant des mots et prodigue les épithètes avec une désespérante fécondité. Le tableau de la déroute des Athéniens en Sicile a le malheur de rappeler un bien plus grand désastre, celui de la retraite de Moscou, catastrophe militaire sans égale dans l'histoire depuis celle de Xerxès. Aussi le peuple français sera moins impressionné par ce récit que l'antiquité; à tout ce qu'on lui raconte, cette nation si éprouvée par les orages et les souffrances semble répondre avec un sourire de dédain : Quels malheurs ont égalé mes malheurs?

Nous avons vainement cherché à détacher d'Hérodote quelques tableaux qui pussent donner l'idée de sa manière ; la description de l'Égypte, qui tient tout un livre, est trop longue. D'ailleurs, l'abondante et naïve narration d'Hérodote ne peut se scinder, il faut la voir dans son ensemble. Thucydide, au contraire, se plaît à achever des peintures partielles qui forment un tout admirable. Écoutons-le décrire la peste qui ravagea l'Attique pendant la guerre du Péloponnèse : c'est le début du livre II [1].

« Au commencement de la campagne, l'ennemi entra dans le pays, et, s'y étant campé, commença à faire le dégât ; mais la contagion en fit un bien plus grand dans Athènes, après avoir ravagé l'île de Lemnos et les environs, en sorte qu'on n'a jamais vu de mal semblable ni qui ait emporté tant de gens. Car les médecins n'y connaissaient rien et mouraient plutôt que les autres, parce qu'ils fréquentaient plus les malades. Enfin la maladie était sans remède ; ni vœux ni prières ne contribuaient à la guérison ; les oracles et les prédictions étaient inutiles, et l'on s'en lassa à la fin, parce que les esprits étaient abattus par la violence du mal. Il commença, à ce qu'on tient, en Éthiopie, d'où il descendit en Égypte et de là gagna l'Afrique et la plus grande partie de la Grèce, puis vint fondre tout à coup dans Athènes. Il se prit d'abord au

[1] On s'est servi de la traduction de d'ABLANCOURT.

Pirée, et l'on disait que l'ennemi avait empoisonné les puits, parce qu'il n'y avait point alors de fontaines; puis il monta dans la ville, où il fut plus violent. Je laisse à ceux qui s'y connaissent à en rechercher les causes, et me contenterai de dire ce que c'était, comme l'ayant eu moi-même et en ayant vu d'autres malades. Cela pourra servir d'instruction à la postérité, s'il revient jamais. Premièrement cette année-là fut exempte de toute autre maladie, et lorsqu'il en arrivait quelqu'une, elle dégénérait en celle-ci. Mais à ceux qui se portaient bien elle prenait tout à coup par un grand mal de tête, des yeux rouges et ardents, la langue sanglante, le gosier de même, l'haleine infecte, et une respiration difficile, suivies d'éternuments et d'une voix enrouée. De là descendant sur la poitrine avec une toux violente, elle faisait soulever le cœur, et causait des vomissements de toute sorte de bile, avec beaucoup de douleurs et d'efforts. Il prenait souvent un hoquet suivi d'une grande convulsion qui s'apaisait aux uns plus tôt, aux autres plus tard. Le corps devenait rougeâtre et livide, avec des élevures ou des pustules, et ne paraissait pas fort chaud au toucher, mais brûlant tellement en dedans, qu'on ne pouvait souffrir la couverture, pas même le drap, si bien qu'il fallait demeurer nu. On eût pris grand plaisir à se jeter dans l'eau froide, et plusieurs mal gardés se précipitèrent dans des puits, pressés d'une soif que l'on

ne pouvait éteindre, quoiqu'on bût peu ou beaucoup. Ces symptômes étaient suivis de veilles et d'inquiétudes continuelles, sans que le corps pourtant s'affaiblît, jusqu'à ce que le mal fût arrivé à son période, car on résistait au delà de toute apparence. De sorte que la plupart mouraient au septième jour, ou au neuvième, de l'ardeur qui les brûlait, sans que leurs forces fussent beaucoup diminuées. . . . . Quelquefois, revenant en santé, on perdait le sentiment, jusqu'à s'oublier soi-même d'abord, et à méconnaître ses domestiques. Car comme cette maladie était au-dessus de toute raison, les accidents l'étaient de même; et pour montrer qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire, plusieurs corps étant abandonnés, les oiseaux de proie ni les bêtes sauvages n'en mangeaient point, et s'ils en mangeaient, ils en mouraient; tellement qu'on n'en voyait plus paraître ni là ni ailleurs; mais les chiens qui vivent parmi les hommes donnaient des preuves plus évidentes de l'un et de l'autre. Voilà quel était le mal, pour ne rien dire des symptômes qui arrivaient hors de la règle ordinaire. Du reste, on mourait avec médecin et sans médecin, et il n'y avait point de remède spécifique, parce que ce qui servait aux uns nuisait aux autres. Nul corps n'avait la force d'y résister, pas même les plus vigoureux, ni ceux qui étaient traités le plus méthodiquement. Mais ce qui était le plus fâcheux, c'était d'un côté le désespoir

qui s'emparait quelquefois d'abord de ceux qui en étaient atteints, et faisait qu'ils s'abandonnaient eux-mêmes et qu'ils ne voulaient rien faire pour leur guérison, et de l'autre la contagion qui gagnait ceux qui s'en approchaient; de sorte qu'on mourait sans secours comme des bêtes, et c'est ce qui fit le plus grand dégât, jusqu'à emporter des familles tout entières. Beaucoup de gens d'honneur y périrent, qui avaient honte d'abandonner leurs amis; si bien qu'on perdit à la fin l'usage de pleurer les morts. Mais ceux qui avaient le plus de pitié des autres étaient ceux qui avaient passé par-là et qui étaient hors de danger; car on n'y retombait pas deux fois, ou pour le moins on n'en mourait pas. On estimait donc ceux-là très heureux, et ils se flattaient de quelque espérance de ne point succomber sous d'autres maux après s'être sauvés de celui-ci. On était incommodé, outre la contagion, de la quantité de bagages qu'on avait transportés des champs dans la ville, outre que la plupart, faute de logis, demeuraient sous de petites cabanes où l'on ne pouvait respirer pendant l'ardeur de l'été : de sorte qu'on les voyait entassés confusément les uns sur les autres, tant les morts que les mourants, ou se traînant dans les rues, ou couchés autour des fontaines dont ils s'étaient approchés à demi morts de soif. Les temples mêmes où l'on s'était retiré étaient pleins de morts. Car, le mal augmentant, on ne savait plus que faire, et

l'on était tombé dans une espèce de léthargie, et dans une négligence de toutes choses tant sacrées que profanes. Les droits des sépulcres étaient confondus, et l'on enterrait les corps comme on pouvait. Plusieurs, faute de lieux convenables, les brûlaient sur des bûchers destinés à leurs compagnons, d'autres les jetaient dans les premiers feux qu'ils rencontraient allumés, sans prendre la peine de les porter plus loin, et cette contagion causa un grand désordre dans les mœurs. Car chacun était plus prompt à faire le mal qu'il dissimulait auparavant, parce qu'il voyait les honnêtes gens mourir pêle-mêle avec les autres, et les pauvres prendre la place des riches; si bien que, reconnaissant par expérience la vanité des choses du monde, on se voulait donner du bon temps et jouir des biens tandis qu'on en avait le pouvoir. Personne ne se portait donc aux choses grandes et dangereuses, par l'amour de la vertu, de peur de mourir avant que d'y arriver; mais on se laissait emporter à tout ce qui était agréable, comme s'il eût été utile et honnête, sans être retenu ni par la crainte des dieux, ni par le respect des hommes, et l'on ne croyait pas vivre assez longtemps pour en être châtié. On craignait bien plus le destin de ceux qu'on voyait mourir tous les jours. Dans cette triste conjoncture, où Athènes voyait ses citoyens périr au dedans, et ses ennemis triompher au dehors et ravager son pays, on rapportait de vieux oracles se-

lon la coutume. Il y en avait un qui disait qu'il viendrait une guerre dorique accompagnée de la peste ou de la famine; car l'ambiguité de la prononciation du mot grec souffre les deux interprétations; mais l'expérience faisait conclure en faveur de la première. Je ne doute point pourtant que s'il arrivait quelque autre guerre dorique qui apportât la famine, la dernière alors ne prévalût. On alléguait aussi l'oracle rendu aux Lacédémoniens: que la victoire serait pour eux s'ils faisaient bien leur devoir, et qu'Apollon les assisterait, et l'on croyait qu'il aurait son accomplissement comme l'autre. Du reste, la maladie, qui avait commencé justement à la venue des ennemis, ne ravagea que peu ou point le Péloponnèse; mais elle fut, comme j'ai dit, très violente à Athènes, et dans tout le reste du pays à proportion. »

Ce morceau offre le caractère le plus distinctif de Thucydide, l'observation rigoureuse des faits, un air de réalité, toujours bien rare, même dans les grands artistes.

La mort surprit Thucydide avant l'accomplissement de son œuvre. Un élève de Socrate, Xénophon, publia les manuscrits du grand historien, puis il se mit à continuer ces annales, qu'il conduisit jusqu'à la bataille de Mantinée. On dit que les Grecs donnèrent à Xénophon le titre d'abeille grecque et de muse athénienne; mais il faut peut-être plutôt attribuer ces louanges à l'auteur des

dialogues philosophiques, dans lesquels il nous a conservé les paroles de Socrate, qu'à l'historien qui continua Thucydide. En effet, cette suite est loin des livres qui la précèdent. M. Letronne, dans son savant article de la Biographie universelle, s'exprime ainsi à ce sujet: « Les évènements y sont présentés avec ordre; la narration en est rapide, mais presque partout sèche, dénuée de couleur et de développement, rarement mêlée, comme dans Thucydide, de ces réflexions qui éclairent sur les causes et les conséquences des évènements, de ces vues profondes qui annoncent dans l'historien la faculté de généraliser les faits, talent que Thucydide possédait à un si haut degré. » L'écrivain grec publia son livre sous le titre des Helléniques. L'autre ouvrage historique de cet auteur, l'Anabase, contient toute l'histoire de l'expédition des Grecs à la suite de Cyrus le jeune, et de leur retraite après sa mort, jusqu'au moment où Xénophon eut amené ses troupes à Thymbron, ce qui comprend un intervalle de deux ans. On peut le diviser en deux parties : la première comprend la marche de Cyrus, la bataille de Cunaxa, et la retraite des Grecs à travers la Babylonie, l'Assyrie et l'Arménie, jusqu'à leur arrivée à Cotyose sur les bords du Pont-Euxin; intervalle de quinze mois qui forme le sujet des quatre premiers livres; la seconde partie se termine à la jonction des troupes avec l'armée de Thymbron, et comprend

un intervalle d'environ huit mois. Ces deux parties de l'ouvrage ne sont ni d'un égal intérêt, ni peut-être d'un égal mérite. La seconde est naturellement moins attachante que la première, où l'intérêt croît à chaque page en faveur de cette armée qui se fraie une route à travers les obstacles de tout genre qui entravent sa marche et compromettent son existence : on peut ajouter aussi qu'outre la moindre importance des faits, la narration, dans la seconde partie, se traîne davantage sur des détails d'un médiocre intérêt. Ce n'en est pas moins, dans son ensemble, un morceau à peu près achevé qui renferme de curieux détails sur la géographie des contrées que l'armée avait parcourues, et de précieux documents pour l'art militaire[1]. »

Voilà, avec la vie d'Agésilas, tout ce que Xénophon a laissé de travaux historiques. Car la Cyropédie a été justement classée parmi les romans de philosophie morale et de haute politique dans le genre du Télémaque de Fénélon.

Xénophon est plus religieux que Thucydide et moins sombre qu'Hérodote, qui aime à représenter la divinité comme châtiant sévèrement les nations de leurs crimes. Thucydide s'occupe assez peu de Dieu. Il fait l'homme grand, gouvernant les choses humaines par son génie, les dominant par l'énergie de son caractère ; encore une fois il est le plus

[1] Letronne, lieu cité.

Grec des trois. Il y eut autrefois dans la Grèce, avant Jésus-Christ, quelques centaines d'historiens; trois ou quatre sont parvenus à la postérité dans toute leur gloire. — Il ne nous reste de Strabon qu'une Géographie, dont l'examen n'entre pas plus dans notre plan que celui des écrits de Polybe, cet écrivain militaire que le plus grand stratégiste moderne regrettait tant sur son rocher solitaire.

Diodore de Sicile, né à Argyre, vécut sous Jules César et sous Auguste. Il passa trente années à composer son *Histoire universelle*, fruit de ses voyages et de curieuses recherches faites pendant son séjour à Rome. Cet écrivain ne peut être placé sur la même ligne que les grands maîtres; mais les quinze livres qui nous restent de son ouvrage sont pleins de détails intéressants, au milieu de récits fabuleux. Les historiens modernes citent souvent Diodore pour tout ce qui concerne les peuples de l'Orient et de la Grèce.

X

Démosthènes [1].

Si la Grèce a donné la philosophie au genre humain, elle lui a aussi donné l'éloquence de l'homme d'État, du tribun. Avant elle, ce genre n'aurait pu naître ; car dans la civilisation orientale, où le despotisme était le gouvernement normal, il n'y avait pas de place pour l'orateur populaire. Rien ne peut donner une idée de la puissance énorme qu'exerçait à Athènes la voix du tribun que le peuple avait adopté. Sans doute, en des temps orageux, pendant notre première révolution, on a vu

[1] Né 385 ans avant J.-C.

Camille Desmoulins et d'autres s'entourer du peuple, haranguer les masses et enflammer leurs passions; mais le pouvoir véritable était toujours dans l'assemblée des représentants. Ce n'est que dans la république d'Athènes que la multitude a réellement gouverné. C'était le plus souvent sur la place publique que se décidaient les plus graves questions et que se jouait le sort de l'État. En créant l'éloquence parlementaire, la Grèce a produit un homme qui n'a peut-être pas d'égal dans le monde. Les harangues de Démosthènes ont perdu la plus grande partie de l'intérêt qu'elles inspiraient à ses contemporains, et cependant elles se font lire avec avidité; elles échauffent encore après tant de siècles, tant il y a en elles de vie et d'enthousiasme véritable! Cet effet tient d'autant plus à la puissance de la parole, qu'il faut le dire, ce qui se débat dans tous ces discours n'a pas une bien haute importance humanitaire. Sans doute la défense du sol de la patrie contre l'envahissement étranger est une chose sainte, un devoir sacré, et Démosthènes s'est couvert de gloire en jetant dans la mêlée son éloquence au devant des phalanges macédoniennes. Sa voix a été plus puissante qu'une épée, et a retardé longtemps le triomphe de Philippe. Mais si, abandonnant l'intérêt qu'inspire toujours un peuple brave dont l'indépendance est menacée, nous nous élevons à des considérations plus hautes, nous trouvons que Philippe servait, sans en

avoir la conscience, la cause du progrès social. En effet, la pensée grecque avait accompli la tâche que lui avaient imposée les décrets providentiels; il lui restait à sortir de la Grèce et à se répandre dans l'univers. Aujourd'hui, que, par la voie de la presse, la pensée court en quelques jours de Moscou à Naples, la guerre n'est plus qu'une absurdité et un crime de lèse-socialisme; mais alors elle était le moyen le plus actif de civilisation. L'intelligence avait besoin du sabre pour étendre son empire. Alexandre devait venir, sa mission à lui était d'initier l'immobile monde oriental à la nouvelle civilisation. Et voyez avec quelle exactitude il la remplit! Une de ses premières pensées n'est-elle pas de fonder à l'extrémité de cette vieille Égypte, dont la sagesse fut si renommée aux commencements de l'histoire, la cité d'Alexandrie, qui devint bientôt une vaste bibliothèque grecque, placée là pour avertir le voyageur abordant au rivage égyptien que le monde oriental avait fait place au monde grec? Démosthènes fut vaincu, comme on le sera toujours en cherchant à arrêter le mouvement mystérieux de l'humanité. Chez nous, au contraire, Mirabeau triompha; ses idées germèrent, parce qu'il secondait la course du genre humain; et, j'ose le dire, si l'orateur français n'a pas, comme Démosthènes, possédé le talent qui fait d'un discours de tribune un ensemble harmonique comme une tragédie de Sophocle ou une statue de Phi-

dias, il occupera cependant dans l'histoire une place plus haute que celle de Démosthènes. Il est apparu à une époque d'une colossale grandeur. Les publicistes du dix-huitième siècle avaient sapé le moyen âge dans ses fondements; Mirabeau et les hommes que sa voix entraîna vinrent exécuter dans le monde politique les ordres de la philosophie; ils ensevelirent le moyen âge pour lui substituer cette société moderne dont l'enfantement est si long et si pénible! Ils furent les artisans du nouveau siècle, qui ne sera dans l'ordre social qu'un développement des idées d'affranchissement nées du christianisme.

Mais il faut se placer au point de vue athénien, et voir en Démosthènes ce qu'il était, un citoyen possédé de l'amour de la patrie et de la renommée, se passionnant pour l'indépendance d'Athènes, la défendant avec une énergie et un génie admirables.

Plutarque raconte que Démosthènes était un enfant maigre et faible, que ses camarades poursuivaient habituellement de leurs sarcasmes, et qu'il était encore très jeune quand il s'éprit de l'art oratoire, en entendant plaider Callistrate. Ce qu'il y a de particulièrement admirable en Démosthènes, c'est la puissance de volonté qu'il lui fallut déployer pour arriver au rang qu'il occupe dans l'histoire. Une volonté forte est une grande partie du génie. L'affaiblissement de cette faculté conduit

l'homme à une insignifiance déplorable; son anéantissement est la mort morale. Il paraît que l'orateur athénien avait d'immenses difficultés à vaincre: sa parole était embarrassée; on connaît l'histoire des petits cailloux qu'il mettait dans sa bouche, en se promenant le long des flots, essayant de parler malgré cet obstacle. Comme à tant d'autres hommes célèbres, les dégoûts ne lui manquèrent pas. La première fois qu'il parla en public, la multitude fit tant de bruit que sa voix ne put parvenir à percer. Puis les railleries pleuvaient sur son style; on citait le grand nom de Périclès, dont le souvenir était dans toute sa gloire. On se moquait de cette manie de parler chez un homme médiocre, qui aurait bien mieux fait de prendre quelque honnête profession. Les multitudes sont les mêmes chez tous les peuples et à toutes les époques. Démosthènes ne se découragea pas. « Il se fit faire sous terre, dit Plutarque, un cabinet qui était conservé encore de notre temps, où il allait tous les jours s'exercer à déclamer et à former sa voix, et où il passait souvent des deux ou trois mois entiers en se faisant raser la moitié de la tête, afin que, si la tentation le prenait de sortir, il en fût empêché par la honte de paraître en cet état. »

Nous avons suivi Démosthènes dans son orageuse carrière, quand la foule le portait en triomphe, enivrée qu'elle était de son génie; lorsqu'il combattait Philippe et faisait lever d'un mot des milliers

de soldats; lorsqu'il terrassait du haut de la tribune son rude antagoniste Eschine, et que le peuple chassait le rival qui avait osé attaquer son orateur chéri : eh bien! jamais Démosthènes ne nous a paru si grand qu'à cette époque de sa jeunesse, où, hué par les cris stupides de la place publique, seul avec la conscience de sa force, il s'enfermait dans ce souterrain, et se faisait raser la moitié de la tête pour s'y enchaîner. Le plus beau spectacle, après celui de la vertu dans le malheur, est celui du génie en proie aux tortures de l'insulte ou de l'obscurité. Je ne croirai jamais qu'un homme d'un génie réel se soit suicidé en face de la société qui le méconnaît. Ces débiles exemples, dont malheureusement nous sommes témoins chaque année, appartiennent à des êtres d'une imagination malade. Encore une fois, il n'y a pas de génie sans une volonté patiente et indomptable.

Démosthènes ne devint un homme populaire que dans sa lutte contre Philippe. « Tandis qu'assis et les bras croisés, s'écriait-il, vous délibérez à votre aise, il avance toujours, il vous environne, il vous enferme de toutes parts. Quand donc, Athéniens, ferez-vous ce que vous devez? qu'attendez-vous pour agir?... que la nécessité vous presse?... mais comment regardez-vous ce qui se passe sous vos yeux? La nécessité la plus pressante pour des hommes libres n'est-ce pas de fuir le déshonneur? Voulez-vous toujours, dites-moi, vous promener

dans les places, vous demander ce qu'il y a de nouveau?... Eh! qu'y a-t-il de plus nouveau qu'un Macédonien qui subjugue Athènes et gouverne la Grèce?... »

Ce trait des causeurs d'Athènes rappelle ce que j'ai souvent entendu raconter des promeneurs *fashionnables* de Paris, en 1814, pendant que les étrangers souillaient notre belle capitale. Dieu merci, nous ressemblons aussi aux Athéniens par de meilleurs côtés.

Démosthènes n'était pas comme certains orateurs qui crient toujours : *Là est le mal*, sans indiquer le remède. Il faut voir avec quelle exactitude il connaît toutes les ressources de la république, avec quelle habileté il établit par des chiffres les dépenses et les moyens d'y faire face. On reconnaît enfin à chaque page le véritable homme d'État, celui qui ne s'enferme pas dans ses théories, mais au contraire se mêle aux hommes et aux affaires de son temps, et peut répondre à chaque objection par un fait.

Cette raison pratique est ce qui manque le plus aux orateurs modernes. Certes, c'est une belle place dans l'histoire des peuples que celle d'un homme qui, fort de sa conscience et de son génie, se pose fièrement devant toutes les passions contemporaines, et, libre de tout lien envers le pouvoir, libre du joug plus pesant encore de l'aveugle

multitude, dit à tous la vérité, sans crainte, sans haine.

Jamais la parole humaine n'obtint, dans un État, des triomphes supérieurs à ceux de Démosthènes. Un de ses plus glorieux instants est celui où il s'agissait d'entraîner les Thébains dans la grande alliance grecque contre le conquérant macédonien. Philippe venait d'éblouir les peuples par des succès étonnants; ses ambassadeurs étaient dans Thèbes. Athènes y envoya son orateur chéri, et les Thébains cédèrent à cette brûlante éloquence.

« Cette action de Démosthènes, dit Plutarque, parut si grande et si éclatante, que Philippe envoya d'abord des ambassadeurs à Athènes pour demander la paix; que toute la Grèce, pour ainsi dire, se leva, attentive à ce qui arriverait; que non-seulement tous les capitaines athéniens obéïssaient à Démosthènes, mais encore tous les commandants des Béotiens; et qu'il réglait tout à son gré dans les assemblées de Thèbes comme dans celles d'Athènes, également aimé et respecté dans ces deux villes. »

Dès lors toutes les grandes questions qui se débattaient en Grèce eurent Démosthènes pour organe, et il ne fallut rien moins que la fortune d'Alexandre pour triompher d'un adversaire aussi redoutable.

Les rhéteurs ont bien assez analysé les harangues de Démosthènes; on n'attend sans doute pas de

nous des dissertations sur les différents moyens de l'art oratoire, sur les genres *démonstratif*, *délibératif* et *judiciaire*. Toutes ces classifications paraissent puériles à notre époque, qui, Dieu merci, commence à voir dans l'étude de la littérature autre chose qu'un jeu d'esprit. Elle cherche dans la poésie et l'éloquence ce qu'il y a de plus intime, de plus profond dans la pensée et les sentiments d'un peuple; elle comprend que là est l'élément le plus précieux de l'histoire.

Il y avait à Athènes un orateur célèbre qui haïssait Démosthènes, surtout depuis que ce dernier l'avait accusé d'avoir prévariqué dans une ambassade près de Philippe. Sa jalousie et sa haine, quelque temps assoupies, se réveillèrent après la bataille de Chéronée, lorsqu'on proposa de décerner à Démosthènes une couronne d'or, récompense nationale accordée aux citoyens qui avaient bien mérité de la république. Ce fut un Athénien, nommé Ctésiphon, qui proposa le décret. Eschine s'empressa de l'attaquer comme illégal. L'orateur voulait surtout prouver que Démosthènes était un traître vendu aux ennemis de l'État et l'auteur des malheurs publics.

On accourut de tous les pays de la Grèce pour entendre plaider cette grande cause; et, en effet, il s'agissait de bien autre chose que de la querelle de deux hommes; car tous deux avaient été ministres, tous deux avaient géré les affaires natio-

nales; c'était donc en quelque sorte l'histoire du pays dont les intérêts allaient se débattre; puis une foule d'hommes avaient été entraînés dans le mouvement des deux illustres orateurs. Pour beaucoup, ceci devenait une affaire personnelle.

Eschine attaqua avec une vigueur qui aurait pu déconcerter un orateur moins habile que son terrible adversaire; mais celui-ci, blessé dans son honneur, trouva en lui une énergie extraordinaire, même dans sa bouche; il la puisait dans l'amour-propre froissé. Il y a dans notre histoire une journée parlementaire plus grande encore peut-être que celle où Démosthènes terrassa Eschine; c'est lorsque Mirabeau répondit à Barnave sur le droit de paix et de guerre, le jour que l'on criait dans les rues de Paris : *La grande conspiration du comte de Mirabeau!* Eschine avait attaqué la conduite de Démosthènes comme homme d'État; il l'avait fait avec aigreur. Démosthènes rétablit les faits; puis, fier de cette conduite calomniée, il s'écrie avec un noble orgueil :

« Ainsi, par la sagesse et la vigueur de ma politique, non-seulement j'ai sauvé la Chersonèse et Bysance, non-seulement j'ai empêché que l'Hellespont ne fût assujéti au roi de Macédoine, non-seulement j'ai procuré des honneurs à la république, mais encore j'ai exposé aux yeux de tous les Grecs la générosité des Athéniens et la méchanceté de Philippe. On a vu, d'un côté, Philippe assiéger les

Bysantins, quoique leur ami et leur allié, procédé le plus indigne et le plus horrible; de l'autre, vous, Athéniens, qui aviez contre eux bien des sujets de plaintes légitimes pour la manière dont ils avaient agi avec vous, on vous a vus, je ne dis pas oublier toute injure, mais sauver des ingrats qui étaient attaqués. Cette conduite généreuse vous a gagné l'estime et l'amour de tous les Grecs. On sait généralement que la république a couronné avant moi plusieurs de ses citoyens; mais, excepté moi, on n'en pourrait nommer aucun, je dis un ministre et un orateur, qui ait fait couronner la république. »

Il me serait facile de multiplier ces citations; mais on a tant loué Démosthènes, qu'on éprouve une sorte d'embarras à continuer ces emphatiques éloges; d'ailleurs, ces fragments ne donnent qu'une faible idée du talent de cet homme célèbre. Comme tous les grands artistes grecs, Démosthènes est surtout remarquable par l'ensemble harmonique de son œuvre. Pour juger ses harangues avec quelque connaissance de cause, il faut les lire entières. On citerait de Mirabeau plus de mots saisissants qui peuvent se détacher d'un discours, plus de ces apostrophes foudroyantes qui tombent avec tant d'éclat du haut de la tribune; le tribun français a peut-être eu parfois plus de fougue et de fureur, mais le Grec lui est bien supérieur dans l'art de la disposition des harangues et de la perfection du langage.

Une partie des débats sur la couronne doit nous arrêter quelques instants, car il en ressort une instruction précieuse pour l'histoire de ces belles républiques antiques qui ont tant échauffé les imaginations de nos colléges.

Eschine avait attaqué la vie privée de Démosthènes ; il s'était imprudemment engagé dans l'odieuse carrière des personnalités. Démosthènes lui répond :

« Après avoir exposé à mes juges toutes les raisons capables de décider leurs suffrages, quelque éloigné que je sois de l'invective, la justice veut, ce semble, que je rende à mon accusateur quelques vérités absolument nécessaires pour toutes les injures calomnieuses qu'il a vomies contre moi ; que je fasse voir le caractère et l'origine de cet homme si prompt à médire, si hardi à relever mes expressions, lui qui s'en est permis dont rougirait tout homme un peu raisonnable. Si j'avais pour accusateur un Éacus, un Rhadamante, un Minos, et non point un faiseur de phrases, un pilier de barreau, un clerc de greffe, je ne crois pas qu'ils eussent emprunté jamais un langage aussi extraordinaire, qu'ils se fussent écriés d'un ton aussi emphatique : O terre, ô soleil, ô vertu ; qu'ils eussent invoqué l'intelligence, la science, qui nous font distinguer le bien et le mal ; car voilà ce que vous avez entendu de lui. Eh ! qu'avez-vous, scélérat, de commun avec la vertu, vous et les vôtres?

quel discernement de ce qui est honnête et de ce qui ne l'est point? Où l'auriez-vous acquis? de quel droit nous parlez-vous de la science? Ceux qui l'ont vraiment en partage ne s'en vantent point, ils rougissent même de s'entendre louer par un autre; ceux qui, comme vous, en sont privés et qui s'en glorifient impudemment, ne font que révolter leurs auditeurs sans paraître à leurs yeux ce qu'ils ne sont pas. »

Ici, Démosthènes traîne dans la fange le père et la mère d'Eschine, puis il continue :

« Eschine, Athéniens, n'est pas né parmi ceux au rang desquels le hasard l'a placé, mais parmi ces misérables que le peuple abhorre. Il n'y a pas longtemps, que dis-je, il n'y a pas longtemps! il y a deux jours qu'il est devenu tout à coup Athénien et orateur. Ajoutant deux syllabes au nom de son père, il l'appela Atromète au lieu de Tromis. Il décora sa mère du nom de Glaucothée. Personne n'ignore qu'on la nommait auparavant Emprusa....

» Quoique, par la faveur des Athéniens, d'esclave et d'indigent vous soyez devenu libre et opulent, tel est néanmoins, Eschine, votre naturel ingrat et pervers, que pour toute reconnaissance vous vous vendez à leurs ennemis, vous tramez leur perte. Je tairai les occasions dans lesquelles il est incertain qu'il ait parlé pour la république; je rappellerai celles dans lesquelles il est évident qu'il agissait pour Philippe. »

Il faut le dire à l'honneur des peuples modernes, aucun d'eux ne souffrirait aujourd'hui un tel langage. Dites, Français, si de pareilles injures étaient sorties de la bouche d'un de vos orateurs, se fût-il appelé Foy ou Berryer, un sourire de mépris n'aurait-il pas accueilli d'un bout de la France à l'autre ces scandaleuses paroles? Ne regrettons pas les temps antiques, lorsque nous voyons deux de leurs plus grands esprits s'égarer d'une manière si déplorable! Eh quoi! dans cette Athènes si éclairée et si brillante, était-ce donc un crime d'avoir tous les degrés à monter pour arriver au temple de la gloire? Je ne puis, à ce propos, m'empêcher de placer ici une réflexion sur les carrières politiques. Les jeunes hommes de mon temps ont le droit de parler de ces choses; car ce monde a été tellement remué sous leurs yeux, qu'ils vieillissent vite, et c'est surtout chez eux que l'on trouve la tolérance et l'absence de passion qui caractérisent principalement les esprits avancés de cette époque. Eh bien! c'est un douloureux spectacle que celui du petit nombre d'hommes vraiment consciencieux qui dirigent les affaires humaines. L'égoïsme de parti et l'égoïsme purement personnel, qui aujourd'hui remplace l'autre, tyrannisent chaque intelligence, lui enlèvent le jugement et la bonne foi. Sans doute, on ne tombe plus dans les honteux excès de Démosthènes et d'Eschine; mais levez ce rideau assez brillant qui recouvre les mystères du

monde politique. Quelle mesquinerie au fond de toutes les idées ! quel aveuglement, que de haine encore de tous côtés ! quel homme d'État pense chaque matin : Ma mission est d'améliorer le sort moral et matériel de l'homme ? — Rêveur, diront-ils en me lisant,... et déjouer cette intrigue qui menace mon pouvoir, et perdre cet homme qui a l'audace de vouloir être ministre, et me venger de celui qui a écrit un article sanglant contre moi.... où donc trouverai-je le temps de penser au progrès humanitaire? Il faut reconnaître aussi, dans l'esprit de justice qui nous anime, que l'avidité de ceux qui aspirent nuit beaucoup au progrès social, en préoccupant sans cesse ceux qui sont arrivés.

Mais reprenons. — Passons sur cet épisode honteux du débat sur la couronne, et écoutons Démosthènes dans un de ces moments de noble fierté où il est réellement grand homme.

« Philippe, content d'avoir indisposé l'une contre l'autre les deux républiques, grâce à ses créatures, fier de nos décrets et de ses réponses, s'avance à la tête d'une armée et s'empare d'Élatée. Il pensait que les Thébains et vous, quoi qu'il pût entreprendre, ne vous uniriez jamais contre lui. Vous savez tous l'alarme qui se répandit alors dans cette ville... Écoutez néanmoins quelques circonstances essentielles dans ma cause.

» Il était tard, les Prytanes étaient à souper ; un courrier vient leur annoncer tout à coup qu'Élatée

est prise. Aussitôt les uns se lèvent de table, courent à la place publique, en chassent les marchands, mettent le feu à leurs boutiques; les autres envoient chercher les généraux, font venir le trompette; toute la ville était pleine de tumulte. Le lendemain, dès le point du jour, les Prytanes convoquent les sénateurs dans le lieu de leur assemblée; vous, Athéniens, vous partez aussi pour le lieu de la vôtre. Avant que les sénateurs eussent rien agité, rien arrêté, tout le peuple avait déjà pris ses places. Après quoi, aussitôt que le sénat fut arrivé, que les Prytanes eurent annoncé la nouvelle, présenté le courrier qui l'apportait, que celui-ci eut été entendu, le héraut s'avance et crie: Qui veut monter à la tribune? Il recommence à plusieurs reprises. Aucun ne se levait, quoique tous les généraux, quoique tous les orateurs fussent présents, quoique la voix de la patrie appelât un citoyen pour ouvrir un avis salutaire; car la voix du héraut, lorsqu'elle parle au nom des lois, est la voix de la patrie. Cependant si c'eût été à ceux qui voulaient le salut de la république à se présenter alors, vous tous qui m'écoutez, et les autres Athéniens, vous levant aussitôt, vous seriez montés à la tribune; puisque tous, je n'en doute pas, vous vouliez le salut de la république. Si c'eût été aux plus riches, les trois cents plus riches auraient parlé; si c'eût été aux citoyens riches à la fois et zélés, on aurait vu paraître ceux qui depuis ont se-

couru l'État de sommes d'argent considérables. Ces libéralités annonçaient du zèle et des richesses.

» Mais sans doute cette conjoncture, cette journée ne demandait pas un citoyen qui fût seulement zélé et riche, mais qui eût suivi les affaires dès l'origine, qui eût appris par de justes réflexions à pénétrer les desseins de Philippe, les motifs de sa conduite. Un citoyen, en effet, qui n'eût pas connu sa politique, qui ne l'eût pas étudiée depuis longtemps, malgré son zèle et ses richesses, n'eût pas été plus capable de discerner le bon parti, de vous donner un bon conseil. Ce citoyen alors si nécessaire, ce fut moi. Je parus devant vous, je vous tins des discours que vous devez encore aujourd'hui écouter attentivement pour deux raisons : la première, afin que vous sachiez, Athéniens, que, seul des orateurs et des ministres, je ne quittai pas dans ces temps orageux le poste où m'appelait le zèle patriotique, mais que je servis l'État dans ses alarmes, et par mes conseils et par mes décrets ; la seconde raison, c'est que le peu de temps que vous mettez à m'entendre vous rendra pour la suite beaucoup plus éclairés sur vos vrais intérêts. »

Je ne continuerai pas cette citation, qui se trouve partout, mais je n'ai pu me dispenser de répéter ce fragment, parce qu'il y a là une dignité d'homme et un talent d'orateur admirables.

On connaît l'issue de ce grand procès; Eschine

succomba. Exilé d'Athènes, il se retira dans l'île de Rhodes où il fonda une école d'éloquence qui devint célèbre. On lui a jeté la pierre comme à tous les vaincus. Cependant il faut bien reconnaître qu'il y avait quelque force dans cet homme, qui ouvrit son cours par la lecture de ce même plaidoyer sous lequel il avait vu tomber sa fortune, et qui s'écria au milieu des applaudissements de l'assemblée : Que serait-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même?

On nous a conservé quelques lettres de l'exilé qui ont pour moi beaucoup de charme. Je partage la passion de mon siècle pour les détails de vie intime.

Voici quelques fragments de ces lettres :

« . . . . . De là, après quatre jours, nous arrivâmes à un port de l'île de Rhodes. Me trouvant incommodé de l'asthme, je séjournai dans cet endroit; et, comme mon indisposition ne diminuait pas, je passai à Rhodes, qui sembla sourire à mon arrivée; car, aussitôt que j'y fus entré, je me portai beaucoup mieux. Soyez heureux, et n'attaquez ni plus puissant ni plus faible que vous.

» Il arrive pour l'ordinaire que ceux qui sont exilés injustement sollicitent leur rappel; et, s'ils ne l'obtiennent pas, ils déclament contre leur patrie et se plaignent d'en être maltraités. Pour moi, quoique tombé dans une disgrâce que ne devait pas me faire craindre ma conduite lorsque j'étais

au pouvoir, quoique condamné moi-même en accusant les autres, je ressens quelque peine, comme cela est naturel, mais nulle indignation. Je n'ai point la folie de croire qu'Eschine, fils d'Atromète, exilé et essuyant un traitement fort commun dans Athènes, doive être indigné contre une ville qui a banni Thémistocle, le libérateur de la Grèce; contre une ville où Miltiade est mort en prison, chargé d'années, parce qu'il était redevable au trésor d'une somme légère. Mais je pense qu'il sera vraiment honorable pour moi, dans la postérité, d'avoir reçu le même affront que ces grands hommes, d'avoir été jugé digne d'éprouver le même sort.

» Juliades, sur lequel vous comptiez le plus, n'était pas à Rhodes à mon arrivée. Il était à Linde; et, à son retour, il ne m'a point merveilleusement accueilli; il ne m'a fait que la politesse commune de m'envoyer demander si j'avais besoin de quelque chose. Pour Cléocrate, je ne pourrais assurément vous marquer toutes les attentions qu'il a eues pour moi. Il m'a fait donner par la ville une maison, et une terre à Camire. Il m'a fourni lui-même des provisions suffisantes pour mon année, et non-seulement à moi, mais encore à Thoutras et à Oplistie. Quoique les denrées de ce pays soient inférieures pour la plupart à celles d'Athènes, telles que l'huile et le miel, elles sont néanmoins assez bonnes pour qu'on puisse se passer des provisions de l'Attique : le vin est beaucoup meilleur que le

vôtre. Il m'a aussi envoyé de la pâtisserie faite de farine et d'épices, dont je vous ai fait part. Voilà ce que j'ai reçu de lui, et du blé en si grande quantité que je pourrai en nourrir avec moi tous les Cothocides. Il a ajouté encore bien des présents de cette nature que je ne vous indiquerai pas dans la crainte de paraître entrer dans des détails minutieux. Faire grand cas de trop petites choses, c'est la marque, je le sais, d'un petit esprit, d'un homme ridicule. J'avoue toutefois que je suis fort sensible aux moindres marques d'amitié. Je ne puis taire, par exemple, que Cléocrate nous fournit d'excellents morceaux de sanglier et de chèvre sauvage. De plus, il est lui-même tous les jours avec moi; il me communique sa sagesse, qui est bien supérieure à la mienne. Ce que j'ai appris par le malheur, il l'évite par de sages précautions, instruit par la raison, et non, comme les insensés, par l'expérience; il ne se mêle pas du gouvernement. Enfin, le seul Cléocrate me tient lieu de toutes les villes et de tous les hommes. Je dis plus encore; ma disgrâce me plaît infiniment, et il me paraît que c'est commencer à vivre que d'être dégagé de toute administration publique. Oui, je suis si satisfait de ma situation présente, qu'il me semble que je suis délivré de la passion de gouverner l'État, comme d'un maître dur et féroce, ainsi que Sophocle déjà vieux le disait, à ce qu'on rapporte, d'une autre nation. Lors donc que la raison domine,

je me trouve très heureux par mon exil; je vais même quelquefois jusqu'à savoir gré à Démosthènes de ses invectives et de ses bons mots qui n'ont jamais fait rire que Ctésiphon. Mais quand je pense à mes amis d'Athènes, à mes proches, aux assemblées du bourg de Colytte, où j'ai demeuré quarante-cinq ans, à ma terre d'Halis, aux entretiens agréables que j'y ai eus avec vous et avec Philinus, tout mon sang se trouble et reflue d'un autre côté. Mais mettons des bornes à nos larmes. Vous, soyez heureux, évitez les affaires.

» Si vous ne craignez pas trop la mer, venez me trouver; vous vous en retournerez quand vous m'aurez procuré le plaisir de vous voir. »

Le vainqueur d'Eschine ne tarda pas à souffrir aussi de la fantasque tyrannie du peuple athénien. Accusé d'avoir reçu de l'argent et de s'être laissé corrompre par Harpalus, Démosthènes fut obligé de quitter Athènes. « Il supporta son exil avec beaucoup de faiblesse, dit Plutarque, passant la plupart du temps à Égine et à Trézène; et toutes les fois qu'il jetait ses regards sur l'Attique, son visage était baigné de larmes, et il laissait échapper des paroles qui n'étaient point d'un homme constant et ferme et qui répondaient peu aux choses hardies et généreuses qu'il avait faites dans son administration... Et tous les jeunes gens qui venaient le voir et converser avec lui, il les détournait toujours de s'entremettre des affaires de la république, leur

disant que si dès le commencement on lui eût proposé deux chemins, celui des assemblées et de la tribune et celui de la mort, et qu'il eût su par avance tous les maux qui accompagnent le gouvernement, les craintes, les envies, les calomnies, les dangers, les combats et les travaux continuels, il n'aurait pas balancé un seul moment, et se serait jeté tête baissée dans celui de la mort. »

Voilà donc ce que donne de bonheur une des plus brillantes carrières, une des renommées les plus colossales de l'histoire !

On peut voir dans Plutarque comment, après la mort d'Alexandre, la stupide multitude qu'on nomme le peuple athénien, après avoir rappelé Démosthènes en le comblant d'honneurs, le condamna à mort, lui et ceux de son parti qui résistaient avec courage aux Macédoniens. L'infortuné s'empoisonna pour ne pas tomber dans les mains d'Antipater.

J'ai pensé que l'analyse de toutes les harangues de Démosthènes serait aussi fastidieuse qu'inutile. Les faits qui leur prêtaient un intérêt brûlant ne sont plus qu'un souvenir vague et décoloré. Comme orateur, il a été le modèle de Cicéron et de tous les hommes célèbres dans la carrière de l'éloquence. Il est, nous le croyons, le premier de tous par la fermeté et la clarté de son style, la largeur de ses conceptions, la puissance de ses moyens de défense,

l'audace de son attaque et les harmonieuses proportions de ses discours.

Ce qui palpite surtout dans la prose de Démosthènes, c'est une puissante passion pour la vie politique. Il s'en faut bien que son âme ait toujours été saisie de ce dégoût amer que nous lui voyons dans l'exil; mais il est impossible d'intéresser vivement notre siècle avec des travaux qui n'embrassent pas la destination tout entière de l'homme dans le monde visible et dans le monde invisible. Les écrits de Platon grandiront avec les siècles; ceux de Démosthènes perdront chaque année de leur intérêt. Il appartient essentiellement aux vieilles idées d'antagonisme sous l'empire desquelles chaque pays voyait une ennemie dans une contrée voisine. A mesure que les peuples s'éclaireront par la paix et les nobles communions de pensée qui la suivent, le mot d'*humanité* sera compris, et celui de patrie ne rappellera plus toutes les passions de haine qu'il enfantait autrefois.

XI

Poésie pastorale.—Théocrite[1].

La critique a été peu clairvoyante relativement à Théocrite; le livre qui a présidé jusqu'à ce jour aux études françaises cite, à propos de la poésie pastorale des Grecs, une petite pièce qui semble un débris musqué des salons de la marquise de Pompadour, et F. Schlegel laisse tomber une page assez dédaigneuse sur le poète de la Sicile. On sait qu'il vécut environ trois siècles avant l'ère chrétienne; les poésies qu'il a léguées au monde sont à notre avis un des plus précieux morceaux de l'antiquité grecque.

Finissons-en d'abord avec une question qui a été plusieurs fois agitée, et qui ne nous semble pas

[1] Né à Syracuse. — Il vécut longtemps à la cour d'Égypte, sous Ptolémée Philadelphe, vers 285 avant J.-C.

d'un intérêt bien élevé. La vie pastorale peinte par Théocrite est-elle bien réelle? — Les hommes ont commencé à cultiver la terre avant de songer à bâtir des palais; ils se sont d'abord abrités sous des tentes, nous en avons pour garantie ces grands souvenirs de la vie patriarcale conservés dans les Livres saints. Il a donc pu se rencontrer dans les campagnes riantes de la Sicile, sous un ciel embaumé, dans un climat fécondant qui rendait la vie si facile, des hommes coulant dans l'aisance et la mollesse des jours tourmentés seulement par les passions du cœur que tous les vieux monuments poétiques expriment constamment dès l'origine du monde. Nous croyons probable que Daphnis, qui mourut d'amour, est une légende populaire que Théocrite a pu recueillir de la bouche même des pâtres siciliens, et qu'il l'a embellie de sa ravissante poésie. Sans doute on peut remarquer quelquefois dans le langage de ses pasteurs une recherche digne de professeurs d'Athénées, mais combien plus souvent ce langage est simple et naturel sans cesser d'être poétique!

Nous ne connaissons dans le monde rien de plus réel, de plus vrai que l'églogue des Pêcheurs. Il n'y a pas moyen d'appliquer ici ce reproche banal de recherche et de prétention; c'est une imitation parfaite de la vie du peuple des bords de la mer, et tous les hommes qui les auront habités seront doucement impressionnés par ce tableau exquis.

Après un court éloge de la pauvreté, et quelques mots sur les inquiétudes qui empêchent le riche de dormir, le poète nous conduit chez des pêcheurs dormant dans leur hutte sur des goëmons secs. Il peint alors l'intérieur de la cabane tout encombrée de lignes, d'hameçons, de filets, de cordages, et d'une vieille barque soutenue par deux bouts de mâture. Il n'y avait pas de voisins, car de tous côtés la mer caressait la cabane battue des flots. Les pêcheurs se réveillèrent avant que la lune eût atteint la moitié de sa course.

« Ami, dit Aspholion, ceux-là mentent qui disent que dans l'été les nuits sont courtes parce que Jupiter donne de longs jours. Car j'ai déjà vu d'innombrables songes, et cependant l'aurore ne paraît pas ! . . . .

» Aspholion, lui répond l'autre pêcheur, tu accuses à tort le bel été. Le temps ne précipite pas sa course ; mais l'inquiétude interrompt ton sommeil et te rend la nuit longue. »

Alors Aspholion raconte qu'il a rêvé qu'il venait de pêcher un poisson d'or, et qu'il avait juré de ne jamais retendre ses filets et de vivre du produit de son trésor. Mais au réveil, ne retrouvant plus le poisson, il se repent d'avoir juré.

Son camarade le rassure en lui disant que les rêves sont un mensonge : « Prends garde de mourir de faim parmi tes songes dorés. »

La Fontaine n'eût pas mieux dit. Ce qu'il y a de

délicieux ici, c'est surtout *le paysage;* nous trouverons partout ces admirables poètes grecs reflétant les harmonieux aspects de la mer et des côtes, heureux de la douceur de leur climat, de la transparence de leur ciel et de l'éclat de leurs astres. Les lakistes anglais sont, chez les modernes, les artistes qui ont le mieux senti l'influence de la nature sur l'âme de l'homme, et se sont de ce côté le plus approchés des Grecs. Les hommes qui ont été le plus étrangers à ce sentiment sont les grands poètes de Louis XIV, la Fontaine excepté, et les versificateurs de Louis XV; je ne sais quel homme d'esprit a dit, au sujet de la Henriade, qu'il n'y avait pas même dans ce poème d'herbe pour faire paître les chevaux. Bernardin de Saint-Pierre est peut-être l'écrivain français qui a le plus joui de l'aspect de la nature. Paul et Virginie offre des peintures dignes de Théocrite; ses autres ouvrages présentent une suite de tableaux où l'on sent profondément l'intime alliance de la nature et de l'âme de l'homme; nous regrettons qu'il n'ait pas reproduit ses impressions dans une suite d'ouvrages d'imagination, comme faisaient les Grecs, jetant sans cesse les scènes de la vie humaine au milieu des scènes de la terre et des mers; se consolant par un suave paysage comme par une pensée de philosophie ou d'amour. Depuis Bernardin et Rousseau, cette voix sublime qui parle à l'homme du créateur de toutes ces belles choses n'a cessé de se

faire entendre. Les vers antiques d'André Chénier aiment les vertes campagnes et les fleuves argentés, Chateaubriand a puisé dans ses voyages les beautés neuves répandues abondamment dans ses écrits, et Lamartine adore surtout son Dieu au sommet des montagnes glacées, en face du ciel brillant d'étoiles.

La nature que peint Théocrite est d'une vérité incontestable, et il n'y aura à le nier que ceux pour qui la poésie du paysage est lettre close, ou ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement le poète des rivages de la Sicile et l'assimilent à *nos* poètes idylliens. Pour ce qui est de la civilisation dont il nous retrace quelques tableaux, il ne faut pas douter que, dans sa partie *héroïque*, elle n'ait existé antérieurement à lui et que dans le reste elle ne reflète une réalité qu'il avait sous les yeux. Il y a dans ses portraits de bouviers, de chevriers, de moissonneurs, beaucoup de l'homme de tous les temps; et quant à leur sentiment délicat de la musique et du paysage, nous ne pouvons rigoureusement les juger d'après nos paysans, dont l'âme, sans être aussi dénuée de poésie qu'on le suppose généralement, jugés qu'ils sont à la superficie, est très peu musicale. On trouve au fond de la vie des hommes de nos campagnes une poésie tout autre que celle de la forme et de la passion, une poésie morale et chrétienne. Les pasteurs grecs devaient, par cela seul qu'ils étaient de race grecque, être doués d'organes éminemment déliés.

Mais Théocrite abonde en détails vrais partout et dans tous les temps. Quoi de plus réel dans le cours des choses journalières de nos pâtres, que cette scène qui n'est pas plus vraie que vingt autres des œuvres du poète?

Deux pasteurs, l'un bouvier, l'autre chevrier, s'entretiennent de choses qui les affligent. Ils gardent leurs troupeaux au pied d'une colline.

CORYDON.

Prends courage, ô Battos, demain de plus doux vents
Sans doute souffleront. L'espoir est aux vivants
Toujours, et les morts seuls en perdent la lumière.
Voilà le ciel voilé; mais sa clarté première
Bientôt reparaîtra. Prends courage, ô Battos.

BATTOS.

J'ai bon courage, — veille à ces agiles veaux.
En arrière! — Ils s'en vont brouter la jeune branche
De ce jeune olivier. — Arrière, tête blanche!

CORYDON.

Toi, Cymèthe, remonte au flanc de ce coteau :
Si tu te montres sourde à cet appel nouveau,
Tout ceci pourra bien venir à fin mauvaise
Pour toi. — Hors d'ici donc, et grimpe à la falaise.
Oh! la malicieuse y revient en rampant;
Que n'ai-je ma houlette à frapper ce serpent?

BATTOS.

Oh! là! de par les dieux, Corydon, une épine,
Vois, s'est dans mon talon, en grimpant la colline,

Enfoncée... Oh! maudite!.. oh! ces épais buissons
Ont des piquants affreux dans leurs fourrés profonds.
Que la foudre t'écrase, ô méchante génisse!
C'est en suivant de l'œil ta corne qui se glisse
Où mal faire se peut, hors du sentier battu,
Que je me suis blessé. Tiens, Corydon, vois-tu
Le piquant?

CORYDON.

Le voici, je le tiens et l'arrache.

BATTOS.

Est-il énorme, vois. — Corydon, est-on lâche
Pour être au prix de çà dompté par la douleur?

CORYDON.

Tu peux marcher pieds nus dans la prairie en fleur,
Battos; mais, crois-moi, prends une forte chaussure,
Lorsque sur la montagne, où la terre est si dure,
Tu grimperas parmi broussailles et buissons,
Qui de piquants aigus parsèment leurs gazons [1].

Fontenelle s'est, il nous en souvient, beaucoup moqué de cette scène, dont la simplicité est vraiment étrange; il en a ri, et il n'en pouvait être autrement d'après le faux regard qu'il jetait sur la nature. Pour nous qui n'entendons pas comme lui la poésie, nous en jugeons d'une façon tout opposée. Nous aimons les tableaux de genre, et celui-ci nous plaît parce qu'il saisit et retrace vivement une

[1] Idylle IV.

circonstance de la vie pastorale : il est, pour ainsi dire, tout parfumé du serpolet de la colline.

Il y a dans les chansons des bouviers de Théocrite la même empreinte des réalités de la nature rurale, jointe à un accent sauvage, qui est comme une mélodie de la solitude. Nous avons essayé de conserver ce caractère à ce chant bucolique :

J'aime un veau marqueté de deux taches pareilles,
Et son gémissement est doux à mes oreilles.
J'aime le bœuf aussi mugissant aux vallons ;
La cigale qui crie aux fossés des sillons
Me plaît, et le bouvier chantant sur la colline.
Ma voix aussi parfois à mon sens est divine ;
J'ai le lit le plus doux au bord mouillé des eaux ;
Là, pour me reposer, j'étends de blanches peaux
Des vaches que le vent qui nous vient de l'Afrique,
Tandis qu'elles broutaient aux abords de la crique,
Renversa l'autre jour dans le profond ravin.

La qualité la plus frappante de Théocrite est son talent de paysagiste, et encore la merveille de son style si large, si naïf, si franc, si plein de toutes les mélodies des fontaines, des montagnes, des bocages et des rivages de la mer.

Sans doute il y a quelque chose d'incomplet dans le sentiment qu'il a du paysage ; il en a peu pénétré l'écorce, il n'en a vu que la physionomie, mais du moins cette physionomie est-elle admirablement exprimée. Et, à parler selon la justice, il n'en pouvait être autrement des païens grecs. Ils ne sentaient

que la physionomie de la beauté; ce qu'il y a en elle d'invisible aux yeux du corps leur échappait et devait le faire, parce qu'ils avaient brisé l'arche sainte pour en adorer les éclats. Cette notion erronée de la Divinité s'opposait à ce qu'ils sentissent les beautés de la nature comme nous. Le poète chrétien écoute, la nuit, la brise passer dans le jonc marin des dunes; que croit-il, le pieux rêveur, en prêtant l'oreille au soupir vague? il croit ouïr un ange. Or, cette création intangible, cette voix mystique qui s'image au dedans de lui-même et l'initie au secret de l'âme des choses, n'est supérieure aux divinités païennes, ne nous élève à une plus haute perfection de sentiment que parce qu'elle est toute amour, que parce qu'elle est une partie qui ne dérange en rien l'harmonie du grand tout, que parce qu'elle est, puis-je le dire sans éveiller contre moi le soupçon de panthéisme, une émission de la pensée de Dieu dans toute sa pureté native; elle est au-dessus de nous, parce qu'elle est plus proche de Dieu, parce qu'elle est plus mélodieuse, parce que son intelligence et son amour ne sont pas obscurcis par les passions de la terre. Il y a pour le chrétien, dans sa communion d'âme avec la nature physique, le sentiment de sa chute qui lui ravit le bonheur pour lequel il est fait et qu'il goûte au sortir des mains du Créateur, — et en outre le sentiment de Dieu, comme foyer de tous les amours, comme accord où se fondent toutes les mélodies de l'univers. Par

l'un de ces sentiments il tombe en de saintes tristesses, en des mélancolies qui n'ont de bornes qu'en Dieu, tandis que par l'autre il s'élève, dans une hymne d'espérance et d'amour, vers l'essence unitaire, pour en goûter progressivement les infinies douceurs, sans jamais les épuiser, par cela même qu'elles sont infinies, sans jamais perdre totalement en elles la vie qui lui est propre. Donc, ce qui fait que le chrétien diffère du païen dans le sentiment de la nature visible, c'est un sentiment plus intime de l'infini; et ce sentiment n'existe en lui que parce que le disciple de l'Évangile rattache tout à l'unité originelle. Platon sans doute n'a pas été étranger à ce sentiment de la nature; aussi Platon est-il regardé comme le précurseur le plus éclairé du christianisme dans le monde païen.

Le polythéisme n'était point erroné parce qu'il reconnaissait des êtres dans toutes les énergies poétiques du monde visible, mais parce qu'il *adorait* ces êtres, parce qu'il les adorait sans porter plus haut qu'eux ses prières, sans les rattacher à l'unité primordiale, sans la voir à travers ces essences créées.

Donc, ayant une notion plus précise de la beauté invisible, nous devons mieux saisir les voix qui émanent de l'univers visible, parce que, tout en les sentant comme les Grecs dans l'esprit qui flotte à leur surface, nous les harmonisons avec la pensée de l'infini, qui est Dieu. Nous sommes dès lors

rentrés en quelque possession de l'univers appropriée à notre nature; car nous sommes faits pour l'infini.

Ces restrictions faites, le poète grec sent la nature profondément; il en saisit par une analyse profonde les délicates harmonies. Il n'a point passé sur elle comme l'oiseau voyageur, mais il s'y est abattu. Il a regardé, il a écouté longtemps, et puis il a chanté l'intime révélation qui lui en était faite. On ne saurait trop insister là-dessus dans l'intérêt de l'art et des jeunes poètes qui veulent être poètes à la manière des Grecs, et continuer l'école de Bernardin, de Chateaubriand et du grand poète des lacs [1]; une minutieuse observation est nécessaire au paysagiste; son tableau en acquiert toujours une grâce, un prix infinis; car d'un mot il individualise singulièrement la nature qu'il peint. Ainsi fait Théocrite dans la jolie chanson du moissonneur : « La chèvre poursuit le cytise, le loup la chèvre et la grue la charrue qui laboure; pour moi, ma folie est sur toi. » Cette forme de langage, ces images ont été reproduites mille fois; mais ce qui individualise la peinture de Théocrite, ce qui nous y arrête surtout, c'est *cette grue qui suit la charrue qui laboure.* Ce n'est qu'en pénétrant dans ces menus détails que le poète prend réellement pos-

[1] Wordsworth.

session de son univers, qu'il s'approprie ce qui auparavant était à tous.

Il y a dans le poète des grèves siciliennes un fond tout adorable de rêveries puisées dans le sentiment du désert; il répand sur sa poésie quelque chose de naïf et de sauvage qui n'avait pas de modèle:

J'ai dix pommes pour toi, que ma main a cueillies
Aux ravins escarpés, sur des branches vieillies,
Aux lieux où tu voulais. Et je t'en dois demain
Offrir d'autres encor. — Pose, pose ta main
Sur mon cœur qui se gonfle, et soulage mes peines.
Plût aux dieux que l'été dans ses tièdes haleines
M'emportât vers ton antre au bruit mélodieux,
Abeille bourdonnante... Or dans le lierre vieux
J'irais, je volerais, et la fleur embaumée
M'attirerait souvent sur ta couronne aimée.
Etna, j'ai grand bonheur à te nommer ma mère,
J'ai, pour nourrir mon somme et suivre ma chimère,
Un antre bel et frais au flanc d'un rocher creux.
Là tout ce que je vois dans mes rêves heureux,
Je le possède; agneaux et chèvres en grand nombre
Dont les peaux sont sous moi dans ma retraite sombre,
A mes pieds, à ma tête, et puis de tendres chairs
Pétillent sur mon feu tout le long des hivers,
Et j'ai pour mon bûcher beaucoup de bois aride,
Chêne ou hêtre des monts.

Ailleurs c'est Polyphème qui du haut d'un rocher égare ses yeux sur les grèves isolées en songeant à ses peines d'amour, ou un bouvier qui, couché dans un lieu sauvage, rêve au bruit lointain des

vagues et écoute les pommes de pin tomber des rameaux sifflants de l'arbre solitaire.

Théocrite doit à cette pente rêveuse une façon singulièrement douce d'exprimer son amour pour la poésie. On sent qu'il a profondément souffert. Or, ceci a été de tout temps le partage du poète; car il porte en lui l'image du monde pleuré par notre âme exilée, et il en dévoile de divines choses à cette partie de nous qui ne se contente pas de la surface passagère et apparente, et ne trouve de substance réelle que dans l'idéal. Mais, à cause de cela même, le poète est un perpétuel martyr, car l'image qu'il porte en son sein le tourmente sans relâche. Joignez à cette passion une société qui le plus souvent le méconnaît ou le récompense mal; tout cela est révélé dans Théocrite. Eh bien! quoi qu'il en soit, il adore son art, il bénit sa nature, il ne voit que là un remède aux plus cuisants maux de l'âme, et cela seul devrait nous apprendre tout ce qu'il y a de divin dans la poésie:

La cigale est chantante, elle aime la cigale;
La fourmi pour sa sœur ressent tendresse égale.
L'épervier du ravin s'éprend de l'épervier.
Pour moi j'aime la muse et le chant du bouvier.
Je voudrais que de chants ma cabane fût pleine;
Car le printemps qui vient avec sa tiède haleine,
Le sommeil, et la fleur aux abeilles des prés,
Sont moins doux que la muse et ses chants adorés.

Nous essaierons de reproduire un paysage de Théocrite, admirable expression des rudesses sauvages du désert. Ce tableau nous révèle une face assez généralement ignorée du talent de Théocrite. Il y a là du drame et de l'épopée.

LES GÉMEAUX.

Argo, la grande nef, ayant fui les rochers
Qui, dans la rude mer si terrible aux nochers,
Semblaient sous les flots blancs naître sur son passage,
Portant les fils des dieux, atteignit au rivage
De Bebryx. — Mouillé là, le navire rendit,
Par un double escalier qu'à ses flancs on pendit,
Les héros à la terre. — Ils explorent la grève
Solitaire, où des mers le vent souffle sans trève.
Les uns ont étendu des lits; les autres vont,
Pour allumer des feux, au sein du bois profond
Couper des rameaux secs qu'ils portent en fascine.
Les deux frères aînés de la race divine,
Castor aux beaux cheveux, Pollux aux cheveux roux,
S'égarent isolés, curieux, loin de tous
Les hardis compagnons de leur course lointaine.
Arrêtés sur un mont d'où leur œil se promène
Sur la forêt sauvage, ils trouvent un rocher
D'où tombe une blanche eau, que l'on dirait marcher
Éternelle en son cours, cascade cristalline.
D'autres sources encore au pied de la colline
Jaillissaient de la terre et mélangeaient leurs flots.
Là croissent de longs pins, des cyprès aux rameaux
Effilés, élégants, et le peuplier pâle
Et le large platane. Et tout autour s'exhale
L'encens de mille fleurs, où les abeilles d'or

A la fin du printemps volent d'un vague essor,
Bourdonnantes parmi l'herbe des marécages.

Là, goûtant en sommeil la fraîcheur des bocages,
Un géant étendu délassait son grand corps,
Homme terrible à voir dans l'exil de ces bords.
Les coups du ceste avaient découpé ses oreilles,
Ses membres annonçaient des forces sans pareilles;
Son dos large couvrait au loin le sol fleuri;
Sa chair était de fer, et l'effroyable cri
Qui pouvait s'élancer de sa poitrine ronde
Eût fait fuir tout oiseau de la forêt profonde.
Les muscles de ses bras s'arrondissaient autour,
Durs comme des cailloux dont le luisant contour
Se polit en hiver au fleuve qui déborde.
Une peau de lion, que rattache une corde
Au cou du haut géant, pend à son vaste dos,
Vrai colosse d'acier, infracturables os.
Et Pollux le premier lui dit : Salut, mon hôte!
Quels hommes, dis-le-nous, habitent cette côte?

AMYCOS.

Pourquoi me saluer? vous ai-je jamais vu?

POLLUX.

Rassure-toi devant notre aspect imprévu,
Nous sommes fils pieux d'hommes pieux et justes.

AMYCOS.

Je suis tout rassuré. Obscurs ou bien augustes,
Sachez que je ne veux rien apprendre de vous.

POLLUX.

Te voilà bien sauvage et bien vif au courroux.

AMYCOS.

Je suis tel. — Puis après, ai-je foulé ta terre?

POLLUX.

Veux-tu nous suivre vers la grève solitaire?
Et l'hospitalité te comblera de dons.

AMYCOS.

C'est assez prolonger des mots que nous perdons;
Je ne veux rien de toi, ni me nommer ton hôte.

POLLUX.

Mais, tout nouvellement débarqué sur la côte,
Ne permettras-tu pas que je goûte cette eau?

AMYCOS.

Que ta bouche, pour voir, approche du ruisseau.

POLLUX.

Ne puis-je par argent obtenir cette grâce
Ou par quelque autre don?

AMYCOS.

Serais-tu d'une race
A lever contre un homme un poing armé du cuir
Du ceste orné de plombs? Ou te verrais-je fuir
Si je te proposais les efforts de la lutte?
Saurais-tu d'un œil ferme éviter coups ou chute
Dans le combat? Allons, mets à profit ton art.

POLLUX.

Mais qui doit dans la lutte exercer mon regard
Et mon ceste plombé ?

AMYCOS.

Moi-même. Et je l'atteste,
Je suis plus qu'une femme au jeu hardi du ceste.

POLLUX.

Mais quel doit être enfin le prix de ce combat ?

AMYCOS.

Si je tombe sur place ou si mon poing t'abat,
Tu seras, ou bien moi je serai ton esclave.

Il y a, selon nous, dans tout ce passage une rudesse héroïque bien rare [1].

Comme peintre de l'amour antique, Théocrite nous semble mériter un examen sérieux. Il ne nous est resté de Callimaque et des autres élégiaques grecs que des lambeaux assez insignifiants, et nous ne pouvons les juger que par les élégiaques latins, leurs imitateurs, comme nous jugeons Ménandre

[1] Je dois tous les vers de ce morceau à mon ami Hippolyte de la Morvonnais; ses études sur les poètes grecs, son beau talent, et surtout sa vie solitaire aux bords des mers de Bretagne, le rendent très apte à sentir Théocrite. Qu'il me soit permis de le remercier ici, ainsi que mon autre ami, F. Dubreil de Marzan, de l'appui que j'ai trouvé en eux durant ce long travail.

par Térence. Mais Théocrite aurait certainement suffi pour faire naître la poésie de Tibulle, et il ne nous semble sous ce point de vue inférieur à aucun poète de l'antiquité. Il y a dans le monde peu de poésie plus grande, plus sombre, plus passionnée que celle de sa *Magicienne.* Et je ne doute pas que ce morceau n'ait produit l'Ariane de Catulle, la Didon de Virgile, la Phèdre de Racine. Sans doute je n'approuverais pas la Magicienne si elle était postérieure au christianisme; l'art aujourd'hui doit voir dans l'amour quelque chose de plus élevé, de plus spiritualiste, que cet ardent délire de l'héroïne du poète de la Sicile. Et il est incontestable que les Grecs n'ont pas connu, ou au moins que leurs poètes n'ont pas chanté cette exquise union des âmes poursuivant leurs rêves d'immortalité dans l'amour, et franchissant ainsi les bornes de cette vie fugitive. Il a fallu tout le développement que le christianisme a donné aux idées spiritualistes pour arriver aux chants de Pétrarque, sublime expression de l'amour moderne, quelquefois un peu trop mystique et brillantée pour nous, douces confidences d'une âme extatique et rêveuse, heureuse quels qu'aient été les tourments de sa vie; car ce magnifique épanouissement, comme dit Sainte-Beuve, porte avec lui un bonheur inexprimable.

La marche du poème antique de la Magicienne est brûlante et fougueuse comme celle de la passion même. Ce sont d'abord des cris de fureur,

elle appelle *cet homme*, elle veut le voir; puis des plaintes poignantes, des sanglots, des larmes, et les mêmes cris de fureur qui reviennent longtems de cinq vers en cinq vers. « Où a fui son âme? — Elle veut brûler comme ce laurier qu'elle jette dans les flammes, et dont il ne restera même pas des cendres. » Tantôt elle croit l'entendre. « Le voilà, s'écrie-t-elle!... Déjà la mer se tait, les vents se taisent; mais ma douleur ne dort pas dans ma poitrine, elle la ronge intérieurement; misérable! au lieu de me faire épouse, il m'a faite infâme. »

Après une longue expansion de douleur et de passions terribles, supérieure, j'ose le dire, à Virgile et à Racine, par son abondante fécondité, la réflexion se glisse dans ce cœur, comme il arrive toujours après les crises violentes; elle veut savoir d'où lui est venu cet amour; elle le demande à la lune, divinité qu'elle révère, et dont les rayons pâles l'éclairent en ce moment. Question mystérieuse et insoluble! Elle se rappelle quel jour et dans quel lieu elle l'a vu pour la première fois. Ici se rencontrent des choses souvent imitées. « Dès que je le vis, comme je devins folle!... ma beauté se fanait... une maladie ardente m'accablait, je demeurai étendue sur mon lit dix jours et dix nuits.» Puis enfin elle raconte, avec une audace d'expression que je n'oserais reproduire, les suites de cette passion, et l'infidélité de son amant. Et, épuisée par ces longs efforts, elle semble comme abattue et

résignée. « Je porterai ma douleur comme je l'ai reçue. »

L'amour, dans Théocrite, ne s'exprime pas toujours avec cet emportement et cette rage ; il connaît aussi la tristesse rêveuse de cette passion. Virgile et Tibulle n'ont jamais surpassé, dans leurs plus mélancoliques inspirations, l'idylle du Cyclope. Une plume éloquente révéla à la France, au commencement de ce siècle, cette poésie si gracieuse et si pure, où les fraîches images de la campagne se trouvent mariées au sentiment le plus tendre. Il semble qu'ici Théocrite ait prodigué à plaisir tous les enchantements de son suave langage. Il n'y a pas de poésie grecque plus musicale. Ce petit poème est la peinture d'une des plus affreuses tortures humaines, un cœur aimant revêtu d'une forme hideuse. Nous avons vu dernièrement ce type admirablement développé dans le roman colossal de Notre-Dame de Paris. Le Cyclope peut avoir donné l'idée de cette grande figure, qui est à nos yeux la plus belle création de ce livre. Théocrite a senti, en véritable artiste, que plus son amant était affreux, plus il fallait le rendre intéressant par la délicatesse du sentiment. Aussi voyez ; l'amour grec est devenu tout à coup chaste et pur. Le pauvre malheureux, en exhalant ses plaintes, ne présente que des images simples et champêtres. Il voudrait la voir dans sa grotte préparer le lait et le fromage, ou dormir au bruit de la vague. Il lui

demande pour tout bonheur de lui baiser la main. Je regrette qu'André Chénier n'ait pas traduit avec son beau vers ce petit chef-d'œuvre antique. Il avait là un sujet bien plus digne que l'Oaristys, qu'il a préféré.

Théocrite est très remarquable par la variété de son talent. Dans sa vingtième idylle, il peint un pauvre jeune paysan qui, passant pour beau garçon dans son village, vint à la ville, où il fut persiflé par une jeune fille dont il était devenu amoureux. « Quel aspect! comme tu parles, comme tu as l'air gauche! quelles paroles distinguées! et sa barbe, voyez comme elle est élégante, et ces cheveux, et ces mains noires. Va-t'en, prends garde de me toucher, tu sens mauvais. »

Il faut entendre le pauvre garçon de retour dans son village. « Dites-moi donc, pasteurs, est-ce que je ne suis pas beau? Est ce que quelque dieu m'a métamorphosé? » Puis vient l'énumération de tous les charmes de sa personne et de ses talents. Il rappelle la douceur de ses chansons et son habileté sur la flûte. « Toutes les femmes des montagnes me trouvent beau, toutes m'aiment; mais celle de la ville ne m'a pas aimé parce que j'étais berger. Elle ne sait pas que le beau Bacchus fit paître des génisses dans les vallées, que Vénus devint folle d'amour pour un pâtre et se fit bergère dans les montagnes de Phrygie; Adonis lui-même, elle l'aima dans les forêts et le pleura dans les forêts. Qu'était Endy-

mion? n'était-ce pas un berger? et cependant Phébé l'aima et descendit du ciel... »

C'est toujours la même connaissance du cœur, des petites faiblesses de l'amour-propre. C'est toujours le même bonheur d'expression, la même grâce de langage.

Comme peintre de l'amour, nous croyons que Théocrite offre les divers genres de beautés de tous les élégiaques latins, et cependant on avait peu parlé de lui sous ce rapport jusqu'à ce jour. Malheureusement on rencontre bien souvent dans ce poète des vers qui célèbrent cette passion dégoûtante et hideuse que la Bible nous a montrée attirant le feu du ciel et causant l'engloutissement de deux villes. On est stupéfait de la *candeur* avec laquelle Théocrite chante ces horreurs. Virgile n'a encore été là que son imitateur, et son églogue étonne aussi par sa simplicité et sa grâce. C'est un sujet sur lequel on ne peut s'arrêter; on craint toujours, comme Joseph de Maistre, le vice et son vilain rire.

Ainsi que nous l'avons dit déjà, la variété est un des caractères de Théocrite. Il a composé plusieurs poèmes mythologiques, sur la vie d'Hercule par exemple; cette poésie est féconde et large, et Ovide a bien pu y trouver l'idée de ses brillantes Métamorphoses. Il a aussi déployé une grande richesse d'images dans son épithalame d'Hélène; il y a là quelque chose de royal et de splendide. Les vers

du poète m'ont rappelé ces grandes toiles de Rubens, si chargées de riches couleurs et d'opulentes draperies; mais cette poésie lasse vite, comme toute celle qui n'exprime pas les souffrances de l'âme ou ses bonheurs. Son idylle seizième est une sorte d'épître à Hiéron, dernier roi de Sicile. Il demande un peu d'or pour les poètes; il ne parle pas comme Despréaux à Louis XIV, mais comme il convient à un homme de génie qui s'adresse à un grand de naissance ou de fortune; il n'en révèle pas moins une profonde misère qui est vieille comme le monde : c'est la lutte acharnée du génie contre une société ignorante et barbare.

Il nous reste peu de pièces de Moschus et de Bion, deux poètes contemporains de Théocrite.

Le petit morceau de Moschus, intitulé l'Amour fugitif, que le Tasse a imité, et qui a été admiré en France au siècle dernier, nous paraît assez peu admirable. C'est de l'esprit élégant, et depuis longtemps, nous ne balançons pas à le dire, on se sera aperçu qu'en poésie nos sympathies sont ailleurs. Europe est une peinture qui rappelle les meilleures pages d'Ovide. Mégara offre des accents d'une douleur pleine de réalité. Mais l'élégie sur la mort de Bion mérite surtout qu'on s'y arrête. Elle a un charme étrange, quoique cependant on y sente un peu de coquetterie, déplacée peut-être, dans les regrets amers qu'inspire la mort du poète. C'est encore, comme partout dans les artistes grecs, un

appel à la nature sympathique, aux bois, aux fleurs, aux ondes, aux montagnes qui pleurent la mort de leur poète. Il demande des larmes aux roses, aux anémones, aux hyacinthes.

« Prenez le deuil, ô muses de Sicile! — Il ne chante plus, lui que les troupeaux aimèrent tant! Il ne chante plus étendu sous les chênes solitaires; mais chez Pluton il entonne un chant de mort. Les montagnes sont muettes, et les vaches qui errent auprès des taureaux pleurent et ne veulent pas paître.

» Les hirondelles et tous les oiseaux des forêts se lamentent sur la mort de celui qui leur apprenait à chanter et qui épiait leurs jeux sur les branches des arbres. »

Après cette profusion d'images champêtres, le poète s'écrie : Qui osera toucher cette flûte? Puis il se rappelle les pertes que les Muses ont faites; il s'incline d'abord devant le grand nom d'Homère, dont plusieurs modernes se sont mis à nier l'existence, quoiqu'elle fût attestée par tous les monuments grecs de l'antiquité. Puis il termine par ces paroles : « O Bion, toutes les villes célèbres, toutes les cités te pleurent.

» Ascra te pleure beaucoup plus qu'Hésiode.

» Les forêts de la Béotie ne regrettent pas autant Pindare.

» Alcée a coûté moins de larmes à Lesbos.

» La ville de Chios a moins gémi sur son poète.

» Paros te regrette plus qu'Archiloque. Au lieu de ceux de Sapho, ce sont tes vers que chante Mitylène. »

De l'objet de ces regrets éloquents on ne nous a conservé que quelques pages. La seule pièce digne de fixer l'attention est une idylle sur la mort d'Adonis ; c'est une poésie d'une exquise douceur et d'une grâce tout antique ; elle semble avoir servi de modèle à Moschus pour célébrer la mort du poète.

XII

De la philosophie grecque.

> C'est la Grèce qui a donné la philosophie au genre humain.
>
> VICTOR COUSIN.

Malgré le titre littéraire si vague et si insuffisant placé faute de mieux à la tête de ce livre et qui paraît contenir toutes les catégories de la pensée humaine, on aurait tort de s'attendre à trouver ici une histoire de la philosophie grecque. Nous n'avons pas entrepris de donner même une analyse de ses innombrables recherches ontologiques et psychologiques. Ce travail a surtout pour but cette partie des productions de l'intelligence qui se rattachent à l'imagination. Il y aurait peut-être un important essai à tenter sur l'histoire de la philo-

sophie; mais, quoiqu'il ait été préparé, j'ose dire, avec gloire par l'Allemagne et la France contemporaines, il nè faut pas se dissimuler les immenses difficultés de l'entreprise. Nous avons perdu une grande partie des écrits de l'antiquité; le monde oriental est encore enveloppé de voiles, que la science commence à peine à lever. En Grèce, la philosophie socratique nous est seule connue. Où sont les livres de Thalès et de Pythagore? Nous n'avons sur ces hommes, qui ont dominé leurs siècles, que des bruits, pour ainsi dire, répandus dans les livres de leurs successeurs. Ce serait cependant un curieux spectacle que cette série de méditations sur Dieu, sur l'univers, sur l'homme. Il serait d'un haut intérêt d'observer par quelles phases a passé l'intelligence de l'humanité avant d'arriver aux écrits de Platon, le sommet le plus élevé de la pensée de l'homme dans l'ordre purement philosophique. On l'a tenté déjà avec succès, on le tentera encore, j'espère, en profitant des découvertes partielles que chaque savant lègue à la puissante intelligence qui se chargera, dans l'avenir, de concentrer tous ces rayons épars.

Nous sommes très convaincus de l'extrême difficulté de toucher en passant aux matières philosophiques; mais, d'un autre côté, il nous a paru impossible de faire comprendre le mouvement intellectuel de la Grèce sans préciser au moins les grandes masses de ses investigations philosophi-

ques, autant qu'il nous a été donné de les saisir par nos propres études et par les travaux des autres.

Comme nous l'avons dit dans le premier volume de cet ouvrage, la philosophie n'a jamais été si grande, si dominatrice que dans le monde grec. Là, elle fut vraiment le dernier mot de l'humanité. Les livres de Platon l'emportaient autant sur le paganisme que l'Évangile sur tous les livres de la terre. En Orient, la philosophie fut enveloppée dans la religion; elle n'en était, pour ainsi dire, que l'esclave. Les peuples de la haute Asie adoraient Dieu en silence et s'occupaient assez peu de démonstration. Depuis le christianisme, la philosophie ne peut plus espérer la première place; car cette grande religion est la plus haute philosophie qui fut ou sera jamais. La philosophie peut encore avoir une mission sublime, celle d'être l'auxiliaire du christianisme. Quand elle s'en écarte, elle tombe si bas qu'elle fait sourire. En Grèce, au contraire, elle ne relève de rien, elle plane sur tout; aussi, je ne sache pas dans le monde de nom philosophique à placer auprès de celui de Platon.

On croit que les premiers Grecs qui s'occupèrent de philosophie rapportèrent leurs connaissances de l'Orient. Toute l'antiquité a répété que la philosophie, comme l'histoire et la poésie grecques, vinrent des contrées asiatiques. Il est très rationnel de penser que la première civilisation ait éclairé la seconde. D'abord, on s'occupa de l'univers, de

la nature ; on voulut pénétrer les causes premières. L'homme regarda sa magnifique demeure avant de se regarder lui-même. Thalès de Milet[1] revint d'Égypte avec des notions d'astronomie et de géométrie. Il chercha la force motrice de la nature, et enseigna que l'eau était le principe de tout. Un de ses disciples, Anaximène, décida que l'air était l'élément primitif, tandis qu'un autre disciple, Anaximandre, apercevait un élément infini, divin, éternel. — Héraclite [2] vint et se passionna pour le feu. Frédéric Schlegel pense qu'Héraclite a eu des vues bien autrement profondes que les autres philosophes : « Il ne considérait pas, dit-il, comme occupant le premier rang dans la nature le feu extérieur et visible, mais bien cette chaleur cachée, ce feu intérieur que les anciens regardaient comme la véritable force vitale de tout ce qui existe. »

Il y avait là une lueur ; mais il nous faudra encore marcher avant d'arriver à la notion pure d'une intelligence supérieure gouvernant le monde par ses lois !

Xénophane [3] et Pythagore [4] vinrent après Thalès et Héraclite. L'école d'Ionie, dont Thalès est le chef, est tout occupée des faits extérieurs ; c'est une sorte de matérialisme à travers lequel court

[1] Né vers 640 avant J.-C.
[2] Mort vers 500 avant J.-C.
[3] Né vers 540 avant J.-C.
[4] Vers 540 avant J.-C.

cependant je ne sais quelle flamme qui vise aux hauteurs spiritualistes. Pythagore, élève de Phérécide de Scyros, fonda l'école d'Italie, qui se perdit au contraire dans les dédales d'un idéalisme étrange. Son chef avait rapporté des bords du Nil la science des prêtres de l'Égypte; l'idée d'un Dieu universel, dont chaque créature n'était qu'une émanation. C'est à peu près le panthéisme que nous avons déjà rencontré dans l'Inde. Quant à la théorie des nombres, considérée comme base du système cosmogonique de Pythagore, il est bien difficile de s'en faire une idée d'après les fragments qui nous sont parvenus. On sait seulement qu'elle donna une impulsion très forte aux sciences mathématiques. Nous retrouvons ici la métempsycose indienne. Pythagore enseigne que les âmes habitent divers corps jusqu'à ce qu'elles se fondent dans l'âme universelle. Il organisa une vaste corporation, dont les principes, puisés chez les prêtres égyptiens, offrent des rapports étonnants avec la doctrine des philosophes indous. Telle est, par exemple, cette croyance que la sagesse suprême n'est que la pénétration de la nature de Dieu, et qu'aucune vertu n'est comparable à la science. Nous savons fort peu de chose des doctrines des pythagoriciens, et il est très possible que l'antiquité leur ait prêté des folies qu'ils n'ont jamais rêvées. Et ici qu'il me soit permis de faire une observation, déjà faite sans doute bien des fois, mais

que je ne me rappelle pas avoir vue dans un livre populaire, c'est que la première étude à entreprendre pour pénétrer les mystères philosophiques est celle de la langue philosophique. La confusion des termes a produit des méprises sans nombre. On impute aux philosophes des erreurs de pensée qui ne sont que des erreurs de mots. Chaque homme a trop souvent cru faire avancer la science en créant de nouvelles locutions, et les siècles ont discuté avec aigreur sur des choses si futiles! On arrivera peut-être un jour à reconnaître que les différences entre les philosophes sont bien moins radicales qu'on ne se l'imagine, et que les mêmes idées exprimées par des signes différents ont été souvent prises pour des systèmes opposés les uns aux autres.

Quoi qu'il en soit, et tout en confessant que nous ne jetons sur ces matières que des aperçus, nous aidant des lumières de plus savants que nous, nous pouvons affirmer que la tendance des pythagoriciens vers l'idéalisme a été généralement reconnue. M. Victor Cousin, dans son curieux article sur Xénophane (*Nouveaux Fragments philosophiques*, page 74), s'exprime en ces termes sur les deux écoles ionienne et italienne :

« La tendance panthéiste est évidente dans la philosophie ionienne, qui, disciple des sens et de l'apparence, s'occupe de ce monde, mais ne croit qu'à lui, et ne cherche rien au delà, prenant tour

à tour pour principe des choses l'eau, la terre, l'air ou le feu, séparés ou réunis, mais ne s'élevant jamais à un principe invisible et idéal. Au contraire, la philosophie pythagoricienne idéalise tout et part de principes invisibles. »

Comme nous l'avons déjà dit, l'école de Pythagore s'est beaucoup occupée des nombres. Ces hommes vivent dans les régions intangibles. Leurs combinaisons mathématiques ne laissent pas dans l'esprit quelque chose de très clair; mais à travers ces mystères on aperçoit cependant poindre des notions assez pures de l'essence de Dieu. Ils ont surtout été frappés de l'*unité* de Dieu, et ils ont aperçu que par delà la nature il y avait une cause *première*, *essentielle*, une intelligence réellement créatrice et séparée de l'univers. Il n'y a plus là de panthéisme, le pas franchi est immense. Quant aux idées pythagoriciennes sur l'âme, c'est déjà quelque chose de s'être occupé de l'âme de l'homme, c'est un premier essai de découverte psychologique, de philosophie réellement humaine; mais cette première idée était bien erronée et bien incomplète. Ces transmigrations des âmes, ces craintes de tuer un animal qui pourrait porter en lui l'âme d'un des nôtres, indiquent une ignorance complète d'une autre vie et de la destination de l'âme de l'homme dans cette autre vie.

Il paraît que Pythagore eut d'innombrables disciples : c'était une société à part qui portait jus-

qu'au délire l'enthousiasme pour son fondateur, et qui se répandait dans les États de la Grèce, prêchant sur les places, et entraînant par son éloquence les hommes étonnés de ces nouveautés mystérieuses. Empédocle développa plusieurs parties de la théorie de Pythagore; il remplaça la théorie de Thalès de Milet par l'introduction dans la science antique de quatre éléments, la terre, l'eau, l'air, le feu. Empédocle fut encore célèbre par son enseignement erroné des deux principes du bien et du mal et de la métempsycose qu'il présenta sous un jour nouveau.

L'école d'Élée succéda à celles d'Ionie et d'Italie. Xénophane fut son fondateur. Nous avons puisé quelques notions sur ses idées dans l'article déjà cité de M. Cousin.

Il est très probable que Xénophane put étudier Thalès, Héraclite et Pythagore; il semble pressentir que la vérité pourrait bien être dans l'alliance de certaines parties des doctrines de ces hommes. Il avait écrit en vers un ouvrage philosophique sur la nature : — il renferme des erreurs de l'école d'Ionie et d'autres qui sont propres à l'auteur. Xénophane a eu sur Dieu des idées pythagoriciennes. Tels sont ces deux vers :

« Un seul Dieu, supérieur aux dieux et aux hommes, et qui ne ressemble aux mortels ni par la figure ni par l'esprit. »

La gloire de l'école d'Élée est d'avoir créé la dia-

lectique, c'est-à-dire l'argumentation philosophique. Écoutons ici une page éloquente de M. Cousin :

« Aristote dans son livre sur Xénophane, Gorgias et Zénon, Simplicius dans son Commentaire sur la physique d'Aristote, et Théophraste dans Bessarion, nous ont conservé le corps de l'argumentation par laquelle Xénophane démontrait que Dieu n'a pas eu de commencement et n'a pu naître. Il est impossible de ne pas éprouver une impression profonde et presque solennelle en présence de cette argumentation, quand on se dit que c'est là peut-être la première fois que, dans la Grèce au moins, l'esprit humain a tenté de se rendre compte de sa foi et de convertir ses croyances en théories. Il est curieux d'assister à la naissance de la philosophie religieuse : la voilà ici au maillot, pour ainsi dire; elle ne fait encore que bégayer sur ces redoutables problèmes; mais c'est le devoir de l'ami de l'humanité d'écouter avec attention et de recueillir avec soin les demi-mots qui lui échappent, et de saluer avec respect la première apparition du raisonnement. Voici l'argumentation de Xénophane, telle qu'Aristote et Simplicius nous l'ont conservée : « Il est impossible d'appliquer à Dieu l'idée de naissance, car tout ce qui naît doit naître nécessairement ou de quelque chose de semblable ou de quelque chose de dissemblable. Or ici l'un et l'autre est impossible; car le semblable n'a pas d'action sur le semblable, et ne peut pas plus

le produire qu'en être produit... D'un autre côté, le dissemblable ne peut naître du dissemblable ; car si le plus fort naissait du plus faible, ou le plus grand du petit, ou le meilleur du pire, ou bien, tout au contraire, le pire du meilleur, l'être sortirait du non-être, ou le non-être sortirait de l'être; ce qui est impossible. Il faut donc que Dieu soit éternel.... » C'est ici qu'on voit poindre à son aurore le principe qui doit un jour devenir si célèbre : « L'être ne peut sortir du non-être, le non-être ne peut rien produire, c'est-à-dire, rien ne se fait de rien[1]. »

La gloire de Xénophane est donc d'avoir évité de tomber dans les deux tendances extrêmes et exclusives des deux écoles ionienne et italienne qui se combattaient alors, puis d'avoir le premier employé la dialectique, d'avoir essayé de démontrer par le raisonnement des choses qui n'avaient guère été avancées que comme des croyances. L'école d'Élée, qu'il fonda, a produit deux hommes dont le nom n'a pas péri : Parménide et Zénon.

On sait peu de chose sur Parménide; les commentateurs n'ont pu se mettre d'accord sur l'époque de sa naissance, que M. Cousin place, après un scrupuleux examen, entre la 61e et la 62e olympiade (de 535 à 531 avant J.-C.). Des fragments conservés de son poème sur la *Nature* il résulte

[1] *Nouveaux fragments philosophiques*, pag. 63 et suivantes.

qu'il enseigne, comme plusieurs philosophes indous, que Dieu seul, l'être infini, *existe*, et que le monde visible n'est qu'une illusion [1]. Ce que j'ai pu puiser dans l'article de M. Cousin sur Zénon d'Élée, disciple de Parménide, est empreint de ce vague auquel ne peut échapper l'esprit le plus pénétrant lorsqu'il cherche à percer les ténèbres qui couvriront probablement toujours la pensée de l'école éléatique. Voici ce qu'il dit cependant :

« Entre la 61e et la 66e olympiade, Xénophane, Ionien de naissance et récemment établi au milieu des colonies doriennes et pythagoriciennes de la grande Grèce, conçoit l'idée fondamentale de l'école d'Élée, et la lègue indécise encore, mais féconde et pleine d'avenir, à son successeur Parménide, qui, né à Élée, n'ayant jamais respiré d'autre air que celui de la grande Grèce, nourri de bonne heure et pénétré de l'esprit qui avait inspiré la vieillesse de Xénophane, retranche de l'ensemble imparfait dont il hérite l'élément empirique et ionien, pour en développer exclusivement l'élément dorien, la haute tendance idéaliste et pythagoricienne, et imprime ainsi au système éléatique l'unité et la rigueur qu'aucun système ne peut avoir à sa naissance, l'élève à son véritable principe, le pousse à ses véritables conséquences, lui donne

[1] Voir sur ce philosophe l'essai publié en 1840 par M. Francis Riaux.

enfin son caractère et sa forme définitive. Ceci avait lieu vers la 66ᵉ olympiade. Zénon, né à Élée vers cette époque, trouvant l'école éléatique fondée et achevée, n'avait plus rien à faire qu'à la défendre et à combattre pour elle : c'était le seul rôle qui lui restât, et il l'a rempli admirablement de toute manière. On peut dire que Xénophane est le fondateur de l'école d'Élée ; que Parménide en est le législateur ; Zénon, le soldat, le héros et le martyr. »

Parménide me semble plus loin de la véritable science que Xénophane, par cela même qu'il a donné une physionomie plus tranchée à ce qu'on nomme l'école éléatique, c'est-à-dire que, n'admettant pas ce qu'il y avait de vrai dans l'école ionienne, il s'est jeté dans l'extrême opposé. Il faut citer encore quelques lignes de l'article sur Zénon d'Élée, pour faire bien connaître le jugement le plus rationnel sur les deux grandes écoles qui ont préparé l'ère glorieuse de la philosophie socratique et platonicienne :

« Ce que nous avons dit du nihilisme de Zénon, il faut le dire de son prétendu scepticisme et de l'habileté qu'on lui attribue à soutenir le pour et le contre. Sans doute il soutenait le pour et le contre, mais dans quelle sphère ? Dans celle de ses adversaires, dans celle de l'empirisme. Or, l'empirisme ou la négation de toute réalité transcendentale, et par conséquent de l'unité absolue qui ne se trouve

pas dans la scène visible de ce monde, l'empirisme ne peut admettre, au lieu de l'unité, qu'une simple totalité, et encore par inconséquence, car l'idée de la totalité tient à celle de l'unité; et, à la rigueur, l'empirisme ne peut admettre que la pluralité sans totalité, c'est-à-dire la pluralité non ramenée à l'unité, la pluralité en soi avec la divisibilité à l'infini pour caractère unique. L'empirisme implique donc la destruction de tout autre rapport que celui de la différence, et ce n'est pas là seulement une conséquence forcée de l'empirisme ionien; c'en était une conséquence avouée et consentie : c'était le système même d'Héraclite. En effet, de même que l'unité indivisible de l'école éléatique est le dernier et nécessaire résultat de l'idéalisme dorien et pythagoricien, de même la différence, l'opposition absolue d'Héraclite (ἐναντιότης), est le dernier terme de l'empirisme ionien. Voilà les deux grands systèmes exclusifs de la philosophie dans leur idéal le plus rigoureux. Il appartenait au génie grec de les produire presque à son berceau. Héraclite et Parménide les représentent dans toute leur grandeur et dans toute leur misère. Admirables l'un contre l'autre, ils se détruisent d'eux-mêmes... » (Lieu cité..., pages 129 et suiv.)

Un commentaire sur cette page n'ajouterait rien à sa clarté; elle ne sera obscure que pour les hommes peu habitués au langage philosophique.

Ce Zénon d'Élée, que nous avons cité déjà plu-

sieurs fois, est un nom peu connu, même du public qui lit; mais il a occupé une foule de commentateurs, parmi lesquels il faut citer les imposantes autorités de Platon et d'Aristote. Regardé comme un sophiste sans conscience par une grande partie de l'antiquité, jugé d'abord par le jeune Platon, condamné par quelques paroles d'Aristote, il fut réhabilité par Platon vieilli dans l'étude, par Platon dans toute la maturité de son admirable génie. Le Parménide de ce philosophe est un livre qui a pour but l'histoire de la philosophie éléatique. Comme Kant renfermé dans Kœnigsberg, Parménide n'avait pas encore quitté la petite ville d'Élée, lorsqu'il vint à Athènes avec son jeune disciple Zénon. La philosophie ionienne était seule connue alors du Paris de la Grèce, qui s'arrangeait assez bien de ce sensualisme exclusif, et s'occupait fort peu des choses de l'âme. L'arrivée de ces deux *provinciaux* agita bientôt toutes les têtes discutantes de la savante ville. On les traita de fous qui auraient mieux fait de rester dans leur bourgade; puis on les attaqua par des argumentations orgueilleuses. Malheureusement Zénon d'Élée était le plus rude adversaire que les disciples d'Ionie pussent rencontrer sur la terre. Portant dans la polémique l'enthousiasme d'une pythonisse, loin de s'occuper de défendre son système, ou plutôt celui de Parménide, il se plaça au centre du leur, et le détruisit avec une habileté qui porta la stupéfaction dans les rangs ennemis.

Le rôle de Zénon fut d'être l'homme d'action de l'école éléatique, de prouver la fausseté du système exclusif de l'Ionie, de porter l'art de la dialectique très loin, et d'introduire la prose dans la philosophie. C'est assez pour un homme.

De retour à Élée, il se fit tuer dans une conspiration contre un tyran qui opprimait sa patrie.

L'école appelée atomistique, qui elle aussi reconnaissait Pythagore pour inspirateur, rappelle le système matérialiste des Indous. Leucippe et Démocrite en sont les maîtres; selon eux, la pensée est produite par le mouvement des atomes. Il est inutile de dire qu'ils ne parvinrent ainsi qu'à l'absurde.

Anaxagoras, de l'école d'Ionie, distingua l'esprit créateur et moteur de tous les éléments matériels, tandis qu'Héraclite d'Éphèse enseignait les doctrines de Pythagore et qu'Archélaüs avait pour disciple le plus sage des Grecs, Socrate.

Il y eut alors dans toute la Grèce un effroyable débordement de sophismes. Les parleurs de philosophie furent à la mode : Gorgias, Protagoras, Hippias et une foule d'autres fondaient les écoles des sophistes qui semblaient vouloir étouffer la science sous un chaos de subtilités réellement prodigieuses. Jamais à aucune époque, même en France au dix-huitième siècle, on ne déraisonna avec plus d'enthousiasme. Il en résulta, comme en France,

un instant d'athéisme et de dévergondage tel que la peinture en est impossible. Ces bacchanales de la pensée étaient dans toute leur fureur lorsque Socrate parut [1].

Il ne créa point de système, il ne s'occupa ni des causes premières, ni d'idéalisme, ni de sensualisme, comme les grandes écoles établies dans sa patrie. Il étudia sans doute avec toute la sagacité de son pénétrant esprit les doctrines de leurs grands hommes; mais dans son enseignement il s'en occupa très peu. Il proclama l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme, et détruisit par un déluge de sarcasmes le polythéisme et ses dieux grotesques. En morale, sa mission fut immense : jusqu'à lui le devoir avait été basé sur la crainte, il le basa sur l'amour, l'amour du vrai et du beau. L'amour de Dieu, non aussi parfait, aussi exquis que le christianisme l'a montré à la terre, mais déjà laissant entrevoir les sublimes clartés, les tendresses saintes qui devaient venir, domina toute la pensée morale du grand homme. On n'était plus vertueux dans la crainte d'un châtiment, mais parce que la vertu est belle et vraie, parce que la divinité est la source de tous les biens dont jouissent les mortels, et qu'il y a ingratitude à ne pas obéir à ses lois. On sent quel pas immense l'humanité venait de faire.

Socrate s'occupa de l'application de cette glo-

[1] Il naquit l'an 469 avant J.-C.

rieuse doctrine avec une incroyable activité. Se mêlant au peuple, il entretenait chacun des devoirs de sa position sociale, s'insinuait dans les esprits, en extirpait l'erreur et les mauvais penchants. Les hommes d'avenir, les artistes, les écrivains, les poètes, se pressaient autour de lui, l'appelaient leur maître, se faisaient gloire de tenir de lui l'inspiration et le génie.

Nous voyons encore ici s'accomplir la mission de la Grèce. Socrate fit descendre la philosophie sur la terre; il étudia l'homme, ses obligations dans ce monde surtout, puis sa destination, la nouvelle vie de son âme dans le ciel; il soumit toutes les questions à l'examen le plus libre, et cet examen le conduisit aux conclusions saintes et pures que nous avons énumérées plus haut. Les Athéniens le condamnèrent à mort pour venger l'ordre public. Ce jugement n'a rien d'étonnant à nos yeux; nous en avons parlé à propos d'une comédie d'Aristophane.

Socrate mort, cette grande liberté qu'il avait introduite dans la philosophie, et qui était une nécessité de son siècle et de son pays, porta ses fruits. Aristippe [1], Platon [2], Épicure [3], Zénon [4], les sens et l'âme, le plaisir et l'austérité, se préten-

[1] Vers 400 avant J.-C.
[2] Né vers 429 avant J.-C.
[3] Né vers 342.
[4] Mort vers 264 avant J.-C.

dirent enfants de Socrate : chacun interprétait ses paroles et y trouvait ses idées et ses passions.

Antisthène fonde l'école cynique, Aristippe celle de Cyrène, Pyrrhon le scepticisme, Euclide l'école de Mégare, Phédon celle d'Élée et Ménédème celle d'Érétrie. Ces trois dernières n'eurent qu'une courte durée; elles se livrèrent au développement de la dialectique et continuèrent l'ancienne école des sophistes. Diogène fut le chef le plus célèbre de celle des cyniques, qui furent les représentants grecs de la morale ascétique. Ils voulurent prouver que l'homme pouvait se priver de presque toutes les jouissances matérielles, et que l'âme en était complètement indépendante.

Zénon, fondateur de l'école stoïcienne, essaya de démontrer le panthéisme, à peu près tel qu'il avait été enseigné dans l'Inde; il mêla au fatalisme panthéistique une morale inconséquente sans doute, mais très austère.

Épicure renouvela le système d'Aristippe et posa comme but à l'homme le bonheur, qu'il fit consister dans les jouissances sensuelles, dans l'absence de la douleur, dans la tranquillité de l'âme. Il adopta la théorie matérialiste des atomes de Leucippe et de Démocrite.

Mais nous sommes arrivés à un homme qui doit nous occuper spécialement. Platon est le plus grand nom philosophique du monde; nous avons indiqué

pourquoi dans la première partie de cet écrit[1]. Né dans l'île d'Égine, l'an 430 avant Jésus-Christ, il eut pour père Ariston, qui descendait de Cadmus. La poésie grecque a jeté mille fleurs sur son berceau comme sur celui de presque tous les grands hommes. « Apollon aurait été son véritable père ; des abeilles du mont Hymette auraient déposé leur miel dans sa bouche pendant qu'il était encore au berceau ; il se serait vu lui-même en songe avec un troisième œil ; la veille du jour où son père le présenta à Socrate, ce philosophe aurait vu un jeune cygne, s'élevant de l'autel consacré à l'Amour, venir se reposer dans son sein et monter ensuite aux cieux, charmant les dieux et les hommes par la douceur de son chant. » C'est assez s'arrêter sur ces fables. Il paraît que Platon débuta par la poésie ; ce puissant esprit s'initia à toutes les sciences, à tous les arts. Les biographes parlent de ses études en musique et en peinture. Son merveilleux style se forma sans doute sous l'influence de toutes ces harmonies. Il suivit pendant huit années les leçons de Socrate, le plus sage des hommes, et ce fut l'indignation de la mort de son maître qui le chassa d'Athènes. A Mégare, Euclide l'initie à l'art de la dialectique. En Italie, il recherche la société des pythagoriciens les plus célèbres. Enfin il visita l'Égypte, la terre du mystère et des grandes choses ;

[1] Voir le chapitre du 1er volume, *De la philosophie*, etc.

il y étudia l'astronomie et les doctrines des Égyptiens. Quelques-uns ont prétendu qu'il avait rencontré en Égypte des Hébreux qui lui donnèrent connaissance des Livres saints. Cette assertion n'est pas admissible. Il tombe sous le sens que de tels écrits auraient produit sur Platon une impression assez forte pour le décider à en parler. Je ne ferai pas mention de ses voyages en Sicile, près de Denys le tyran ; c'est du domaine de la biographie pure. Je ne rapporte que ce qui a eu une influence évidente sur ses écrits. Sa renommée devint si grande que plusieurs nations lui demandèrent des lois, et cet honneur a été bien rarement accordé à un homme. De retour dans son pays, il ouvrit sa brillante école et commença cet enseignement qui retentit encore dans le monde après vingt-trois siècles.

Essayons de bien préciser en peu de paroles les points principaux de la philosophie platonicienne. Les écoles de Thalès et de Pythagore s'étaient surtout occupées de l'univers. — Celle de Socrate, dont Platon est le poète et le maître, s'occupa principalement de l'homme. — Elle partit de la connaissance de soi-même.

Platon divisa d'une manière nette et tranchée les deux mondes : l'invisible et le visible, le monde spiritualiste et le monde sensualiste.

Il analysa les facultés de l'âme avec une patience métaphysique admirable. — Puis il fit dériver de la contemplation de Dieu les notions du vrai, du bon

et du beau. De là ses magnifiques digressions sur l'amour, qui n'est grand et digne de ce nom que lorsqu'il s'élève dans les cieux.

Platon alla plus loin encore. Il vit qu'il y avait par-delà les perceptions de chaque âme quelque chose de *nécessaire*, une science, la seule absolument vraie, composée de vérités absolues, universelles, éternelles, indépendantes des lieux et des temps. — Il a pensé que l'observation était inhabile à les découvrir. — Elles sont innées, c'est-à-dire elles émanent de l'entendement divin. Ainsi ce grand homme a trouvé l'indispensabilité d'une révélation quelconque. Ses idées sur Dieu sont d'une admirable pureté. Il a proclamé en lui l'être infini, éternel, nécessaire, celui dont l'existence est plus prouvée que celle de tous les objets qui frappent nos yeux. Sa grande erreur est l'éternité de la matière, qui, à la vérité, aurait été d'abord à l'état de chaos et de désordre, puis organisée et coordonnée par la raison suprême de Dieu, le *logos* ou le *verbe*.

Ses idées sur les arts se résument par ces nobles paroles : Le beau est la splendeur du vrai.

La philosophie ne serait qu'un jeu, si elle n'avait pour terme les applications morales. L'âme élevée de Platon ne s'est pas contentée d'asseoir la morale sur l'obligation, sur la loi du devoir. Comme Socrate, il a présenté la perfection comme le plus haut sommet du bonheur humain. Il a basé la

morale sur l'amour. Le vrai bonheur n'est pas, selon lui, dans les choses périssables qui ne touchent que les sens; il réside dans l'âme, il appartient à l'ordre des idées. La divinité en est le siége, la source. C'est en l'aimant qu'on arrive au bonheur; et, en l'aimant, on hait tout ce qui est immoral. La mort est principalement la délivrance de l'âme qui était en esclavage dans le corps. — L'homme est un ange tombé tendant vers la patrie céleste à travers les souffrances de cette vie. — On voit que le pressentiment du christianisme apparaît ici clairement.

Après avoir étudié l'individu, Platon étudie la société. — La théorie politique de ce philosophe est haute et morale. La loi est pour lui le produit de la justice et de la raison. Il ne parle d'obéissance à la loi qu'autant qu'elle ne s'écarte pas de la justice. — Restent les immenses difficultés de l'application que Platon n'a pas plus levées que les autres philosophes. — Qui formulera cette justice? — qui jugera dans l'État le point où l'obéissance peut cesser? — Questions immenses, insolubles peut-être. Pourquoi l'ordre social n'aurait-il pas ses mystères comme la psychologie?

L'analyse des faits de l'âme, la beauté morale, voilà les brillants côtés de Platon. Dans toutes les sciences physiques, il marche d'erreurs en erreurs; et, malgré quelques aperçus lumineux, on peut dire qu'il n'a pas rendu de service à cette partie des

connaissances humaines. Mais l'histoire de la philosophie lui doit une reconnaissance éternelle. C'est par lui surtout que nous savons quelque chose des idées de Thalès, de Pythagore, de Parménide, de Zénon d'Élée, des écoles d'Ionie, d'Italie et d'Élée.

Sous le rapport de l'art, Platon a été considéré par l'antiquité comme lé prosateur le plus élevé et le plus parfait. Et, en effet, si vous étudiez avec soin les parties de son œuvre qui comportent la poésie, vous restez en admiration devant leur magnificence et leur éclat. C'est cette forme éblouissante qui a rendu les livres de Platon si populaires dans son poétique pays. La République et le Phédon sont des chefs-d'œuvre d'exposition comparables à ce que l'art grec a produit de plus harmonieux et de plus éloquent.

Pour que la philosophie grecque remplît sa tâche, il fallait qu'il vînt un homme qui examinât les faits extérieurs avec le coup d'œil porté par Platon sur les faits du monde invisible. Cet homme fut Aristote [1], le précepteur d'Alexandre. On a considéré Platon comme un spiritualiste exclusif, et Aristote comme un sensualiste exclusif. C'est une erreur. Platon, élevé par Socrate, qui s'occupait surtout de l'âme, entraînée d'ailleurs par la pente de son esprit, et reconnaissant que les premières écoles de philosophie s'étaient attachées à l'étude

[1] Né 384 ans avant J.-C.

du monde visible, se voua à l'examen de l'invisible et de l'infini. Aristote, avec l'œil perçant du génie, découvrit bientôt que Platon n'avait rien laissé à faire, et qu'au contraire les écoles d'Ionie n'avaient qu'entrevu les mystères du monde visible. Alors il leur voua sa vie.

Aristote, génie encyclopédique s'il en fut, porta ses investigations puissantes dans toutes les parties de la science accessibles à son époque.

Il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire plus haut qu'Aristote, entraîné par le point de départ de sa philosophie qui est le *moi*, la raison ou l'expérience, n'ait pas très souvent donné lieu au jugement qui a été porté sur lui. Sans doute il laisse sans réponse une foule de questions sur la destinée de l'âme humaine; il s'obstine à soumettre à l'analyse des mystères qui lui échappent et qui ont forcément été révélés par Dieu; mais il n'en est pas moins vrai que l'âme immatérielle et immortelle apparaît très souvent dans les écrits d'Aristote, quoiqu'il soit devenu le maître de tout l'empirisme antique et moderne.

« Il est immense le nombre de ceux qui, en philosophie, ont suivi la même voie qu'Aristote ou une voie semblable, dit F. Schlegel. Il n'avait à la vérité lui-même qu'un petit nombre de partisans dans l'antiquité; mais il vint ensuite une époque où une foule de disciples avouèrent ses doctrines dans les diverses chaires de l'Orient et de l'Occi-

dent, sans cependant saisir et comprendre l'esprit du maître. »

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce qui nous reste des livres d'Aristote pour nous convaincre de l'universalité de son esprit et de son activité. Écoutons un passage de l'article Aristote, dans l'Encyclopédie pittoresque, tome II, page 16 :

« Les ouvrages qui nous restent d'Aristote, ou qui portent son nom, peuvent se diviser en plusieurs classes. A la tête se placent les traités sur la logique et la dialectique, compris sous le titre commun d'*Organum*, et qui sont au nombre de six. —Viennent ensuite huit livres de la physique, ouvrage auquel se rattachent plusieurs traités particuliers, tels que le traité *du Ciel*, celui *des Météores*, celui *du Monde*, qu'on croit n'être pas d'Aristote, celui de l'âme, celui de la génération, etc. Les ouvrages d'histoire naturelle comprennent d'abord le grand ouvrage en dix livres de l'histoire des animaux, un traité des plantes en deux livres, que l'on regarde comme apocryphe, et un traité des récits merveilleux, compilation faite probablement d'après les écrits d'Aristote et ceux de plusieurs autres auteurs. Un recueil en trente-huit sections, intitulé *Problèmes*, renferme une foule de questions diverses, la plupart de physique, qu'Aristote semble s'être posées à lui-même pour en chercher la solution. Il y a aussi quelques petits traités sur la mécanique et la géométrie. Un des plus grands ou-

vrages d'Aristote est celui qui a donné son nom à la métaphysique, mais qui lui-même paraît avoir reçu ce nom fortuitement de la place arbitraire que lui avaient assignée les grammairiens à la suite des œuvres de physique. Les quatorze livres qui le composent semblent autant de traités originairement détachés. Aristote, dans aucun de ses traités, ne se sert du nom même de métaphysique; il donne à la science que nous nommons aujourd'hui ainsi la dénomination de *philosophie première*, dénomination que Bacon a aussi employée. Les traités d'Aristote sur la morale sont au nombre de trois : ce sont les Éthiques à Nicomaque, en dix livres, l'un des ouvrages les plus étendus et les plus soignés d'Aristote; les grandes Éthiques qui, en contradiction avec leur titre, n'ont que deux livres assez courts; enfin les Éthiques à Eudémus, en sept livres. Le traité de la Politique, en huit livres, est indubitablement le monument le plus précieux de la science politique des anciens. Aristote avait en outre composé un recueil intitulé *du Gouvernement*, où il décrivait les constitutions de cent cinquante-huit États démocratiques, aristocratiques, oligarchiques ou tyranniques. Ce recueil est perdu ainsi qu'un traité intitulé *des Lois*. Il reste, sous le titre d'*Économiques*, deux livres sur l'administration publique ou privée, dont le premier paraît n'être qu'un extrait par Théophraste d'un ouvrage correspondant d'Aristote. Enfin, la *Rhétorique* et la *Poétique*

forment une dernière section. Le traité d'Aristote sur la rhétorique est en trois livres; mais on y réunit un autre ouvrage intitulé *Rhétorique d'Alexandre*, qui n'est pas d'Aristote, et que l'on croit appartenir à Anaximène de Lampsaque, qui accompagna Alexandre dans son expédition. L'ouvrage sur la poétique, tel que nous le possédons, est seulement ou une ébauche, ou un extrait incomplet d'un ouvrage plus considérable. »

Les disciples de Platon s'appelèrent longtemps *académiciens*, ceux d'Aristote *péripatéticiens*.

Après Aristote, la philosophie grecque avait fini. Tous les systèmes avaient été essayés, discutés, compris. Jusqu'au christianisme, il n'y avait plus qu'à attendre. L'épicuréisme n'est autre chose que le sensualisme poussé à l'extrême, quoique l'intention de son fondateur n'ait pas été telle. Le stoïcisme de Zénon a sa source dans le spiritualisme. Son austérité est une affaire de pure morale; c'est le christianisme moins l'amour, c'est-à-dire moins ce qu'il y a de plus divin et de plus exquis dans cette religion sublime. Pendant deux mille ans, Platon et Aristote n'ont cessé de présider aux travaux philosophiques dans le monde; ils en ont été l'âme. On s'est servi de leurs noms pour combattre le christianisme, que Platon avait si magnifiquement préparé. Dans la ville savante de l'Égypte qui porte encore le nom d'Alexandre, dans les cloîtres silencieux de l'Europe au moyen âge,

on s'est passionné pour et contre ces deux grands hommes; on a reproduit sous d'autres formules leurs idées et leurs systèmes. Nous n'avons pas assez pratiqué encore les travaux psychologiques de l'Allemagne moderne; mais nous n'osons pas assurér qu'elle ait trouvé autre chose que de nouveaux termes pour rendre des idées déjà émises par la philosophie grecque.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans dire quelques mots de la *Poétique* d'Aristote. La critique ne peut rédiger ses codes que d'après les chefs-d'œuvre qu'ella a étudiés. Les véritables créateurs de la Poétique d'Aristote sont Homère, Eschyle, Sophocle, Ménandre, Pindare, Aristophane. Il a enseigné à ses compatriotes quelles règles s'étaient imposées à eux-mêmes ces génies immortels. Oh! avec quels sarcasmes cet homme si judicieux, si spirituel, accueillerait-il les pédants aveugles qui ont imaginé que les mêmes lois devaient éternellement régir tous les peuples et tous les siècles! J'ai recueilli, dirait-il, les préceptes qui convenaient aux artistes dans la civilisation grecque; mais loin de moi l'idée d'entraver jamais la marche ardente et libre de l'humanité, au milieu de laquelle ma glorieuse patrie a joué un rôle si brillant, a déployé un génie si créateur! A d'autres peuples, à d'autres temps, de nouveaux développements dans la pensée et dans l'art, de nouveaux chefs-d'œuvre qui enfanteront d'autres lois.

Il n'existe pas en Grèce de livres sacrés comme chez les peuples orientaux. C'est dans les poètes, dans les débris orphiques, dans Homère, dans Hésiode, qu'il faut étudier cette brillante mythologie.

Plusieurs de ces divinités sont d'origine grecque; quelques-unes avaient été l'objet d'un culte chez les Indous et les Égyptiens.

Le paganisme est un progrès si on le compare au panthéisme indien, que l'on peut appeler la religion de la nature. Ce culte rendu aux personnes des dieux est certainement plus près de la notion véritable de la personnalité divine. Le Dieu souverain apparaît d'ailleurs souvent dans les livres des poètes avec des attributs d'une telle puissance qu'on peut prendre les autres divinités pour des intelligences supérieures à l'homme et servant d'intermédiaires entre la terre et le ciel.

Mais, dans les détails, dans l'application, la religion des Grecs ne semble plus qu'une suite de fables éblouissantes de poésie et souvent scandaleuses comme un récit de l'Arioste. Ces dieux font sourire les hommes de pitié.

Les théories cosmogoniques puisées dans les poètes ne sont qu'une répétition des rêves gigantesques de l'Inde. La plus sérieuse religion de la Grèce est sa philosophie, et cela vient encore démontrer ce que nous avons dit tant de fois, c'est que ce peuple a surtout développé dans le monde l'élément humain; il a laissé le ciel à l'Orient et il s'est emparé de la terre.

ROME.

COMMENCEMENTS DE LA LITTÉRATURE ROMAINE.

XIII

Commencements de la littérature romaine. — République.

Plaute[1], — Térence[2], — Lucrèce[3], — Cicéron[4].

La langue grecque fut longtemps celle des lettrés de la vieille Rome, et ils étaient en bien petit nombre. Le langage du peuple créateur pénétrait partout : au fond de l'Asie on lisait les poèmes homériques ; à Carthage, Annibal se servait de la langue de Thucydide pour écrire des mémoires que le monde a perdus. Rome seule, rude et inculte, tout éprise d'une grandeur sauvage, repoussait

[1] Né 227 ans avant J -C.
[2] 192 ans avant J.-C.
[3] Né 94 ans avant J.-C.
[4] 106 ans avant J.-C.

avec dédain ces arts amollissants de la Grèce; Caton proscrivait jusqu'aux médecins de ce pays; mais la conquête, cette passion brûlante des Romains, les initia malgré eux aux mystères poétiques de l'Hellénie. Quand leurs légions se furent répandues sur la Macédoine et l'Achaïe, la langue grecque, qu'ils avaient déjà rencontrée en Sicile, devint pour eux une absolue nécessité. Le Grec Polybe écrivit le premier l'histoire de la nation reine, et le patriotisme romain dévora ce livre, dont la langue se popularisa dès lors malgré tous les préjugés barbares des anciens de Rome, qui soutenaient toujours que l'homme devait se borner à tuer et à conquérir. Il restait à élever à son tour la langue romaine à la dignité d'une langue littéraire. Ce fut, dit-on, un captif grec de Tarente, Livius Andronicus [1], qui traduisit en vers latins l'Odyssée d'Homère. Il imita le mètre du vieux poète, que les grands artistes romains ont continué à reproduire aussi.

Avant d'entrer dans les développements de la littérature de Rome, il me semble opportun de citer ici quelques fragments de Schlegel, que nous trouvons empreints d'un sens élevé, d'une haute compréhension de l'art :

« De même que le sculpteur doit être inspiré par une grande idée qui remplisse tout son être,

[1] Vers 240 avant J.-C.

par une idée qui lui fasse oublier toutes les autres, dans laquelle il vive uniquement, et qui se reproduise dans tous ses ouvrages, comme autant d'essais et de moyens, ne différant que par l'exécution et tendant tous à exprimer cette grande idée intérieure, à la rendre visible, et à l'exposer à tous les regards; de même le véritable poète, ainsi que tout écrivain de génie, est sous le joug d'une semblable idée, qui lui est entièrement propre et qui devient pour lui le centre vers lequel tout gravite, auquel il rapporte tout, et dont la forme particulière sous laquelle il cherche à l'exposer n'est que l'expression extérieure. Voilà ce qui distingue les Grecs des Romains. Que l'on compare les grands poètes des temps florissants de la Grèce, Eschyle, Pindare, Sophocle, ou Aristophane le poète populaire patriotique, l'orateur Démosthènes, Hérodote et Thucydide, qui occupent le premier rang parmi les historiens, ou Platon et Aristote, les deux plus grands et les deux plus profonds penseurs, et l'on verra que chacun d'eux a une idée qui lui est propre, qui est tout pour lui, et que réfléchissent toutes ses productions. Il en est de même d'Homère, bien que dans ses deux immortels poèmes cette préoccupation soit moins l'effet de l'art que le résultat de la plus heureuse perfection, de la force naturelle la plus grande. Voilà pourquoi nous trouvons dans chacun de ces grands écrivains une manière de penser bien différente et

qui lui est propre, une méthode d'exposition et une forme qui lui sont particulières, un style et même une langue à lui, et qu'en les lisant on croirait entrer dans un monde nouveau. Nous voyons ici dans leurs plus heureux développements, dans la plénitude de la perfection, tous les éléments de l'esprit humain parvenu à un haut degré de culture. Si Homère nous fournit la preuve la plus manifeste de la force d'imagination poétique des beaux temps de l'époque héroïque, Aristote nous montre le sommet et la circonférence de tout ce que les lumières de l'antiquité pouvaient atteindre, soit par la seule force de la pensée, soit par l'expérience scientifique. Dans les grands poètes dramatiques on trouve l'expression de la vie morale, du caractère et des sentiments des anciens; voilà pourquoi leurs ouvrages ont une teinte de localité et d'individualité beaucoup plus prononcée, à l'exception toutefois de Sophocle, qui est le premier d'entre eux, et qui est complètement harmonique et parfait; voilà pourquoi ils sont bien moins universels, s'adressent à une classe bien plus restreinte et sont bien moins généralement compris qu'Homère et Aristote. Nous apercevons dans Platon la raison purifiée, occupant le sommet de l'antique civilisation, s'efforçant dans un sublime enthousiasme de chercher la trace de la lumière supérieure d'une révélation miraculeuse, au milieu des secrets et des symboles de la divinité; et, portant ses

regards au delà du cercle borné des connaissances des Grecs, franchir le domaine de la sagesse naturelle et des traditions les plus reculées, pour se rattacher tantôt aux doctrines orientales, et tantôt pressentir les divins mystères du christianisme. C'est ainsi que le cercle entier des forces de l'esprit humain est parcouru et embrassé dans ces grands esprits élémentaires, et dans ces grands auteurs de l'humanité, à la fois par l'imagination et la raison.

» Telle était la richesse et la diversité du développement intellectuel des Grecs; et c'est en vain que nous chercherions cet esprit d'originalité dans les auteurs romains. Mais ils ont quelque chose qui compense bien ce défaut : eux aussi sont préoccupés d'une grande idée, non d'une idée particulière à chacun d'eux, mais qui leur est commune à tous, l'idée de Rome; de cette Rome si admirable par ses vieilles mœurs, si terrible par la rigueur de ses lois, si étonnante même par ses erreurs, et à jamais mémorable par la domination qu'elle a exercée sur l'univers. C'est là l'esprit qui respire dans tous les écrits des Romains, et cet esprit leur donne une élévation indépendante de tout le talent et de toute la finesse des Grecs, qu'ils ont souvent cherché à imiter sans succès [1]. »

Longtemps avant l'introduction des arts grecs

[1] Traduction de W. Duckett, tom. I, p. 118 et suivantes.

à Rome, il existait d'anciennes chansons nationales, chantées aux fêtes publiques et dans les repas des grands. C'étaient, sans doute, « la naissance fabuleuse de Romulus, l'enlèvement des Sabines, le combat des Horaces et des Curiaces, l'orgueil de Tarquin, le malheur et la mort de Lucrèce, la vengeance qu'en tira Brutus, et l'affranchissement de Rome qui en fut la suite; la guerre merveilleuse de Porsenna; la fermeté d'âme de Mucius Scévola, et plus tard le bannissement de Coriolan; sa lutte contre sa patrie; enfin la victoire que la présence de sa mère et la pensée de Rome remportèrent sur ses ressentiments[1]. »

On a vu longtemps de l'histoire dans tous ces faits; aujourd'hui on n'y voit plus que des traditions presque fabuleuses, des symboles. Il nous paraît que l'existence de ces chansons antiques est déjà une assez forte preuve de la réalité des faits qu'elles célèbrent, bien que, sans aucun doute, la poésie y ait mêlé ses ornements et ses fantaisies[2].

Lorsque le peuple romain se vit, pour ainsi dire, seul dans le monde, il dut s'occuper assez peu des chroniques de son enfance, distrait qu'il était par les mille spectacles que lui offraient tous les peuples à ses pieds. Les arts grecs se présentaient par-

[1] Schlegel, même traduction.

[2] On peut consulter à ce sujet Niebuhr, et l'*Histoire romaine* de M. Michelet.

tout à ses regards; il les admira, et ses poètes commencèrent à les imiter.

On sait peu de choses d'Ennius[1]; Lucrèce le place très haut, Horace parle de ses rêveries pythagoriciennes. Il paraît que ce poète croyait fermement à la transmigration des âmes; il prétendait avoir été un ancien sage, un guerrier, enfin Homère même. Il rédigea en vers hexamètres les vieilles chroniques romaines. Ce livre a péri presque entièrement.

Des essais dramatiques vinrent après Ennius, imitations informes de la Grèce. Les tragédies de Pacuvius et d'Accius, qui ne se sont pas retrouvées, excitaient peu d'intérêt, quoique le premier ait emporté, selon l'expression d'Horace, la renommée d'un savant et le second celle d'un esprit élevé. Ces sujets grecs laissaient le peuple froid, et d'ailleurs les Romains se blasèrent bientôt par les horribles impressions de leurs spectacles de gladiateurs et de bêtes féroces. Dans la satire, nous avons perdu Bibaciulus, que l'on comparait au poète de Tibur; dans la comédie, Afranius, qu'Horace affuble de la toge de Ménandre, le pathétique Cécilius, et Nævius qui mourut en exil à Utique; mais nous avons conservé plusieurs pièces de Plaute et de Térence.

On rapporte que Plaute, ayant perdu son bien dans le commerce, fut obligé de se placer chez un

[1] Il naquit vers l'an 236 avant J.-C.

boulanger qui l'employa à tourner la meule d'un moulin. Forcé ainsi de se mêler au peuple de Rome et de prendre ses habitudes, il dut contracter dans ce genre de vie les défauts qui déparent ses pièces. Il nous reste vingt comédies de cet auteur. La plus célèbre parmi nous est l'Aululaire, dont Molière a fait l'Avare. C'est aussi la plus élevée des pièces de Plaute. Son Euclion a été embelli par notre immortel comique; mais il est juste de reconnaître qu'il renferme la plus grande partie des traits heureux placés dans la bouche d'Harpagon. Les transes de cet avare qui, depuis qu'il a trouvé un trésor, a perdu le sommeil, ses terreurs en songeant que sa servante peut avoir l'idée de son prétendu bonheur, sont peintes avec beaucoup d'esprit. On a cité avec raison le dialogue suivant entre l'avare et sa domestique, à l'instant où il sort de chez lui :

EUCLION.

N'ouvre à personne. Pas même à la Fortune si elle se présente.

LA SERVANTE.

J'en serais bien étonnée ; elle ne nous a jamais rendu visite.

EUCLION.

Fais bonne garde.

LA SERVANTE.

Et que voulez-vous que je garde ? Il n'y a chez vous que des toiles d'araignée.

EUCLION.

Je veux qu'il y en ait. Je te défends de les balayer. Je reviens dans le moment : ferme ta porte aux verrous, et n'ouvre à qui que ce soit. Éteins le feu, de peur qu'on ne t'en demande. Tu es morte si je ne trouve pas le feu éteint. Si l'on vient te demander du feu, dis que nous n'en avons pas. Si l'on vient te demander un couteau, un mortier, un couperet, quelqu'un des ustensiles que les voisins ont coutume d'emprunter, dis que les voleurs ont tout emporté.

Tout n'est pas de ce naturel. Plaute se laisse souvent aller à des exagérations que le goût sévère de Molière a corrigées en les imitant. Mais l'empressement qu'il a mis à s'en emparer prouve la force comique qu'elles renfermaient. Nous voyons déjà apparaître dans ce chef-d'œuvre le grossier libertinage qui dépare le théâtre de Plaute. Nous ne trouvons pas convenable de rendre compte d'une des scènes les plus comiques de l'Aululaire, car nous voulons que ce livre puisse être mis dans toutes les mains. Molière s'est bien gardé d'adopter le dénoûment du poète latin. Il n'est pas dans la nature que le vieil avare fasse hommage à sa fille et à son gendre

du trésor qu'il retrouve et dont la perte lui avait coûté tant de larmes.

L'Avare n'est pas le seul emprunt que nous ayons fait à Plaute. Molière lui doit encore l'idée de son Amphitryon et une partie de ses plus précieux détails. Il y a dans la pièce latine une foule de mauvaises plaisanteries, de cette lourde platitude qui fait éclater le gros rire de la bêtise ; le comique français les a laissées dans son modèle et remplacées presque toujours par ce style délicieux qui fait de l'Amphitryon français un petit chef-d'œuvre de forme. Le Scapin de Molière doit aussi le jour à Plaute, et Regnard s'est inspiré du poète romain dans *les Ménechmes* et *le Retour imprévu.*

La Harpe a analysé plusieurs pièces de Plaute. Son livre est dans toutes les mains. Nous croyons inutile de répéter ici ces analyses, et nous prenons ce parti parce qu'il nous paraîtrait aussi moral de faire connaître les détails des contes de la Fontaine. Nous avons déjà eu assez de mal à mettre quelque décence dans le chapitre sur Aristophane. Le vice seul aurait à gagner dans un minutieux examen de Plaute, et le plus grand malheur pour un livre, selon nous, est de servir de pâture aux mauvaises passions. Je ne me traînerai donc pas dans la fange des drames de Plaute. Je me bornerai à dire que toutes, ou presque toutes ses héroïnes sont des courtisanes de bas étage, qu'il entre dans les détails les plus dégoûtants et les plus grossiers sur les

mœurs infâmes des lupanars de Rome : de jeunes libertins, des vieillards bien plus hideux encore, des intrigants de la plus infime espèce, toute la lie enfin des rues de nos grandes villes ; car cette turpitude est la même à Athènes, à Rome, à Paris. C'est pour cela que Plaute est bien plus Romain qu'on ne le croit généralement, malgré ses noms grecs de villes et d'hommes. De là vient sa grande popularité ; la canaille romaine se reconnaissait parfaitement sous le masque athénien. C'étaient les mêmes passions, les mêmes manières. Si l'on ajoute à cette cause de vogue que Plaute a fait entendre sur la scène le langage des carrefours romains, et que ce langage faisait sauter de joie ses spectateurs prolétaires, on comprendra l'enthousiasme du peuple pour le vieux poète comique de Rome.

J'aime à citer ici une page de M. Nisard, qui me semble pleine de vérité ; elle est extraite de ses Études de mœurs et de critique sur les poètes de la décadence.

« Une comédie a été possible à Rome ; c'est celle de Plaute. Le ridicule et la bouffonnerie ont, en tout pays et devant toute espèce de peuple, la chance de faire rire. Le rire n'exige pas de civilisation ; les larmes, surtout celles de choix, telles que la tragédie grecque en savait tirer des yeux du peuple athénien, veulent au contraire une civilisation avancée. Le même peuple qui applaudit des élé-

phants qui dansent ou des tigres qui se battent pourra bien trouver de l'amusement à des tours d'escroc, à des amours de filles de joie, à des cris de femmes en couches, à des tours de gibecière, à des désappointements d'avares, à des gourmandises de valets, surtout si le poète qui lui fait cette espèce de comédie se résigne à lui parler dans la langue des carrefours. C'est pour cela que Plaute a du succès. Ses mœurs grecques travesties font rire le peuple; et encore y a-t-il moins dans ce rire une vraie sympathie comique que la joie d'un sauvage qui se moque d'un peuple policé, et d'un vainqueur qui rit d'un vaincu. N'importe, Plaute trouve à débiter sa denrée gréco-romaine. Ses pièces se vendent un bon prix aux Édiles. Mais Térence est abandonné parce qu'il ne cherche pas le rire franc : Térence vise au succès des larmes depuis qu'il a vu pleurer à ses lectures la femme et la fille de Scipion. Et puis Térence parle la langue des grandes maisons au peuple des carrefours. On se moque donc de ses patrons et de ses prologues insinuants, et on le quitte [1]. »

Les comédies de Térence sont de véritables romans. Les souvenirs d'enfance de l'auteur ont dû le porter à ce genre; car c'est un roman que sa vie. Né à Carthage, le pauvre enfant fut enlevé par les Numides, qui pillaient souvent le territoire des

[1] Tom. Ier, p. 111-112.

Carthaginois. Vendu par ces barbares à un sénateur romain, Terentius Læcanus, il plut à ce patricien, qui le fit élever avec soin, lui enseigna les lettres grecques et l'affranchit de très bonne heure. Voilà d'où est venu un des plus élégants poètes de Rome. Horace dit que Térence était surtout remarquable par l'art. Son style, en effet, avait une exquise délicatesse; les hommes efféminés qui étudiaient les arts grecs, comme disait Marius dans son rude langage au peuple, proclamaient Térence le plus habile imitateur de la Grèce. C'était lui qui approchait le plus de l'atticisme. Aussi l'aristocratie romaine, tout imprégnée du parfum de la poésie grecque, élevait aux nues l'auteur de l'Andrienne.

Térence est un homme sans originalité et sans force comique; le plus souvent il copie Ménandre. Ce n'est pas qu'il manque de situations intéressantes, de combinaisons dramatiques qui excitent la pitié ou préoccupent l'esprit avide de connaître le dénoûment d'intrigues qui paraissent inextricables; mais il y a sur tout cela une teinte molle et indécise. On voit que le poète est surtout dominé par l'idée de parler le langage de la bonne compagnie; il n'a rien d'énergique, de passionné. Notre temps ne le supporterait pas. Aussi, un ouvrage qui s'est déjà fait remarquer par plusieurs articles de critique littéraire d'une rare profondeur (l'Encyclopédie pittoresque) contient-il, à propos d'Aristo-

phane, la phrase suivante, qu'il ne faut peut-être pas cependant prendre à la lettre :

« L'art d'Aristophane est plus subtil, plus ingénieux, plus insinuant, plus preste, que celui de Ménandre, et il n'a pas cette *fadeur insipide* que nous retrouvons dans les imitations de Térence. »

On aurait tort de penser que cette fadeur vient des sujets du poète romain. Il se sert volontiers de moyens terribles ; des crimes que nous traînons devant les cours d'assises lui semblent des ressources très vulgaires ; il les introduit dans sa fable avec une facilité étrange ; mais ce style poli et mou efface toute aspérité, affaiblit l'effet et laisse le spectateur dans une tranquillité parfaite. Nous ne sommes pas étonnés que des gens de lettres de notre temps, habitués aux rudes secousses de l'art shakspearien, s'expriment sur Térence comme les rédacteurs de l'Encyclopédie. Nous ne pouvons plus être sensibles au style de ce poète comme les Romains de son temps. D'abord, nous ne sentons pas de la même manière ; l'harmonie du vers de Térence n'a aucun rapport à celle de Virgile ou d'Horace, et il y a peu d'oreilles françaises assez exercées pour la saisir : ensuite Térence était une merveille avant les ouvrages des grands poètes du siècle d'Auguste. On ne saurait trop admirer les créateurs de langues poétiques.

Afin de prouver nos assertions, nous allons analyser une comédie de Térence. Voici la fable :

Un jeune homme est amoureux d'une courtisane. Son père le marie malgré cette inclination. Pendant les premiers mois du mariage, il traite sa femme avec une froideur et une indifférence qui la plongent dans une tristesse profonde ; mais son angélique patience supporte tout sans se plaindre. La courtisane, furieuse de ce mariage, fait souffrir Pamphile par des colères et des reproches continuels. La comparaison qu'il fait des deux femmes le conduit à l'amour de Philumène. Obligé d'entreprendre un voyage pour affaire, il part ; à son retour, sa femme, ne pouvant vivre avec sa belle-mère, s'est retirée chez ses parents. Il va et acquiert la certitude qu'elle vient d'accoucher secrètement. Le temps écoulé depuis son mariage ne lui permet pas de doute ; cet enfant n'est pas à lui.

La pauvre femme se trouve dans une situation horrible. Entraînée par la violence dans une faute involontaire quelque temps avant son mariage, elle paie ainsi le crime d'un autre. Réellement innocente, elle ne peut s'expliquer. Il y avait là matière à des scènes d'une grande douleur et d'un dramatique terrible. Mettez ce sujet dans les mains de Shakspeare, et vous verrez quelle abondance de larmes il arrachera en peignant ces deux cœurs brisés : l'homme frappé dans son amour et dans son orgueil ; la femme plus malheureuse encore, déshonorée et non coupable. Que de nuances s'offraient au peintre ! mille combats déchirants, l'a-

veu sur le point d'échapper à tout instant à l'infortunée; les cris de pardon, le désespoir; chez le mari, l'orgueil en lutte avec la tendresse. Admirez l'inhabileté de l'artiste! cette femme ne paraît point sur la scène; le mari conte son malheur, les deux beaux-pères et la belle-mère bavardent inutilement, et, quoique ceci soit très commun dans le monde, ce n'est nullement théâtral. Il était impossible de faire moins avec de si grandes ressources.

Toute cette histoire se termine merveilleusement. Après beaucoup de conversations, les deux pères ont cependant une idée. Pamphile, ayant abandonné sa femme, ne peut, selon eux, avoir été conduit là que par la courtisane qu'il aimait. On fait venir cette créature, qui proteste que, depuis son mariage, elle a cessé d'être la maîtresse de Pamphile. Mais ce qui arrange tout, c'est que la mère de Philumène reconnaît au doigt de la courtisane l'anneau de sa fille. Elle appelle son gendre, qui s'empresse de rendre tout son amour à sa femme. Cet anneau, il l'avait pris au doigt de Philumène, dans une nuit honteuse où il abusa d'elle par violence, quelque temps avant son mariage. L'enfant qui vient de naître est à lui. Tel est le sujet d'Hécyra, la belle-mère.

Quand un poète, avec une telle complication de faits et de situations pathétiques ne parvient pas à intéresser, il faut bien reconnaître qu'il n'a pas le génie dramatique.

Térence s'occupait surtout de détails, d'écrire avec élégance et pureté, de semer son dialogue de traits de bon ton; il soignait chaque vers, mais il gardait toujours dans la passion une mesure qui allanguissait sa comédie. Son *Andrienne*, la plus célèbre de ses pièces et celle dont l'exécution est la plus savante, n'offre qu'un drame assez dénué d'intérêt. C'est un jeune homme d'Athènes (car les pièces de Térence sont athéniennes) qui veut se marier en secret avec une jeune fille étrangère; mais il a un père qui a arrangé son mariage avec la fille d'un de ses amis nommé Chrémès. L'amant ne veut pas abandonner sa maîtresse, de son côté le père est inébranlable dans sa volonté. Le hasard se charge de terminer tout cela. On apprend que la maîtresse du jeune homme n'est autre que la seconde fille de Chrémès, que l'on croyait morte depuis longtemps, et les pères s'empressent de conclure l'union des deux amants.

Il est difficile de trouver une action plus insignifiante, et le succès de la pièce est évidemment dû au style. Les *Adelphes* entrent plus dans les voies comiques. Ce sont deux vieillards qui ont un système différent sur l'éducation de la jeunesse. Le premier laisse son fils dans une parfaite liberté, tandis que l'autre soumet le sien à une obéissance passive. Les deux jeunes gens tournent mal. Térence a sans doute voulu prouver qu'il fallait de la modération dans la liberté comme dans l'obéis-

sance. Ce sont encore les qualités et les défauts de ce poète. Délicatesse élégante dans le style, mollesse dans l'action. Il est inutile de pousser plus loin cette analyse. Il y a d'ailleurs telle pièce du comique de la haute société de Rome dont nous n'oserions pas rendre compte aux lecteurs français.

On peut se faire une idée de Ménandre d'après les pièces de Térence; aussi, malgré l'imposante renommée de ce poète, nous sommes portés à croire que, brillant par les détails, par le charme d'un style pur et la finesse du dialogue, il était peu dramatique. Les actions que Térence a puisées à cette source sont d'une simplicité qui ne permet pas de penser autrement. Ainsi, la comédie antique était, comme on voit, bien différente de la nôtre. Celle d'Aristophane, que Plaute a souvent imitée, n'est qu'une suite de caricatures, de scènes bouffonnes et satiriques sans liaison, sans drame. La comédie d'intrigues qui vous tient en haleine jusqu'à la chute du rideau, la comédie dont le Mariage de Figaro est le type le plus célèbre, est une création toute moderne. La comédie de caractère, comme le Misanthrope et le Tartufe, pourrait bien être tout aussi moderne, malgré l'essai de Plaute dans son Avare. La comédie a donc progressé avec le genre humain. Je fais cette remarque parce qu'elle n'est pas applicable à tous les genres de poésie; on pourrait même affirmer qu'elle ne l'est qu'à l'art dramatique, et je dis à l'art dramatique tout

entier, le drame de Shakspeare étant à mes yeux un grand progrès sur le drame grec, malgré mon admiration profonde pour ce dernier.

Au sein des troubles de la république parut un poète qui semble appartenir aux premiers temps de la philosophie grecque. Le poème *De la nature des choses* fait penser à Xénophane, ce fondateur de l'école d'Élée, qui écrivit en vers un grand ouvrage sur la nature. Ceci était l'enfance de la philosophie, sans doute ; mais combien Xénophane, en tant que philosophe, était supérieur à Lucrèce ! Il faut voir ces premiers penseurs de la Grèce, entourés de ténèbres obscures, jeter un premier regard sur l'univers, et, saisis de l'idée d'examen, soulever un coin du voile épais qui recouvrait la science. Là, dans chaque erreur même on est obligé de reconnaître un trait de génie, une découverte enfin ; peu à peu la plus grande partie du voile se lèvera ; il ne restera plus que ce qu'il aura plu à Dieu de cacher éternellement. Mais ici, Lucrèce, initié à la philosophie grecque, va choisir Épicure pour Dieu ; c'est-à-dire la doctrine la plus abrutissante pour l'humanité, et conséquemment la plus antipathique à la poésie, cette rêveuse sublime dont le regard s'élance sans cesse vers l'infini. Lui poète va se perdre ainsi dans les régions infimes d'un sensualisme abject ; et quand je dis qu'il prend Épicure pour Dieu, je n'en impose pas, j'en appelle au début du livre cinquième :

« Quel génie peut chanter dignement un si noble sujet, de si grandes découvertes? Quelle voix assez éloquente peut célébrer les louanges de ce sage dont l'esprit créateur nous a transmis de si riches présents? Cette tâche est sans doute au-dessus des efforts d'un mortel; car, s'il faut en parler d'une façon qui réponde au caractère de grandeur empreint sur ses ouvrages, ce fut sans doute un Dieu. Oui, Memmius, un Dieu seul a pu trouver le premier cet admirable plan de conduite auquel on donne aujourd'hui le nom de *sagesse*, et par cet art vraiment divin faire succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres. »

Nous pensons donc que Lucrèce est, comme philosophe, un esprit aveugle qui a fui la lumière et s'est jeté dans une foule d'erreurs incroyables [1]. Comme artiste, le choix de son sujet est une grande faute. Rien de plus incomplet que cette poésie qui s'inspire exclusivement de la nature; rien de plus froid et de plus incomplet également qu'un poème où cette inspiration n'apparaîtrait jamais. Examinez tous les poèmes descriptifs ou didactiques; il y a là quelque chose de languissant et de fastidieux. On se prie pour lire; c'est que les œuvres d'art doi-

[1] Il pourrait cependant avoir une excuse, il n'a peut-être pas connu toute la philosophie grecque, car le poème *De la nature des choses* est antérieur aux écrits de Cicéron, qui a révélé cette philosophie aux Romains. Il y a ici bien de l'incertitude.

vent être complètes comme le monde. Au sein d'un paysage grandiose ou d'un site gracieux il y a des hommes, des âmes qui sentent la communion de leurs pensées avec le spectacle vivifiant qui les entoure. Il y a des douleurs qui s'harmonisent avec la tristesse rêveuse du soir, avec l'ombre des nuits, les murmures de la forêt ou de l'océan; il y a des joies qui sympathisent avec le réveil parfumé et chantant de la nature. Eh bien! jetez aussi dans un poème, au sein de vos paysages, des êtres qui sentent et souffrent, qui se consolent par ces magnifiques aspects si pleins de la présence de Dieu. Peignez avec amour, comme les lakistes anglais, comme leur maître Wordsworth, la vie intime de l'homme avec les lieux qui l'entourent, suivez l'exemple de notre Bernardin, de Rousseau, de Chateaubriand, étudiez dans l'antiquité ces admirables artistes grecs qui ont senti la nature avec tant de profondeur et de charme; mais gardez-vous de jeter votre poésie sur les expériences de la physique et de la chimie, de croire que vous serez lus en transportant ainsi dans l'art toutes les investigations des sciences naturelles. Le poète ne doit voir, si je puis m'exprimer ainsi, que la vie morale du paysage, c'est-à-dire son aspect et ses rapports avec les pensées et les sentiments de l'homme.

Lucrèce est insupportable avec ses dissertations sur le mouvement essentiel des atomes, sur leur solidité, leur indivisibilité et leur éternité, sur

l'âme qui ne forme qu'une même substance avec l'esprit, *qui réside au centre de la poitrine*, tandis que l'âme est répandue dans tout le corps. Je pourrais citer plusieurs pages de folies épicuriennes sur la psychologie. Qu'il me suffise de dire que la plus grande partie du poème est illisible, et que quiconque aurait la fantaisie de ressusciter ce genre tomberait dans les mêmes erreurs.

Quoi qu'il en soit, Lucrèce est un homme admiré depuis des siècles, et il mérite cette admiration. Schlegel le considère comme le premier des poètes romains pour l'enthousiasme et l'élévation des pensées. Ce jugement n'est pas infaillible; mais il est hors de doute que plusieurs fragments de Lucrèce peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles choses des lettres romaines. La description de la peste de l'Attique est une traduction de Thucydide, mais ces vers sont d'une verve et d'une fécondité étranges. Nous avons remarqué une description érotique qui blesse la pudeur, mais où il faut reconnaître une énergie de pinceau bien rare. L'invocation à Vénus, qui ouvre le poème, est un de ces morceaux qu'on n'ose plus louer, parce que leur célébrité est fatigante; d'ailleurs nous la croyons trop vantée, quoiqu'elle soit belle. Çà et là on rencontre au milieu de tout ce fatras scientifique des pensées profondes exprimées en vers superbes.

« Tu t'indignes de mourir, toi dont la vie est

une mort continuelle, qui te vois mourir à chaque instant, toi qui livres au sommeil la plus grande partie de tes jours, qui dors même en veillant, et dont les idées sont des songes ; toi qui, toujours en proie aux préjugés, aux terreurs chimériques, aux inquiétudes dévorantes, ne sais pas en démêler la cause, et dont l'âme est toujours incertaine, flottante, égarée.

» Si les hommes connaissaient la cause et l'origine des maux qui assiégent leur âme, comme ils sentent le poids accablant qui s'appesantit sur eux, leur vie ne serait pas si malheureuse. On ne les verrait pas chercher toujours sans savoir ce qu'ils désirent, et changer sans cesse de place, comme si par cette oscillation continuelle ils pouvaient se délivrer du fardeau qui les opprime.

» Celui-ci quitte son riche palais pour se dérober à l'ennui ; mais il y rentre un moment après, ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet autre se sauve dans ses terres, on dirait qu'il accourt pour y éteindre un incendie ; mais à peine en a-t-il touché les limites qu'il y trouve l'ennui. Il succombe au sommeil et cherche à s'oublier lui-même. Dans un moment vous allez le voir regagner la ville avec la même promptitude. C'est ainsi que chacun se fuit sans cesse ; mais on ne peut s'éviter. On se retrouve, on s'importune, on se tourmente toujours, c'est qu'on ignore la cause de son mal. Si on la connaissait, renonçant à tous ces vains remèdes,

on se livrerait à l'étude de la nature, puisqu'il est question, non du sort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit succéder à la mort [1]. »

Ceci est très beau sans doute ; seulement on s'étonne que la compréhension de la nature, telle que la voyait Lucrèce, pût donner le repos à son âme. Cette doctrine du néant après la mort a toujours eu pour moi quelque chose d'effrayant, et je crois que les êtres dégradés qui s'y complaisent ne l'ont jamais sondée.

Le déplorable système de Lucrèce se fait sentir dans tous les détails de son œuvre. S'il parle de l'amour, il prend soin de le rabaisser autant que possible, il vante l'inconstante brutalité des bêtes. Il proscrit tout ce qu'il y a de spiritualiste dans cette passion, comme ne pouvant causer que des malheurs. Il engage les hommes à n'aimer que la beauté physique ; il les réduit à l'état d'animaux sans pensée. On ne peut aller plus loin dans l'infime.

Considéré comme œuvre philosophique, le poème de Lucrèce est un des plus pernicieux ouvrages que j'aie lus. Il est faux dans presque toutes ses parties. Comme œuvre d'art, c'est une malheureuse conception dont l'effet général est manqué. Mais dans les détails il offre des beautés d'un ordre très élevé, des tableaux de nature peints à grands traits et en vers magnifiques.

[1] Livre III.

Ce qui fait la gloire de cet homme, c'est d'avoir élevé à une hauteur inconnue avant lui le langage poétique des Romains. Comme créateur de langue, c'est un écrivain de génie dans toute la force du terme, et ceci est profondément digne d'admiration.

Vers le même temps, Cicéron jetait sur la prose latine l'éclat de son esprit si varié et si fécond. Il a laissé une trace trop profonde dans l'histoire de sa patrie pour que nous ne nous arrêtions pas quelque temps sur ses œuvres, qu'il est presque de bon ton de décrier aujourd'hui. La vie de cet homme célèbre est une des plus laborieuses qui nous aient été révélées par les annales des peuples. Ses débuts au barreau retentirent dans toute l'Italie. Il passa deux ans à Athènes, où il se montra moins le disciple que le rival des plus célèbres orateurs de cette capitale de la Grèce. Apollonius Molon, l'un d'entre eux, dit un biographe, l'ayant un jour entendu déclamer, demeura dans un profond silence, tandis que tout le monde s'empressait d'applaudir. Le jeune orateur lui en demanda la cause : « Ah ! lui répondit-il, je vous loue sans doute et vous admire, mais je plains le sort de la Grèce ; il ne lui restait plus que la gloire de l'éloquence, vous allez la lui ravir et la transporter aux Romains. » De retour à Rome, il fut nommé questeur et gouverneur en Sicile ; il avait trente et un ans. Enfin,

de dignité en dignité, nous le voyons parvenir au consulat.

C'est là que sa vie politique prend une importance historique : la conjuration de Catilina, qu'il déjoue par son énergie et son éloquence, le place auprès de Démosthènes dans l'estime des peuples. Toutefois, il faut remarquer que, s'il y a des rapports entre ces deux hommes, ils ont tous deux un caractère bien distinct : Démosthènes a plus l'allure du génie, Cicéron celle de l'esprit. Ce dernier dépare souvent ses plus beaux discours par des bavardages d'avocat, et c'est une des légitimes causes de la défaveur qui s'attache aujourd'hui à ses œuvres. Mais il faut se garder de l'engouement dans la détraction comme dans la louange. Cicéron est verbeux, c'est vrai ; mais vous ne trouvez presque nulle part un orateur plus spirituel, plus adroit, plus fécond. Il ne faut pas oublier non plus qu'il s'est élevé souvent à des mouvements d'une éloquence forte et brûlante ; enfin, il faut se souvenir qu'un homme qui occupe le premier rang parmi les orateurs de la plus puissante république de la terre doit être digne de quelque admiration.

Et d'ailleurs c'est que la gloire de Cicéron n'est pas tout entière une gloire de tribun comme celle de Démosthènes. C'est lui qui, au milieu des tourmentes publiques, chargé qu'il était souvent du fardeau du pouvoir, trouva le moyen d'initier Rome aux travaux philosophiques de la Grèce. D'autres

ont analysé les harangues politiques et les discours d'avocat de l'orateur romain. Nous ne voyons rien de bien nouveau à dire sur ce sujet, et nous y sommes d'autant moins portés que ces morceaux sont très connus et qu'ils tirent une grande partie de leur intérêt des circonstances fugitives de l'histoire. Nous aimons donc mieux arrêter le lecteur sur les livres philosophiques de Cicéron, parce que là se traitent des questions palpitantes d'intérêt dans tous les siècles et dans toutes les contrées, le grand problème de la destinée humaine, du bonheur de l'homme dans cette vie, de son avenir dans l'autre. Il ne faut pas croire que Cicéron ait rien créé en philosophie. Ce n'était pas dans les destinées de Rome. On a longtemps demandé pourquoi cette branche des connaissances humaines n'avait pas progressé dans la patrie de César : on a prétendu que la guerre et la conquête occupaient trop les esprits pour leur permettre la contemplation solitaire exigée par les investigations psychologiques. Ceci ne soutient guère l'examen. La poésie, elle aussi, paraît exiger le recueillement et le silence, et nous savons qu'il n'est pas de tourmentes assez terribles pour l'empêcher de découvrir une retraite solitaire où elle puisse cacher sa vie rêveuse et contemplative; nous savons qu'elle chante au sein des tempêtes, comme dans les méditations de la campagne. Qui aurait empêché la philosophie de se développer sous Auguste, cette époque où les

passions politiques harassées se reposèrent dans le sein de la tyrannie? Elle ne l'a pas fait, elle ne pouvait pas le faire. Comment ne voit-on pas que la mission de la philosophie était achevée par la Grèce; qu'il lui fallait désormais attendre la vivifiante et divine parole qui coula des lèvres du Christ? Après Platon, que restait-il à dire aux Romains?

Aussi que fit Cicéron dans les rares loisirs que lui laissaient les affaires de la république? Retiré dans sa solitude de Tusculum, il entreprit d'initier ses concitoyens aux travaux de la philosophie grecque. Et en cela il servit puissamment le progrès social; car la langue latine était alors universelle. Les légions romaines l'avaient portée depuis les rochers de l'Angleterre jusqu'aux fleuves de la molle Asie.

Lucrèce avait écrit un poème sur la Nature des choses; Cicéron, sous le titre moins philosophique de la Nature des dieux, publia un traité qui résume les opinions des divers philosophes sur la divinité. Il reproduit avec soin les études, les idées des épicuriens et des stoïciens. Cicéron semble avoir senti que l'honneur de sa patrie exigeait un contre-poids à l'enthousiasme de Lucrèce pour Épicure. Presque tous les traités philosophiques du penseur de Tusculum sont une réaction contre Épicure. Ici, il se plaît à mettre dans la bouche d'un disciple épicurien une foule d'absurdités sur

Dieu, que le stoïcien Balbus réfute avec une malice toute française. Il émet sur la nature de la divinité des idées que les stoïciens avaient puisées dans les livres de Platon ; puis il en vient à démontrer Dieu par le spectacle de la nature, et il tire des harmonies du monde physique une page admirable, que Fénélon aurait écrite s'il avait vécu à Rome, et qu'il a surpassée dans son divin livre de l'existence de Dieu.

Après le stoïcien, l'académicien Cotta vient jeter ses doutes sur toutes ces questions ; mais il ressort toujours de ce dialogue que Cicéron partage les idées spiritualistes ; et Épicure, déifié par Lucrèce, est replongé dans le néant par l'écrivain romain.

Parmi les traités de philosophie, il faut remarquer les *Tusculanes,* qui tirent leur nom de la maison de campagne de l'auteur : ce lieu est aujourd'hui nommé Frascati. Il s'agit ici de l'immense question que s'adresse continuellement et en tous lieux l'homme désorienté sur cette terre d'exil : Comment parvenir au bonheur? L'homme ordinairement use sa vie à chercher le moyen d'y arriver ; la mort l'arrête dans cette recherche. Platon et toute la philosophie grecque se sont souvent posé ce problème, qui ne peut être résolu que par le christianisme. Il était dans la destinée de la philosophie romaine de ne pas plus faire progresser la morale que la métaphysique. Aussi est-il juste de dire que, considérée sous le rapport du mouve-

ment humanitaire, il n'existe pas de philosophie romaine. Ses écrivains n'ont fait que revêtir d'une autre langue la pensée grecque.

En effet, il suffira de citer les principales divisions des *Tusculanes* pour convaincre de la vérité de notre assertion. Le premier livre enseigne à mépriser la mort; — le second, à supporter la douleur avec patience. — Cicéron développe à ce sujet la théorie stoïcienne qui soutient que la douleur n'est pas un mal, que ce nom ne convient qu'au déshonneur. Il est vrai que le Romain adoucit un peu l'austère doctrine, et qu'il se borne à prouver que la douleur n'est pas *le plus grand des maux*, mais le déshonneur. Ceci pouvait satisfaire certains sectaires, lorsqu'ils entendirent ce langage pour la première fois; mais j'avoue que je conçois peu la puissance de cette consolation dans la souffrance. Saint Augustin et Bossuet sont bien autrement éloquents, lorsque, inspirés par leur Dieu d'amour et se passionnant pour les sanglantes tortures du crucifié, ils montrent à chaque chrétien la nécessité de se courber sous cette croix affranchissante, afin de s'élancer dans la gloire et le bonheur qui ne finissent pas. L'amour de Dieu seul jette sur ces questions de vivifiantes clartés. Plus il sera vivace sur cette terre, moins les hommes se tourmenteront à la recherche du bonheur. Ce n'est pas à cette époque qu'il sera nécessaire de prouver que l'extinction de la foi entraîne de mélancoliques et sombres

maladies qui font jeter de longs gémissements et aboutissent tous les jours au suicide. On ne m'a jamais raconté que le stoïcisme ait arrêté le poignard dans la main d'un homme. La philosophie est bonne pour les gens qui se portent bien. C'est un noble exercice de l'esprit que ces brillantes discussions lorsque l'âme est calme, lorsque les passions se taisent dans notre sein et que nous regardons du rivage les naufragés qui battent la vague; mais, au moment du combat, si rude et si terrible, il faut au cœur de l'homme quelque chose de plus mystérieux et de plus tendre.

Le troisième livre traite de la fermeté que nous devons apporter dans la souffrance. C'est encore le grand moyen des moralistes grecs. On en appelle à la raison. Nous ne pourrions que répéter ce que nous venons de dire. Le quatrième développe cette idée et entre dans la peinture de quelques perturbations de l'âme. C'est toujours le même vice. L'homme doit continuellement chercher en lui-même, dans sa force intime, le remède à ses maux. La philosophie ne s'aperçoit pas que, lorsque notre âme souffre, elle est faible : pourquoi nous obliger à trouver la force dans cette faiblesse même?

Pour dire quelque chose de rationnel, il faut de toute nécessité porter le regard de l'homme hors de lui, hors de ce cœur qui languit; c'est vers Dieu, source infinie de consolation et de bonheur, de

force et de patience, qu'il faut élever cet œil terne et abattu.

Cicéron termine son traité par développer cette idée que le bonheur consiste dans ce sentiment d'elle-même que la vertu possède. Je ne m'arrêterai pas à démontrer que ceci est encore peu solide, et que l'homme vertueux ne peut rencontrer le bonheur qu'en reportant à Dieu lui-même l'hommage de sa vertu et en ayant continuellement dans le cœur le sentiment et l'amour de la divinité.

J'aurais les mêmes observations à faire sur les cinq livres de la Nature du bien et du mal et en général sur tous les travaux que Cicéron a empruntés aux Grecs. Le propre de cet écrivain n'est pas d'avoir approfondi certains points de la science, mais d'en avoir vulgarisé beaucoup. Il effleura une foule de sujets, et ne réussit à démontrer que l'incertitude de ses opinions. La variété est le caractère dominant de son esprit; il avait de la poésie un sentiment assez vif, qu'il puisa dans l'étude des poètes grecs. On se rappelle qu'il s'efforça d'écrire en vers et qu'il le fit sans succès. Il y a un noble sentiment dans ces paroles de sa défense du poète Archias :

« Qu'il soit sacré pour vous, hommes lettrés, ce nom de poète que ne viola jamais aucune nation barbare. Les rochers et les solitudes répondent à sa voix; les bêtes fauves s'arrêtent adoucies par son chant; et nous, élevés au milieu des merveilles

de la pensée, ne serons-nous pas émus par la voix des poètes? »

Le traité des Devoirs est un livre de morale excellent pour son temps, mais que nos grands écrivains du christianisme ont tellement dépassé qu'il n'est plus important que comme monument local et comme donnant l'idée de l'état de cette science à cette époque. Les pages sur la vieillesse et l'amitié ont un charme de cœur auquel Cicéron ne nous a pas habitués, soit qu'ordinairement la nature de ses travaux l'ait entraîné forcément ailleurs, soit qu'il n'ait été porté qu'à de rares intervalles à ces sortes de contemplations.

Quant à la phrase cicéronienne, si attaquée aujourd'hui, il faut s'entendre. Nous sommes dans une époque de violente réaction contre tout ce qui sent le style d'académie. Nous nous passionnons, comme toujours, à l'instant d'une révolution littéraire. Les périodes arrondies et sonores, les phrases longues et verbeuses nous sont antipathiques, et il est vrai que l'orateur romain, gâté sans doute par les sophistes grecs de son temps, est souvent prodigue de mots et a grand soin de la rondeur de ses phrases. Il est certain aussi que la longueur de ses périodes jette souvent de l'obscurité dans sa manière, et que l'on aspire à rencontrer un point; car on se trouve hors d'haleine pour une telle course. Mais prenons garde que ces défauts ne nous ferment les yeux sur les beautés réelles dont étin-

cellent les écrits de Cicéron. Rappelons-nous qu'il y a eu quelque gloire à initier le peuple de Rome à la pensée philosophique de la Grèce, et qu'après Démosthènes cet homme est le premier orateur de l'antiquité. Rappelons-nous aussi qu'il déploya autant de courage que d'éloquence dans le combat acharné qu'il livra au terrible conspirateur Catilina, et que la république fut sauvée par sa parole.

Les Romains furent aussi stupides que les Grecs de Démosthènes. Cicéron mourut assassiné par les ordres d'Antoine et d'Octave. Triste ressemblance dans la destinée de ces deux grands génies! Ingratitude funeste qui dégoûte tout à la fois des tyrans et du peuple!

HISTORIENS
SOUS LA RÉPUBLIQUE.

XIV

Salluste [1], — Jules César [2].

« Dans la paix et dans la guerre les mœurs étaient sévères. Partout l'union la plus grande, l'avarice inconnue, le juste et le bon avaient de la force plus encore par la nature que par les lois. Ils faisaient payer aux ennemis leurs querelles et leurs discordes; mais avec les citoyens, les citoyens ne luttaient que de vertus. Ils étaient magnifiques dans le culte des dieux, économes au foyer domestique, fidèles à leurs amis. Par ces qualités, par leur audace, ils servaient à la fois leur cause et celle de la république; la paix naissait de la justice. »

Tel est le tableau que Salluste trace des aïeux de

[1] Né 85 ans avant J.-C.
[2] 98 ans avant J.-C.

ces Romains corrompus parmi lesquels s'est écoulée sa jeunesse, et dont, s'il faut croire les biographes, il avait partagé toutes les souillures. Il est curieux de mettre en regard les lignes du même historien sur ses contemporains.

« Quand ils commencèrent à honorer la richesse, quand la gloire, l'empire, le pouvoir la suivirent, on rougit de la vertu, on eut honte de la pauvreté, l'innocence fut traitée de factieuse. Avec l'or, la luxure, l'avarice et l'orgueil s'emparèrent de la jeunesse..... »

Au milieu de toute cette corruption un homme se fit remarquer par ses débauches, ses crimes et par l'audace de son caractère ; Catilina domina toutes ces têtes ridées par le vice. Il agita la grande cité en remuant toutes les passions de la populace. Ce fut un factieux digne de poser devant le sombre peintre dont nous allons examiner l'œuvre. Salluste avait été dès vingt ans mêlé aux hommes politiques de son époque. Il avait connu Catilina, César, Crassus, Cicéron, Clodius ; son ambition froissée l'avait rejeté dans la solitude, et là, fatigué des âpres voluptés de sa première jeunesse et de toutes les sales intrigues de la politique, il se fit austère, au moins dans ses écrits, et raconta ses souvenirs aux hommes.

Il n'y a pas de peintre plus énergique que Salluste ; Tacite est plus profond, mais ses tableaux n'ont pas plus de coloris et de relief. Il affectionne

surtout le portrait; au début de son livre, il trace ainsi celui de l'homme qui est la première figure de sa composition :

« Lucius Catilina, d'une naissance noble, fut doué d'une grande force d'âme et de corps, mais d'un génie méchant et dépravé. Dès son adolescence, ses plaisirs furent la guerre intestine, les meurtres, les rapines, la discorde civile; tels furent les exercices de sa jeunesse. Son corps supportait à un degré incroyable la faim, le froid, les veilles. Esprit audacieux, rusé, mobile, feignant et dissimulant toute chose, ambitieux de ce qui n'était pas à lui, prodigue du sien, ardent au plaisir, assez éloquent quoique peu instruit. Son imagination vaste désirait des choses sans bornes, incroyables, toujours trop hautes. »

Tel était cet homme qui avait rempli la ville du bruit de ses criminelles amours avec une vestale, et avec tant d'autres femmes nobles. Voilà ce héros qui voulait, disait-il, combattre pour les intérêts du peuple! De nos jours, on s'est pris d'une belle passion pour détruire l'histoire. Après avoir douté, souvent avec raison, d'une foule de faits historiques, qui avaient été crus jusqu'alors sans difficulté, il a fallu leur substituer d'autres faits, ou du moins en changer la nature ou le but. Par exemple, un écrivain demandait, il y a peu de temps, quel était le but de la conjuration de Catilina, qui, disait-il, ne déplaisait pas à César. Voudrait-on par hasard

ennoblir cette guerre de tous les vices de Rome contre ses vertus? Le but de la conjuration de Catilina était l'ambition de son chef, et combien compte-t-on d'hommes politiques conduits par une autre passion? Elle ne déplaisait pas à César, parce qu'il avait son chemin à faire. Est-il quelqu'un qui doute de l'ambition de César?

« Dans une cité si grande et si corrompue, Catilina (et ceci était très facile) avait pour gardes du corps des bandes d'hommes infâmes et chargés de crimes; car tout impudique ou adultère qui avait dissipé son patrimoine dans les mauvais lieux, livré aux appétits grossiers des débauches de toutes sortes; celui qui avait volé l'or d'autrui pour en racheter sa honte et ses crimes; les parricides, les sacriléges, les hommes couverts de condamnations ou les redoutant à cause de leurs forfaits; ceux que leur main ou leur langue nourrissait par le parjure ou le sang des citoyens; tous ceux enfin que la honte, le besoin ou la conscience tourmentaient, ceux-là étaient les proches et les familiers de Catilina. »

Il serait en vérité difficile d'assigner un but noble à ces amas d'opprobres. Salluste avait passé par le tribunat; chassé du sénat sous le prétexte du retentissement de ses aventures galantes, il avait trente ans environ lorsqu'il entreprit de raconter cette conjuration de Catilina, dont il connaissait les principaux acteurs. Ami de César, comme Thu-

cydide l'avait été de Périclès, il put scruter à loisir les passions des hommes politiques. D'ailleurs son temps lui livrait une galerie de célébrités rares : d'abord avant tout César, l'homme étonnant de son siècle, l'homme le plus complet de l'histoire peut-être, mais sali par des vices honteux ; Caton, extrême en ces vertus qui peuvent conduire au crime ; l'avide et millionnaire Crassus ; Catilina, tout audace et tout crime ; enfin Cicéron, orateur souvent verbeux sans doute, mais qui délivra Rome de ses infâmes ennemis, et restera un des esprits les plus étendus et les plus subtils de l'antiquité.

Ce récit de la conjuration est un chef-d'œuvre. Salluste suit pas à pas toutes les phases de cette dramatique histoire. Il peint chaque homme, il sonde les replis de son cœur, dévoile ses pensées, ses ambitions, ses désordres. S'il rencontre sur son chemin quelque femme qui ait eu de l'influence sur les affaires de son temps, il esquisse sa vie avec cette liberté de pinceau qu'a surpassée depuis notre Brantôme. Salluste n'est point un historien à illusions, un de ces peintres qui vous jettent dans l'admiration des républiques anciennes, et faussent ainsi les idées de la jeunesse. Vivant dans une société corrompue, corrompu lui-même, il fait surtout ressortir de ses tableaux cette vérité triste et profonde, que presque toujours les hommes politiques n'agissaient que par égoïsme, couvrant leurs

passions cupides des mots retentissants de *patrie* ou de *liberté*. Cet homme voyait le fond des choses; il n'admirait pas plus le peuple que ses maîtres. Lorsque les conjurés furent vaincus, il peint ainsi l'effet produit dans la cité : « Cependant, la conjuration étant découverte, le peuple, qui d'abord s'était montré amoureux des choses nouvelles et chaud partisan de la guerre, se prit à exécrer les desseins de Catilina et à élever Cicéron au ciel; et, comme s'il échappait à la servitude, il se répandait en joies et en plaisirs. »

Je sais un gré infini à Salluste d'avoir enfermé son récit dans soixante petites pages, pleines de science historique, d'expérience des hommes, de pensées fortes, de peintures énergiques et habilement dessinées. Ce que j'abhorre surtout dans les lettres, c'est le bavardage.

César fit rentrer Salluste dans l'ordre des sénateurs, et lui donna le gouvernement de la Numidie, où il amassa d'immenses richesses par les injustices les plus criantes. C'est cet homme qui parla avec tant d'indignation contre l'avarice et la cupidité !

Salluste revint à Rome avec ses trésors, et il s'amusa à étonner les Romains par son luxe oriental. Il bâtit sur le mont Quirinal un palais splendide, et l'entoura de magnifiques jardins; Rome entière se rendit longtemps sous leurs ombrages, où se rencontraient des chefs-d'œuvre de la sculpture

grecque. Cependant, au sein de la mollesse et des plaisirs, il était assailli de ses souvenirs d'Afrique; la terre d'Annibal si étrange à peindre, les vicissitudes si variées de cette terrible guerre contre Jugurtha, dans laquelle avaient combattu plusieurs hommes qui occupent une place immense dans les annales de Rome, enfin, le loisir qui allonge tant les jours, tout engageait le peintre de Catalina à reprendre la plume.

Il commence son livre de Jugurtha par quelques pages philosophiques où il se prend à vanter l'âme au préjudice du corps. Cet homme, plongé dans le délire sensuel, semble se débarrasser de ces attaches puissantes; peut-être n'était-ce qu'un de ces amers instants de dégoût qui saisissent l'âme de l'homme endormi dans les voluptés; qu'une de ces lueurs qui apparaissent aux plus aveugles, pour s'évanouir aussitôt, au souffle abrutissant des habitudes grossières. Il appelle l'âme incorruptible, éternelle, reine du genre humain. Il gémit de voir admirer la dépravation de ceux qui, livrés aux plaisirs du corps, passent leur vie dans le luxe et la paresse.

La satiété était venue pour Salluste, non-seulement celle des plaisirs, mais celle de l'ambition et du pouvoir. Il est mécontent des hommes et des choses. Véritablement, dit-il, je ne vois pas que la magistrature et la puissance, que tout soin des

choses publiques, soient maintenant désirables; car ce n'est pas à la vertu qu'on rend hommage.

Après ce préambule d'homme désabusé, position excellente pour écrire l'histoire, Salluste entre en matière. Il raconte cette guerre parce qu'elle fut fière et grande, et parce que là commença la lutte des plébéiens contre la noblesse. On reconnaît à ce portrait qu'il nous trace de Jugurtha, au début de son livre, les habitudes du peintre de Catilina. Un grand écrivain moderne eût tiré plus de parti des descriptions de l'Afrique et des souffrances des armées dans ses déserts. Les anciens craignaient de consacrer trop de pages à ces peintures; ils étaient sobres de mots, et presque toujours ils faisaient bien. Cependant nous devons de si belles choses aux modernes en ce genre, qu'il y aurait de l'ingratitude à ne les en pas remercier. Il ne faut se fâcher que contre les imitateurs sans génie. En voyant les hommes de Rome sur cette terre d'Afrique, on ne peut se garder de songer aux tristes destinées de cette partie du monde que la civilisation a tant de peine à atteindre. Il semble que les grandes époques comme les grandes nations aient senti qu'il y avait quelque chose à tenter sur ce sol; que Dieu n'avait pas créé ce continent immense pour servir de demeure aux lions et aux tigres. Aussi avons-nous vu, dans le monde antique et dans le monde chrétien, les esprits élevés cher-

cher à civiliser ces régions terribles[1]. L'Afrique était pour Rome une sorte de champ clos où elle envoyait la foule d'hommes qui la gênait dans son sein; là allaient se former les capitaines qui revenaient saisir le pouvoir, appuyés sur les noms qu'ils avaient acquis parmi les Barbares.

Nous nous intéressons beaucoup plus à la première composition de Salluste qu'à la seconde. Les diverses phases de la guerre de Jugurtha, cette victoire qui vole si souvent d'un camp à l'autre, occupent trop de place dans ce récit, très curieux toutefois par la précision avec laquelle il rend compte de la manière de combattre des Romains et des Barbares. Jugurtha n'est pas moins qu'Annibal un type de la ruse africaine. L'historien d'ailleurs n'est pas toujours en Afrique; il revient souvent au forum pour initier le lecteur aux affaires intestines de Rome pendant que ses légions se battent au delà de la Méditerranée. Un des passages les plus remarquables est celui où Salluste peint le départ de Marius pour l'Afrique. Sa harangue au peuple est d'une énergie rare; on sent que l'historien y a jeté toutes ses passions démocratiques, on dirait avec plus de raison ses passions de haine contre la noblesse; car, si j'ai bien jugé Salluste, il n'aimait guère le peuple et détestait l'aristocra-

[1] Noble tâche que Dieu réserve peut-être à la France du dix-neuvième siècle.

tie. Croit-on que ce Marius, plébéien lui-même, aimât, lui aussi, ce peuple que sa parole électrisait, et qui avait la bonté d'avoir foi en lui ? Chaque cadavre de plébéien tombé dans un combat était un degré qui l'élevait vers le pouvoir. Il ne prisait pas autrement un homme. Voici quelques-unes des paroles que Salluste a mises dans la bouche hypocrite de l'ambitieux, au moment où il va quitter Rome :

« Mes phrases ne sont pas arrangées; je parle peu. La vertu se montre assez elle-même : ceux-là ont besoin d'artifices qui couvrent par leurs discours l'opprobre de leur vie. Je n'ai pas étudié les lettres grecques; je les aimais peu, car elles n'ont pas conduit les savants à la vertu; mais je suis savant dans tout ce qui peut être utile à la république : frapper les ennemis, veiller sur vos villes, ne rien craindre que la honte, supporter également l'été et l'hiver, dormir sur la terre, unir la misère et le travail. . . . .

» Votre noblesse méprise vos ancêtres parce qu'elle n'a pas leurs mœurs; elle nous méprise parce que nous cherchons à marcher sur leurs traces. Elle vous demande tous les honneurs, non parce qu'elle les mérite, mais parce qu'ils lui sont dus. Au reste, les plus orgueilleux errent au loin. Leurs aïeux leur ont laissé tout ce qui était en leur pouvoir : de l'or, leurs portraits, un grand nom; mais leur vertu, ils ne le pouvaient pas. Celle-là

seule ne se donne pas. Ils disent que je suis commun et de mœurs incultes, parce que je ne m'entends point à orner un repas, que je n'entretiens pas d'histrion, et que mon cuisinier ne vaut pas mieux que celui d'un paysan. J'aime à vous dire ces choses, Romains; car j'ai appris de mon père et d'autres hommes vénérables que les frivolités convenaient aux femmes et le travail aux hommes, et qu'aux gens de bien la gloire importe plus que les richesses........ Eh bien! qu'ils passent leur vieillesse comme leur adolescence, livrés à l'impudicité et à la gourmandise; qu'ils laissent la sueur, la poussière et toutes les fatigues à ceux qui les préfèrent à l'orgie. — Mais ils ne se bornent pas là, car lorsque ces hommes ignobles se sont fait une couronne de leur turpitude, ils vont arrachant le prix dû à l'honneur....... »

Du jour où un homme put prononcer un tel discours devant les Romains assemblés, la cause patricienne fut perdue, et l'on marchait rapidement à ce déplorable état de choses que nous verrons sous l'empire, où le chef était nommé par une multitude passionnée et aveugle, situation tellement dégradante pour la reine du monde que Montesquieu l'a comparée à la régence d'Alger.

Marius, après des chances diverses, termina la guerre africaine contre Jugurtha. Nous voyons paraître, à la fin du récit de Salluste, un jeune

homme qui, à peine arrivé au camp de Marius, de rude et ignorant de la guerre qu'il était, devint en peu de temps le plus habile de tous. Ce jeune homme est Sylla, celui qui doit relever pour un instant le pouvoir aristocratique. Il amène Jugurtha enchaîné à Marius. Le temps n'était pas éloigné où ce jeune homme devait chasser de Rome son général vaincu, j'ai presque dit détrôné. Horrible temps que celui où les plus forts d'entre les Romains n'agissaient que pour se détruire les uns les autres, où l'hypocrisie et l'égoïsme tenaient lieu de vertus! C'était la fin d'une puissance inouïe dans l'histoire, c'était un monde qui croulait. L'humanité était en travail, elle allait s'épanouir bien autrement belle et florissante. Mais n'anticipons pas.

On dit que Salluste avait, dans toute la maturité de son génie, écrit un autre livre. Il reprenait les choses, dit M. Lerminier, depuis le commencement des inimitiés entre Marius et Sylla, à leur retour d'Afrique; il avait à raconter les luttes terribles de ces deux hommes, les Gaulois, Mithridate, l'Asie, les fortunes diverses du parti aristocratique et démocratique, la mort de Marius, l'abdication de Sylla, la jeunesse de Pompée, l'époque de ses prospérités, jusqu'à ce qu'il rencontrât Catilina, dont il avait écrit l'histoire.

Quelle perte, quand on songe au sujet et à

l'historien ! On n'a retrouvé que quelques courts fragments de cet ouvrage.

Salluste fut certainement le créateur de l'histoire romaine. Son style est admirable par sa concision et sa profondeur autant que par le pittoresque de sa phrase. Comme moraliste, il semble qu'il ait voulu racheter les scandaleux désordres de sa vie privée par l'austérité de sa parole et le mépris qu'il jette à pleine mains sur la débauche et l'égoïsme. Salluste fut admirablement placé pour écrire l'histoire, recevant les confidences de César, comme Thucydide, son modèle naturel, recevait celles de Périclès.

Le plus grand capitaine de Rome est aussi un de ses historiens le plus justement célèbres. Les mémoires qu'il a publiés sous le titre de *Commentaires* sont d'un prix immense par la vérité d'observation et la sévérité du style.

La première partie des *Commentaires* est pour nous une œuvre nationale, et sans contredit le document le plus précieux que l'on possède sur la vie et les mœurs de nos aïeux. Il est permis sans doute de voir dans le soin qu'a mis César à l'examen des Gaules et de l'Angleterre une sorte de prévision sur les hautes destinées réservées à ces deux grandes nations dans l'histoire de l'humanité. Plus on examine les observations du conquérant, plus on est convaincu de leur profondeur. A voir cet homme pâle et amaigri par les veilles et les

débauches partir pour les Gaules, afin d'agrandir une renommée encore trop peu vaste pour essayer la souveraine puissance, on ne peut oublier que dix-huit siècles plus tard un jeune homme pâle et usé, mais seulement par l'étude et la pensée, entraînait ces mêmes Gaulois en Égypte, dans le but aussi d'étonner les hommes, afin de leur imposer un jour sa volonté pour loi. Et ce rapprochement saisit l'âme, et donne encore un attrait de plus au récit de César.

Il peint les Gaulois comme de grands amateurs de toutes nouveautés, prenant facilement les armes; leur imagination est mobile et légère. Toutefois il a remarqué en eux un côté profondément tragique, une grande vénération pour les sacrifices humains qu'ils pratiquent volontiers. Ils aiment à se dire descendus de Pluton, et, à cause de cette origine lugubre, ils comptent par nuits au lieu de compter par jours.

Qui ne reconnaîtrait dans ce tableau les traits saillants de notre physionomie moderne? Nous sommes encore aujourd'hui le jouet de notre passion pour la nouveauté, et, à côté de mille exemples de légèreté, nous avons donné de trop sanglantes preuves de notre caractère sombre dans les horribles hécatombes de nos révolutions.

Jamais guerre ne fut plus acharnée ou plus affreuse que celle de César dans les Gaules. Son récit donne une haute idée de ce que peut la con-

stance humaine. Nos aïeux ont montré dans leur défense l'acharnement que les Espagnols ont déployé de nos jours contre les soldats de Napoléon. Il faut lire ces descriptions de siéges où Gaulois et Romains, également affamés par la dévastation du pays, se traînent au combat, exaltés par les hurlements des femmes gauloises échevelées. Tous ces récits sont simples; et, quoique César se fût exercé à l'éloquence, on voit que son plus grand effort tendait à ne pas mettre dans une phrase un mot qui ne fût pas de toute nécessité. C'est un homme qui examine un peuple sous tous ses aspects, et dit ce qu'il a vu. Il y a peut-être en lui une sorte de dédain pour les ornements de l'artiste, et il les évite avec sollicitude. La géographie l'occupe beaucoup; il décrit les villes, trace le cours des fleuves. La religion, les mœurs, les coutumes, la manière de combattre offrent à son esprit investigateur une vaste carrière. Quand un peuple a posé devant un tel peintre, il apparaît à la postérité dans toutes les nuances de sa vie publique et intime. Je le répète, César a senti qu'il ne foulait pas un sol qui dût continuer à produire des peuples barbares; il a senti que ces passions énergiques, que cette exaltation d'âme, que cette finesse de tact, que cette bravoure mémorable, qui caractérisaient les Gaulois, étaient des germes féconds pour les générations à venir, et il les a observés avec prédilection. C'est un spectacle saisissant que cet homme,

le plus étonnant peut-être du vieux monde romain, étudiant la vie d'une nation qui doit marcher en tête des destinées nouvelles de l'humanité.

Les courts mémoires que César a laissés sur la guerre civile sont surtout remarquables sous le rapport militaire. Je ne suis pas bien sûr que la conquête soit plus légitime que la guerre civile; mais celle-ci a toutefois quelque chose de plus odieux encore, et l'on peut à peine se garder d'un mouvement de haine en voyant César et Pompée faire couler le sang humain pour une passion aveugle, et petite après tout, celle du pouvoir. Tant de si belles facultés, dépensées ainsi, nous font jeter sur l'humanité un regard dédaigneux, en nous dépouillant d'une foule d'illusions nées du prisme à travers lequel on nous a montré le monde.

Plusieurs noms encore ont brillé sous la république; mais leurs ouvrages ont été perdus. Il serait toutefois injuste d'oublier celui de Varron, cet ami de Cicéron, qui écrivit, dit-on, plus de cinq cents volumes. Deux ouvrages seulement sont parvenus jusqu'à nous : un traité de la vie rustique, et un autre sur la langue latine. Saint Augustin regarde Varron comme un homme d'une science surprenante, et il était bon juge en cette matière. Les écrits de cet homme donnèrent une forte impulsion aux commencements de la littérature romaine.

Ce mouvement de l'intelligence sous la répu-

blique est remarquable par sa vigueur et sa fécondité. C'est l'époque des sciences morales et de l'histoire; cette dernière est peut-être la principale gloire littéraire de Rome. Sa carrière a été longue et brillante depuis Jules César jusqu'à Tacite, ce grand peintre, qui plane comme un géant sur l'époque décrépite des empereurs. La poésie s'essaya dès le temps de la république avec éclat. Plaute, Térence et Lucrèce sont des noms qui ne sauraient périr; mais son véritable triomphe eut lieu sous le sceptre d'Auguste. Ce qui donne une incontestable grandeur à la littérature républicaine, c'est qu'elle eut pour écrivains les plus beaux génies politiques, les hommes les plus puissants de cet empire qui dominait le globe alors. Il ne faut que rappeler le nom de Cicéron et celui de Jules César, qui compte à peine deux ou trois égaux parmi les sommités historiques de l'univers. On conçoit le pouvoir qu'exerçait la parole de celui qui imposait des lois au monde.

SIÈCLE D'AUGUSTE.

XV

Virgile [1].

Quand la république fut morte, ces hommes si fiers, qui avaient remué le monde, tombèrent de cette énergie brûlante dans une apathique soumission au tyran souillé de meurtres qui avait pris le titre d'empereur. Les jours des orages de tribune étaient passés ; il fallait remplacer ces émotions : la poésie s'en chargea. C'est un assez curieux spectacle que ces images pastorales, cette vie de la campagne solitaire et silencieuse, retracées dans les premières poésies de Virgile et occupant les esprits de cette Rome qui avait jeté la guerre sur le monde

[1] Né 70 ans avant J.-C.

et le tenait aux fers. Le mélancolique poète vivait alors, au sein d'une retraite profonde, dans la contemplation de la nature et l'étude des Grecs. Il se passionna d'abord pour Théocrite, qu'il imita dans ses *Bucoliques* avec un charme et une perfection inconnus jusqu'à lui. Sa première églogue est un cri de reconnaissance pour Auguste, qui avait rendu à son père son modeste héritage. Elle l'emporte sans doute bien loin, puisqu'il va jusqu'à le comparer à un dieu; mais passons sur cette faiblesse adulatrice, et recherchons ce qu'il y a de véritablement original dans ce début du chantre de Didon.

Ici, l'imitation grecque est peu visible; nous ne croyons pas avoir vu dans Théocrite de morceau qui rappelle cet homme exilé par les guerres civiles et sentant avec toute la profondeur du regret le bonheur de dormir sur l'herbe de ses prairies, à l'ombre de ses hêtres. Le sentiment de la patrie a dans ce petit poème une exquise douceur. Les contrastes de paysage abondent. Comme cette molle et riante Italie paraît belle au pauvre proscrit jeté sur les côtes sauvages, aux sables brûlants de l'Afrique! Quelle fraîcheur dans toute cette peinture des délices qu'il va perdre!

« Heureux vieillard! ici, sur les bords accoutumés de ce fleuve et parmi ces fontaines sacrées, vous jouirez de la fraîcheur de l'ombrage. D'ici, le bourdonnement des abeilles qui pâturent les fleurs

de cette haie de saules qui borde votre héritage vous invitera souvent à vous livrer au sommeil par son léger murmure. D'ici, vous entendrez le bûcheron, à l'ombre d'une grande roche, faire retentir les airs de ses chansons. Cependant les ramiers, que vous aimez tant, ne cesseront de roucouler, ni la tourterelle de gémir sur la cime de cet orme qui se perd dans les airs. »

Quoique cette traduction soit de notre grand poète Bernardin de Saint-Pierre, elle ne donne qu'une idée bien imparfaite de l'original. Il y a dans les vers de Virgile une telle vivacité d'images que les objets se dressent devant vos regards avec une merveilleuse réalité, puis je ne sais quoi de tendre et de triste voile ces tableaux si purs et si limpides. Il n'y a pas de prose qui puisse rendre cela.

Nous ne voyons dans presque toutes les autres idylles du poète qu'une imitation de Théocrite. Virgile y a mis le paysage qui l'entourait ; le grand écrivain que nous avons déjà cité a consacré, dans les *Harmonies de la nature,* quelques pages à l'examen des *Bucoliques*, et il a senti avec son âme si poétique et si aimante les peintures virgiliennes. Nous extrayons quelques passages :

« C'est surtout dans la dixième et dernière églogue, intitulée *Gallus*, que Virgile a réuni toutes les beautés champêtres aux plus tendres affections de l'amour ; c'est un poëme achevé. Il montre dans

ses perspectives la fontaine d'Aréthuse, la mer de Sicile, les forêts avec leurs échos, les solitudes du mont Ménale, les rochers du froid Lycée, les plaines brûlantes de l'Éthiopie. Il y introduit des troupeaux, des bêtes féroces, des bergers, des naïades, Apollon, Sylvain, Pan, le dieu de l'Arcadie, et il en fait le fond du tableau où il décrit l'amour malheureux de son ami Gallus. Cythéride, fameuse comédienne, l'avait abandonné pour suivre Antoine à la guerre de la Germanie : Gallus lui adresse les regrets les plus douloureux sous le nom de Lycoris. Il l'invite à revenir auprès de lui :

» — « Ici sont de limpides fontaines; ici sont de molles prairies, ô ma chère Lycoris ! ici, une majestueuse forêt; c'est ici qu'avec toi je voudrais être consumé par le temps. »

» Il se la représente suivant son rival au milieu des armées et des hivers, et il oppose au doux site qu'il vient de lui tracer ceux de la Germanie :

» — « Pour toi, loin de ta patrie (que ne puis-je en douter encore !), seule, sans moi, cruelle, tu braves les neiges des Alpes et les frimas du Rhin. Puisses-tu ne pas ressentir la rigueur des frimas ! Puissent leurs âpres glaçons ne pas blesser tes pieds délicats ! »

» Virgile, après avoir réuni dans son poème les plus touchantes images, les couvre du voile de la nuit :

» — « Levons-nous ; l'ombre et surtout l'ombre des

genévriers a coutume d'être dangereuse à ceux qui chantent. Les ombres sont encore nuisibles aux fruits. Allez, mes chèvres, allez-vous-en rassasiées à la maison : l'étoile du soir paraît. »

» Virgile, pour ajouter à la mélancolie de son site, se suppose occupé à tisser une corbeille de branches de houx, assis au pied d'un genévrier, arbrisseau non moins hérissé que le houx. Il y répète trois fois le mot d'ombre, comme pour rembrunir son paysage.

» Nous remarquerons qu'il répand toujours les derniers rayons ou plutôt les dernières ombres du soleil couchant sur ses paysages, lorsqu'il y introduit un sujet mêlé de tristesse. »

Il faut ajouter à cette ingénieuse observation de Bernardin que ces peintures du soir reviennent à toutes pages, et que Virgile y a mis toute son exquise manière de sentir la nature. Il appartenait à l'auteur de Paul et Virginie d'apprécier les *Bucoliques*. S'il avait entendu la langue grecque, il eût senti Théocrite aussi profondément que Virgile ; mais une traduction n'a pu lui révéler les beautés intimes du poète de la Sicile : aussi il faut être en garde contre le jugement porté sur Théocrite dans les *Harmonies de la nature*.

Virgile n'offre pas les mêmes paysages que son modèle. Ceux de Théocrite sont grandioses et sauvages, c'est le désert de certaines parties de nos côtes bretonnes avec leurs rochers noirs ou jau-

nâtres et leurs sapins où sifflent les brises, avec le bruit des vagues de la grande mer et le cri mélancolique du courlis. Dans Virgile, le paysage se rétrécit : c'est le mystère d'un vallon silencieux, c'est un ruisseau qui gazouille, en roulant sur des cailloux polis à l'ombre des hêtres, alors que le soleil brûle la campagne.

Nous ne voyons pas, en vérité, que Virgile ait beaucoup créé dans ses églogues. Comme peinture de passion, il n'a rien qui approche de la fougue de la Magicienne de Théocrite ; il a souvent à peu près égalé la grâce touchante de la poésie du Cyclope, quoiqu'il y ait encore ici dans les deux poètes des nuances bien différentes.

Le Pollion, qui figure parmi les églogues, est une sorte d'ode dont la poésie a de l'élévation et de l'éclat ; mais ce qui fait de ce morceau quelque chose de vraiment digne d'attention, c'est le pressentiment d'une grande rénovation, d'une ère qui se lève pour le monde, toute pleine de destinées inconnues. Cette voix païenne, qui annonce le nouveau siècle, a déjà préoccupé plusieurs têtes philosophiques. Virgile n'avait-il en vue que le fait historique, assez peu important, qui paraît avoir inspiré son poème ; ou, éclairé par les dernières lueurs du paganisme qui mourait, a-t-il prévu les merveilles des temps nouveaux ? Nous pensons qu'il en avait un vague pressentiment.

Les Bucoliques firent connaître Virgile à la cour

d'Auguste. L'Italie venait d'être ravagée par la guerre civile. Les féroces passions du champ de bataille avaient remplacé l'amour de la campagne et de l'agriculture. Mécène sentit qu'il fallait remettre en honneur les pacifiques travaux qui nourrissent les hommes, et il engagea Virgile à les célébrer. De là naquirent les Géorgiques, chef-d'œuvre admirable de diction. Je partage contre les poèmes didactiques tous les préjugés de ma nation, si ses jugements à cet égard sont des préjugés. Ces traités sont bien plutôt du domaine de la science que de celui de la poésie. Encore une fois, il faut que je sente dans le paysage la vie des passions humaines. Même dans les magnifiques chants de Virgile, le sujet garde toujours une certaine froideur qu'aucun charme ne peut vaincre; et cependant ils sont incontestablement ce que le monde possède de plus beau et de plus parfait dans ce genre. Si Théocrite est resté le maître de l'églogue, et Homère celui de l'épopée, Virgile a laissé loin derrière lui son modèle Hésiode, dont le poème a été nommé avec raison un almanach en vers. Mais je regrette, avec Schlegel, qu'il n'ait pas fondu dans son grand poème national toutes ces belles peintures de la vie champêtre, au lieu d'en faire un ouvrage séparé. L'effet produit à Rome par les Géorgiques fut excellent; les terribles guerres que le peuple-roi eut à soutenir avaient interrompu sa vie habituelle, qui, dans les

premiers temps, était éminemment agricole. Mais le repos était revenu à l'ombre du despotisme d'Auguste, et le livre de Virgile fut un retour vers les temps de paix et de travail champêtre.

Le poète a bien compris la sécheresse de son sujet; aussi a-t-il embelli son ouvrage d'épisodes si célèbres que nous croyons presque inutile de les nommer. L'éloge de la vie des champs, qui termine le second livre, est empreint d'un accent bien profond; il est facile d'y reconnaître l'homme passionné pour la solitude, arraché violemment à ses nonchalantes rêveries et jeté dans les salons encombrés de la cour de l'empereur. Le troisième livre a offert au poète l'occasion de déployer toutes les ressources de son génie. Les effets de l'amour, l'hiver de la Scythie, la peste, sont des tableaux d'une perfection inconnue et d'une énergie saisissante. Mais ce que Virgile a décrit avec amour, c'est la vie des abeilles. On voit que le poète a souvent rêvé au bruit de leur bourdonnement mélancolique. Il s'est intéressé vivement à leurs étonnants travaux; je citerais ce morceau, s'il n'était dans toutes les mémoires, ainsi qu'Aristée et les vers ravissants où il peint l'aventure d'Orphée aux enfers. Les Géorgiques révèlent d'une manière brillante l'état avancé de l'agriculture à Rome; c'est l'œuvre d'un savant et d'une civilisation déjà vieille; c'est l'agriculture élevée à la hauteur d'une science. La teinte générale indique des campagnes

travaillées avec soin par la main de l'homme, des guérets abondants, des chaumières élégantes, des ruisseaux dirigés sous de verdoyants ombrages. Mais ce qui fait des Géorgiques un monument à part, c'est le style. Il n'y a peut-être pas d'œuvre où chaque vers soit travaillé avec une telle patience, avec une habileté comparable. Il faut se souvenir, dans ce siècle d'entreprises hâtées, que sept années entières ont été employées à écrire les quatre chants des Géorgiques, et que l'auteur les a perfectionnés toute sa vie.

Virgile sentait profondément l'importance de la forme dans les arts; on sait qu'à l'instant de mourir il ordonna de brûler une ébauche de poème qui pouvait compromettre sa gloire. Cette ébauche est admirée depuis plus de dix-huit siècles sous le titre de l'Énéide, qui est restée le poème national des Romains.

Rome et Homère sont les deux grandes figures qui ont posé devant Virgile. On voit qu'il avait feuilleté, jour et nuit, les merveilleux travaux du vieux poète grec, et le monde troyen s'était dressé devant ses yeux si haut et si poétique que ses six premiers chants ont été souvent un écho de l'épopée grecque. Il est permis de penser que, si Virgile avait été moins vivement préoccupé des chants homériques, il eût trouvé dans les vieilles chroniques romaines un héros plus fier et plus romain que son Énée. Mais son culte pour Homère l'a em-

porté, et il s'est placé entre le tombeau de Troie et le berceau de Rome. Il a peint, avec la tristesse qui lui est propre, ces débris d'un peuple errant sur les mers, cette grande infortune d'une nation détruite et jetée de rives en rives par la tempête. Le second chant, dans lequel Énée raconte à Didon la prise de Troie, est un magnifique morceau de style ; mais les hommes qui ont beaucoup pratiqué Homère trouvent cette peinture pâle, comparée à ces terribles combats qui attestent une imagination si puissante. Il semble que le chantre des guérets et des bergers fasse effort pour donner à sa voix la rudesse des champs de bataille.

La peinture des amours de Didon, si admirée généralement, ne nous semble guère en progrès depuis la Magicienne de Théocrite. Pour l'emportement et la passion, le poète grec est supérieur à nos yeux. Il y a ici beaucoup d'art dans la liaison des idées et les transitions d'un ordre de sentiments à un autre. Mais on y trouve aussi je ne sais quoi de théâtral et de déclamé ; rien de naïf ni de profondément senti ; c'est une douleur qui m'impressionne peu. Oh ! que j'aime bien mieux ces sanglots de la femme d'Hector, dans la vieille Iliade ! comme tout ici est simple et naïvement beau ! Il faut remonter aux grandes scènes de la Bible pour trouver des objets dignes d'être comparés à ces merveilles. Considérée comme poésie d'une civilisation avancée, comme poésie académique, Didon est une

noble et belle tragédie, d'un bonheur d'expression bien rare, d'une majesté de ton incontestable; c'est enfin un des morceaux le plus justement vantés de la littérature romaine. Comme peinture de l'amour, c'est sans doute là tout ce que l'antiquité savait de cette brûlante passion; mais combien elle est incomplète, mise en regard des chefs-d'œuvre de l'art chrétien! Il ne faut que se rappeler Shakspeare, Juliette et Othello, ou, chez nous, les beaux développements des remords de Phèdre, douleur chrétienne jetée par Racine dans un sujet antique, et tant d'autres admirables révélations de l'âme humaine éparses dans les romans des nations modernes. Il n'y a pas ici de reproches à adresser au poète qui ne pouvait deviner la nature des sentiments que le christianisme allait révéler au cœur de l'homme.

Comme poésie pittoresque et forte, le sixième livre est le plus beau du poëme. Quoique Dante ait surpassé depuis cette sombre et solennelle description de l'enfer, le livre de l'Énéide reste comme un ouvrage sublime, d'une harmonie étonnante et d'une richesse d'images admirable. L'enthousiasme pour le second, le quatrième et le sixième livre de l'Énéide est à peu près général; mais il y a peu de temps encore les critiques avaient décidé que les six derniers chants étaient une erreur du poète, qu'ils fourmillaient de défauts que rachetaient à peine quelques beautés éparses. La

Harpe est à ce sujet d'une légèreté qui passe les bornes. Au commencement de ce siècle, un homme qui est devenu une légitime puissance dans les arts, Chateaubriand, s'aperçut que, dans ces six derniers chants, Virgile avait mis peut-être la plus exquise mélancolie de son âme. Delille, dans la préface de sa traduction, s'attacha à venger son maître des injustes reproches de la sècheresse antipoétique; il énuméra les nombreux passages empreints d'une sensibilité rêveuse, les vers précieux pour l'histoire des antiquités romaines. Enfin, un homme doué d'un profond sentiment poétique, Bernardin de Saint-Pierre, fut frappé du charme de plusieurs épisodes, et l'opinion de ce temps paraît revenir sur cette partie de l'Énéide comme sur tant d'autres choses.

Il est juste de reconnaître que plusieurs reproches fondés ont été adressés au poète. L'unité de l'œuvre ne se fait pas sentir là comme dans l'Iliade; il y a sans doute du décousu, des choses pâles, des caractères sans relief, un défaut d'intérêt, une langueur singulière dans la fabulation; mais il faut convenir que c'est à partir du septième livre que Virgile est réellement romain; il se débarrasse là du glorieux joug d'Homère, il entre en Italie, il en prend possession, il chante la terre qu'il foule. Cette colossale figure de Rome, dont les bras enserrent le monde, l'inspire et l'échauffe. Nous avons toujours aimé ce doux épisode d'Évandre, qui rap-

pelle les peintures bibliques, quoiqu'il n'ait pas encore leur naïveté ravissante. Qui ne serait charmé du tableau de Rome naissante... ces murs, cette citadelle au loin, ces rares toits de maisons! Tel était alors le pauvre royaume d'Évandre.

Lorsque des saints devoirs de ces solennités
Leurs cœurs religieux enfin sont acquittés,
Pour marcher vers la ville ils quittent le bocage.
Le vertueux Évandre, appesanti par l'âge,
Suivait entre son fils et le prince troyen
Le chemin qu'abrégeait un aimable entretien.
Énée observait tout avec un œil avide :
Tour à tour il écoute, interroge son guide;
Il aime à voir ces lieux, ces anciens monuments
D'un peuple qui remonte à la source des temps :
Sur les débris sacrés son regard se promène.
. . . .
. . . .
L'humble palais du roi frappe enfin leurs regards;
Quelques troupeaux erraient dispersés dans ces plaines,
Séjour des rois du monde et des pompes romaines;
Et le taureau mugit où d'éloquentes voix
Feront le sort du monde et le destin des rois.
Tandis que de ces lieux Achate, Évandre, Énée,
Méditent en marchant la haute destinée,
On arrive au palais où la félicité
Se plaît dans l'innocence et dans la pauvreté.

J'aime aussi cette description du Tibre au moment où la flotte d'Énée le sillonne :

Le fleuve cependant durant toute la nuit
De son onde fougueuse a fait taire le bruit;
Ce n'est plus un torrent, c'est un marais tranquille,
C'est d'un lac endormi la surface immobile;
Et, sans que les rameurs luttent contre les eaux,
La vague complaisante obéit aux vaisséaux:
Ils poursuivent leur cours, la nef glisse sur l'onde,
Le fleuve les reçoit dans sa forêt profonde.
Surpris de voir troubler leurs bords délicieux,
Le fleuve infréquenté, le bois silencieux,
Admirent ces vaisseaux, cette troupe guerrière.
Les rameurs patients, le jour, la nuit entière,
Du courant tortueux suivant les longs détours,
Fendent l'onde docile ou combattent son cours;
Sur eux les bois en voûte inclinent leur feuillage,
Et des forêts dans l'onde ils sillonnent l'image [1].

L'épisode de Cacus est un des majestueux ornements de ce livre; les beautés se succèdent; dès le neuvième livre nous rencontrons Nisus et Euryale, dont la tragique histoire a arraché des larmes à l'auteur de Paul et Virginie. On peut lire, dans le troisième volume des Harmonies de la nature, l'analyse qu'il fait de ce morceau. « L'amitié de Nisus et Euryale, dit-il en commençant, ne respire que l'innocence, l'obéissance aux lois, la tendresse filiale et maternelle. Enfin, ces deux amis couronnent la plus belle vie par la plus belle mort, en périssant l'un pour l'autre dans l'exécution d'un acte

[1] Delille.

vertueux. Je ne veux pas dire que ce morceau de poésie soit le plus beau de l'Énéide; mais je suis persuadé que c'est un de ceux qui ont le plus intéressé l'âme aimante de Virgile. Il le termine par souhaiter que le souvenir de leur amitié dure dans ses vers aussi longtemps que la postérité d'Énée donnera des lois au Capitole. Son vœu est rempli bien au delà; car ses vers ont duré plus que l'empire romain lui-même.

Le chant onzième, consacré aux funérailles, est encore un souvenir d'un magnifique chant homérique; mais Virgile y a mis son cachet, c'est-à-dire une tristesse rêveuse qui mouille les yeux. Le convoi du jeune Pallas est une élégie touchante, et d'une simplicité de parole admirable. Le poète a semé de détails intéressants ces descriptions de combats, assez molles après celles d'Homère, et toujours fatigantes.

Je m'étendrais davantage sur Virgile s'il était moins connu; mais des citations plus nombreuses seraient inutiles, puisque l'Énéide est dans les mains de tout le monde depuis l'enfance. Si je n'ai indiqué qu'une partie de ses beautés, c'est qu'elles sont aussi populaires chez nous que les beautés de Racine, avec lequel le poète romain a plusieurs rapports, surtout pour le soin minutieux de la forme. Mais ce qui rend Virgile bien plus grand que Racine, c'est qu'il est profondément national; c'est que Rome inspire chaque vers, et couvre de

son ombre immense le monument du poète. Dans tous ces poèmes vous voyez se refléchir la nature italienne, à chaque pas dans cette brillante contrée vous heurtez un souvenir du chantre d'Enée. « Ce poème, dit l'abbé Delille, peut être regardé comme le *cicerone* le plus exact et le plus intéressant pour ceux qui voyagent dans cette belle partie de l'Europe. Partout il a lié à l'histoire d'Énée les lieux les plus célèbres de ce pays. C'est sur le mont Caïète qu'est inhumée sa nourrice, qui lui a donné son nom; le plus fameux trompette de son armée a donné le sien au promontoire de Mysène; un autre cap a reçu celui de Palinure, l'un de ses plus habiles pilotes, qui périt malheureusement dans la mer de Sicile. Enfin, un habitant de l'Italie pouvait, l'Énéide à la main, la parcourir tout entière, en trouvant à chaque pas de grands souvenirs et d'illustres monuments des antiquités du Latium, des évènements politiques ou religieux, et arriver de port en port, de ville en ville, presque de village en village, jusqu'à la ville impériale. »

Parmi les tableaux de la terre italienne que présente l'Énéide, Bernardin de Saint-Pierre cite la description de l'Etna. Voici comme il la traduit :

« Cependant le vent tombe au coucher du soleil et nous laisse accablés de fatigue. Incertains

de notre route, nous relâchons sur les rivages des Cyclopes. Nous y trouvons un port immense, tranquille, inaccessible aux vents; mais près de là l'Etna, entouré de ruines horribles, fait gronder son tonnerre. Tantôt il lance d'affreux nuages, comme des tourbillons de fumée bitumineuse et de cendre tout étincelante, suivis de longues flammes qui semblent lécher les cieux; tantôt il vomit, avec un bruit épouvantable, des roches arrachées de ses entrailles; il roule en gémissant leurs laves liquéfiées dans son sein, et les fait couler, tout enflammées, de ses flancs entr'ouverts. »

Que si nous jetons un coup d'œil sur la partie céleste de l'Énéide, nous trouverons là encore l'imitation homérique bien vivante; mais toutefois avec une allure moins libre, avec plus de pudeur. Virgile a rougi pour les dieux du paganisme. Il ne faut pas omettre une observation ingénieuse, jetée il y a quelque temps dans un article de journal, c'est que la teinte élégiaque qui ressort de l'ensemble de l'œuvre virgilienne, la tristesse mystérieuse de ce vers si étrangement mélancolique, est un adieu au culte païen qui finissait, tandis que les poèmes d'Homère sont un salut au même culte à son aurore. Virgile n'a pas échappé à cette grande désespérance qui saisit les âmes sympathiques, les âmes de génie surtout, à l'aspect d'une société qui se décompose, jusqu'à ce qu'elles aient entrevu le premier rayon du soleil qui va se lever.

Ce pressentiment était trop vague dans la pensée de Virgile pour qu'elle ne s'allanguît pas; aussi la société païenne gémit dans l'Énéide, elle chante sa mort, et le génie du poète est tout empreint de cette lamentation.

XVI

Horace.

Horace naquit à Vénuse, dans la Pouille, l'an 63 avant Jésus-Christ. Son père était un affranchi, d'une fortune médiocre, et doué à ce qu'il paraît de quelque jugement, puisqu'il reconnut les talents de son fils et l'envoya à Rome pour étudier sous les professeurs célèbres. Vers l'âge de vingt-deux ans, il fit un voyage à Athènes, où il fréquenta les sophistes. Brutus, passant par cette ville, l'emmena et lui donna une place de tribun des soldats dans son armée. Le jeune homme, s'étant trouvé peu de temps après à la bataille de Philippes, jeta son bouclier et prit la fuite.

De retour à Rome, il écrivit quelques vers qui

obtinrent les suffrages de Varius[1] et de Virgile. Ces deux poètes déjà illustres montrèrent ces essais à Mécène. Le ministre en fut enchanté et voulut voir l'auteur, qu'il présenta à Auguste. Horace, comblé de bienfaits, vécut dès lors à la cour, dont il s'échappait souvent pour jouir des plaisirs de la campagne, au milieu d'amis choisis et de sites enchanteurs.

Les poésies de cet homme célèbre ont été écrites selon l'inspiration du moment, dans la quiétude de la fortune et d'une philosophie douce et insoucieuse. Il nous a laissé des satires, des épîtres et des odes. La satire est presque une création romaine. C'est une représentation de la vie commune, saisissant ordinairement le côté ridicule des choses. Les comédies très peu romaines de Plaute et de Térence donnent un grand prix aux satires d'Horace, comme peinture des usages et des mœurs. Cependant ce tableau de la vie est bien loin de l'animation de la comédie, quels que soient d'ailleurs l'esprit, la grâce et la malice du poète.

S'il est dans Horace des choses que nous admirons sincèrement, il en est d'autres que nous déplorons, parce qu'elles sont d'une immoralité révoltante dans la bouche d'un homme de cette portée, qui étudiait Platon dans les loisirs de la soli-

[1] Poète épique très vanté. Ses œuvres sont perdues.

tude[1]. L'ami de Mécène, de Virgile et de Varius a compris l'amitié, surtout ses plaisirs et sa douce confiance ; mais il n'a rien su de l'amour. Une femme pour lui était un jouet, qu'il jetait avec dégoût dès qu'il ne lui souriait plus. Les courtisanes éhontées sont l'objet de son grossier culte. Il tombe souvent dans une dégoûtante obscénité, que les traducteurs français n'ont pas osé reproduire. La poésie est là dans une ornière boueuse ; elle est loin de sa mission si élevée et si céleste, elle se fait courtisane de bas lieu, elle se prostitue, elle se souille, elle n'est plus la poésie. On m'objectera que je juge Horace du haut des idées chrétiennes ; non, mais du haut des idées de Platon, *dont il feuilletait les pages nuit et jour*, et que certes il devait comprendre. Il sera toujours à mes yeux très incomplet le poète qui n'aura pas aperçu ce qu'il y a de divin dans l'amour. La poésie grecque offre d'assez nobles exemples, quoiqu'elle n'ait jamais été bien loin dans la connaissance de cette passion si grande, et malheureusement si terrible. Le vieil Homère a peint Andromaque et Pénélope. Horace n'a eu d'oreilles que pour les injures d'Euripide ou les grossièretés d'Aristophane. La Harpe a écrit que sa morale était douce et pure ! Oh ! qu'il doit se passer d'étranges choses dans l'âme du jeune homme qui, sur la foi d'un de ses plus célèbres

[1] *Quorsùm pertinuit stipare Platona Menandro?* sat. II, lib. 3.

professeurs, lit Horace comme un moraliste pur, comme un guide vers la sagesse! Tous ces jugements exclusifs sont souvent faux. Il y a peu d'hommes conséquents. Horace est, comme je l'ai dit, tantôt d'une philosophie douce et morale, d'une aimable nonchalance, tantôt d'une révoltante immoralité, selon qu'il obéissait à ses bonnes ou à ses mauvaises passions.

Ses satires présentent une galerie d'originaux fort étranges. On peut reconnaître les caricatures de tous les pays et de tous les siècles; car, si les formes et les usages changent, il y a dans la nature des types qui ne changent pas. Qui de nous n'a rencontré cet avare du poète :

Le peuple, disait-il, me siffle; et moi je ris,
Quand je compte chez moi mes richesses sonnantes [1].

Et ce poète de la troisième satire :

Virgile est un peu vif, il n'aime pas qu'on raille,
Il boude quelquefois; mais qui ne rirait pas
De sa large chaussure et de ses cheveux plats?

Et cet autre auteur qui persécute le poète :

. . . . . Varius est bien un habile homme,
Mais moi j'écris très vite et beaucoup : vous ferez
Autant de cas de moi quand vous me connaîtrez.

[1] Traduction de Daru.

La foule des originaux abonde.

Que direz-vous d'un sourd qui marchande une lyre ?
Que direz-vous d'un sot qui, ne sachant pas lire,
D'une bibliothèque embellit sa maison ?
. . . .
Cet autre fait dissoudre, attaqué de folie,
La perle qui pendait à l'oreille d'Ilie,
Pour boire d'un seul coup un patrimoine entier.
. . . .
Les deux fils d'Arrius, ce couple si bizarre,
Qui ne veut se nourrir que du mets le plus rare,
Vivent de rossignols.

On trouverait dans les satires bien d'autres *excentriques*, comme ceux de l'Angleterre, ou plutôt comme ceux de tous les pays. Mais ces portraits comiques, indiqués seulement, ont toujours quelque chose de froid ; ces êtres ne se meuvent pas en liberté comme dans la comédie, toutes les nuances échappent. Nous croyons généralement ce genre de peu d'effet. Ce qui nous séduit le plus dans les satires d'Horace, c'est le ton de l'épître qu'il prend fort souvent, cette causerie familière, si bonne et si douce dans la poésie de l'ami de Mécène. J'aime cette satire sur la noblesse, adressée à ce ministre, quoiqu'elle ne contienne rien de bien neuf, même pour le siècle d'Auguste, parce que j'y trouve un sentiment vrai de reconnaissance et d'amour pour le père obscur du poète

illustre; puis cette plaisanterie sur les exploits guerriers du favori de la muse, enfin ce simple récit de sa présentation à Mécène par Virgile et Varius ont un charme singulier. Horace excelle aussi à peindre ce sentiment de la solitude, si vif en sortant d'une capitale bruyante, où le ramenait si souvent tout cet éclat qu'il aimait, malgré ses boutades philosophiques. On voit facilement que le char de Mécène et la causerie du ministre puissant, en parcourant les rues de Rome, captivaient le fils de l'affranchi, quel que fût d'ailleurs son mépris théorique pour les hasards de la naissance et de la fortune. Cette habitude des fréquentations impériales faisait qu'Horace se croyait plein de résignation et de force, parce qu'il était heureux d'habiter une belle villa près de Rome. Il est curieux de l'entendre vanter la médiocrité comme le bien le plus désirable, et de rencontrer quelques lignes plus tard la description de toutes les jouissances épicuriennes qu'il goûte dans sa retraite. Toutefois il faut lui savoir gré de n'avoir pas ambitionné les emplois politiques, les honneurs, tout ce qui tourmente ordinairement les riches; il y a de la sagesse à s'apercevoir qu'on est heureux. Les exemples contraires, au sein de la fortune et de tous les biens extérieurs, se rencontrent à chaque pas dans la société.

Le Voyage de Brindes, le Repas et quelques autres pièces, sont de bonnes caricatures, dont

Boileau a popularisé parmi nous certaines parties. La critique doit, je pense, s'attacher de préférence aux œuvres qui sondent plus profondément le cœur humain; il y aurait là peu de choses à apprendre. C'est dans les épîtres que nous trouverons surtout le caractère de la poésie intime que nous avons vu apparaître dans les satires par quelques fragments. Ici le poète romain crée, on peut le dire, cette suave inspiration née du foyer, du sentiment du bonheur de la famille et de la présence d'amis éprouvés, poésie dont la France commence à jouir et dont l'avenir est immense; car elle s'adresse à tout ce qu'il y a en nous de plus personnel, à la partie la plus délicate, la plus cachée, de notre âme; car elle s'adresse à l'humanité tout entière, que les grandes querelles de la puissance, étalées dans l'épopée et la tragédie, finissent par fatiguer et ennuyer. Ici l'existence la plus obscure, la vie qui se dérobe aux regards de tous, reproduiront dans les vers du poète toutes ces douleurs du pauvre, ses joies inconnues, et animeront des tableaux si doux pour l'âme souffrante; la consolation céleste descendra dans le cœur du poète, qui la transmettra aux masses, et la poésie reviendra à sa noble mission.

Il va sans dire qu'Horace n'a pas compris cette glorieuse tâche dans toute son étendue. Cette conception appartient à un ordre d'idées qu'il n'avait

pas. Nous allons essayer d'indiquer comment il l'a commencée.

Les épîtres d'Horace ont été écrites presque toutes dans l'âge mûr. Le brillant poète connaît le dégoût de la vie; toutes ces jouissances si vantées dans ses odes l'ont trompé ; aussi les bruits de la cour d'Auguste, le mouvement de la grande capitale, le fatiguent et l'ennuient. Il aime les champs, les bois, l'onde murmurante qui rafraîchit, les riantes soirées italiennes embaumées des parfums de l'oranger ; il aime surtout le repos, la tranquillité de l'âme ; c'est là pour lui le but suprême de la sagesse. Mais il ne peut l'atteindre ; il s'est étourdi dans sa jeunesse ; réveillé par l'expérience, il demande le bonheur. Quand on a vécu quelque temps avec les épîtres d'Horace, on est frappé de l'unité de ce volume. Elles s'occupent presque toutes de la recherche du bonheur, mais sans s'élever à la conception du problème de la destinée de l'homme. Le poète recommande bien la sagesse comme le seul moyen de bonheur, mais il ne la définit pas ; toutefois, il devient austère :

« Méprise la volupté, elle s'achète par la douleur. »

On rencontre bien encore çà et là quelques accès de gaîté, comme dans l'épître à son cher Tibulle, où il vante sa florissante santé, en se donnant le

titre de pourceau d'Épicure. Mais il faut qu'on le vienne chercher dans la solitude. Il écrit à Mécène lui-même pour lui dire que la liberté vaut mieux que tous ses bienfaits. Puis la tristesse revient et le chasse de sa retraite pour l'y ramener presque aussitôt. L'âme d'Horace était malade; j'aime cette épître à Celsus, empreinte d'une mélancolique poésie; en voici quelques vers qui sont presque toute la pièce:

Ma muse, allez, docile à ma prière,
Chercher Celsus dans le camp de Tibère :
Souhaitez-lui santé, joie et succès,
Et dites-lui, si mon sort l'intéresse,
Que, tous les jours formant de beaux projets,
Je n'ai trouvé ni bonheur ni sagesse.
Je n'ai point vu mes troupeaux expirants
Languir au sein d'un lointain pâturage,
Ni mes guérets écrasés par l'orage;
Et du Lion aux regards dévorants
Mes oliviers n'ont point senti la rage.
Mais mon esprit est plus malade encor
Que ce corps faible où la santé chancelle :
Aux médecins je me montre rebelle,
Et mes amis ne font qu'un vain effort
Pour dissiper cette langueur mortelle.
Loin d'écouter la voix de la raison,
Mon triste cœur se révolte contre elle,
Fuit le remède et cherche le poison;
Aussi léger que le zéphyr agile,
Faible jouet de ses vœux inconstants,

Au sein de Rome il regrette les champs,
Et dans les champs soupire pour la ville... [1].

La santé d'Horace l'inquiète souvent; sa spirituelle épître à Vala est très curieuse. Il s'informe avec un soin minutieux de la vie et du climat de Vélia, où son médecin veut qu'il aille prendre des bains froids. On reconnaît dans tous les renseignements qu'il exige les habitudes du petit-maître de Rome, qui place le bonheur dans une suite continuelle de jouissances physiques, dans le comfortable, comme dit l'Anglais. En d'autres intants, toutes ces inquiétudes disparaissent; le sentiment de son indépendance, des plaisirs champêtres qui l'entourent, saisit son cœur, et il vante bien haut son bonheur; il s'emporte contre son valet qui aime encore les cabarets de la ville, et il est aussi spirituel dans ses colères que dans ses joies. Les épîtres, comme on voit, sont un reflet de cette âme agitée de mille caprices, allant du repos à l'anxiété, de la tristesse à une gaîté douce, mais, comme je l'ai dit, presque continuellement préoccupée du bonheur qu'elle a en vain cherché depuis tant d'années. Horace est désorienté, son esprit philosophique est tourmenté de l'énigme de la destinée humaine, et il ne peut parvenir à la comprendre. C'est qu'en effet on ne peut s'orienter qu'avec le secours des idées saintes, qui nous ap-

[1] Daru.

prennent que cette vie n'est qu'un lieu d'épreuves pour arriver à une existence immortelle. Le poète romain demandait le bonheur à la terre, et la terre était sourde à sa voix.

Voici sur cette grande question du bonheur, qui revient sans cesse, quelques vers pleins de charme dans l'original, et dont la traduction donne une idée :

Et pourtant, direz-vous, je me croirais heureux
De pouvoir sur ces bords, à l'abri des orages,
Oublier les humains, me faire oublier d'eux,
Et voir du fond du port la mer et les naufrages.
Soit : mais tout n'a qu'un temps : lorsque sur son chemin
Le voyageur transi trouve une hôtellerie,
Y passe-t-il ses jours ? Il part le lendemain.

. . . .

Si la raison ne peut dissiper la tristesse,
Qu'espérer d'un rivage et d'un site enchanteur ?
Nous fuyons sur les flots le chagrin qui nous presse :
C'est changer de climat et non changer d'humeur.
Hélas ! que nous prenons une peine inutile !
Sur les mers, sur la terre, on cherche le bonheur :
Le bonheur est partout, aux champs comme à la ville ;
Il faut, pour le trouver, trouver la paix du cœur.

J'extrais du portefeuille d'un de mes plus chers amis une imitation du début de la 7e épître. Ce fragment m'a semblé remarquable, parce qu'il a conservé la couleur de l'original.

Mécène, je promis à ton amitié douce
De n'être absent de toi que cinq jours. Sur la mousse,

Aux bords de mes ruisseaux, je me trouve si bien,
Que l'août s'est écoulé presque; et tu ne vois rien
Répondre à ton appel. Mécène, cher Mécène,
Encore quelques jours! Tu sais comme, incertaine,
Ma santé chancelait quand je quittai nos murs
Pour me soigner aux champs. Sur mes jours moins obscurs
Brille l'astre si doux de la santé si chère;
Pourtant je crains encor : tu permettras, j'espère,
A mon trop juste effroi ce que tu me permis
Aux jours de ma souffrance. O toi, de mes amis
Le plus doux, laisse-moi dans mon repos champêtre
En ce mois où mûrit la figue, où l'on voit naître
Cette ardente chaleur qui des nombreux cercueils
Allonge les convois, où, dirigeant les deuils,
Le désignateur court, avec ses licteurs sombres,
Vers les toits désolés; où, dès que quelques ombres
Couvrent le front d'un fils de son tardif amour,
La pâle mère tremble; en ce mois où le jour
Ne meurt point sans ouïr quelque voix haletante
Lire le testament objet de son attente.

Mécène, permets-moi de demeurer aux champs.
Quand sur les prés albains la brume et les autans
S'étendront rigoureux, Mécène, ton poète
Descendra vers la mer; dans sa chaude retraite,
Recueilli, soignera, sans se refuser rien,
Sa santé délicate; et si tu le veux bien,
Doux ami, je t'irai revoir quand le zéphyr
Réchauffera la glèbe, et quand viendra sourire,
Messagère d'amour du printemps gracieux,
La première hirondelle errante sous les cieux.

Le second livre se compose de deux très longues

épîtres. La première, à Auguste, commence par une flatterie que le prince avait payée et qui n'en est que plus vile. « Vous protégez, dit-il, l'Italie par vos armes, et vous l'ornez par vos mœurs. » Auguste devait profondément mépriser l'homme qui osait lui adresser un pareil éloge. Quels ornements que ces milliers de victimes de l'ambition du tyran! Virgile l'a presque mis au rang des dieux, parce qu'il lui avait laissé quelques champs lorsqu'il spolia les Romains pour payer ses dettes. Ne nous arrêtons pas sur ces turpitudes.

Cette épître offre des renseignements sur l'histoire littéraire de Rome; nous avons perdu presque tous les écrivains qu'elle cite. Ennius, *le savant Pacuvius*, *le sublime Accius Afranius*, qui a revêtu la robe de Ménandre, *le grave Cécilius*, n'ont plus de vie que dans les vers d'Horace. Il ne parle pas de ses contemporains, de ce Varius, par exemple, dont les poèmes héroïques étaient plus estimés de son siècle que ceux de Virgile. Pourquoi n'a-t-on pas retrouvé ce rouleau de papyrus dans les ruines de Pompéi?

Il paraît que les Romains du temps d'Horace s'éprirent du bruit et de l'étalage du spectacle dans les drames. Il adresse à son public les critiques qui se sont renouvelées dans ces dernières années en

France. Il prétend que l'esprit est satisfait pourvu que les yeux le soient.

Que, tout chamarré d'or, sur cette vaste scène,
D'un pas majestueux un acteur se promène :
Les applaudissements s'élèvent aussitôt.
Vous demandez pourquoi. Qu'a-t-il dit ? pas le mot.
— Et qu'admirez-vous donc ? — Cette robe brillante
Que teint de violet la pourpre de Tarente.

Le dernier dégoût qui prit Horace est celui de la muse. Dans sa dernière épître à Julius Florus, le poète expose tous les désagréments qui s'attachent à la carrière littéraire ; puis il va jusqu'à se calomnier, il attribue sa gloire poétique au besoin.

Florus, vous le savez, je fus nourri dans Rome :
Dès mes plus jeunes ans dans Homère j'appris
Quels maux firent aux Grecs Hélène et Briséis.
Les jardins d'Acadème et leurs riants bocages
Me virent accourir à l'école des sages :
Cherchant la vérité sous les lois de Platon,
J'appris à distinguer l'erreur de la raison.
Mais bientôt, m'arrachant à ces doctes asiles,
L'orage impétueux des discordes civiles
M'emporta, jeune encor, au milieu des combats,
Où César nous devait terrasser de son bras.
Quand les champs de Philippe eurent vu sa victoire,
Sentant rogner sitôt les ailes de ma gloire,
Pauvre, n'ayant ni feu ni lieu dans l'univers,
Le besoin m'enhardit et m'inspira des vers.

Dans l'aisance aujourd'hui, je n'ai garde d'en faire,
Je dors; voilà le soin, l'emploi que je préfère.

Le poète finit comme il a commencé, par conseiller la sagesse comme pouvant seule donner le bonheur. Pauvre malade! qu'est devenu le temps où un sourire de femme ou le parfum du Falerne le jetait dans une riante ivresse? il ne pensait pas alors qu'elle dût sitôt s'éteindre. C'est dans les odes qu'il faut chercher l'expression de la joie, le souvenir des folles années d'Horace. Plusieurs de ces pièces ne sont que de petits billets d'amour à des femmes romaines; la grâce et l'esprit les distinguent surtout; mais, comme nous l'avons dit en commençant, Horace n'a pas la moindre idée de l'amour spiritualiste. Il ne chante que la beauté; c'est l'amour à son degré le plus infime : je crois qu'il s'agit le plus souvent de courtisanes ou au moins de femmes célèbres par leur galanterie. Il n'y a rien là pour l'âme, pour les sentiments élevés et purs; c'est un homme qui vit dans le monde des sens, et qui ne semble pas encore apercevoir le néant de ces plaisirs. Seulement il est préoccupé d'une crainte, c'est que la mort ne vienne arrêter ses jouissances. A chaque moment il répète : «Hâtez-vous, jouissez du présent; l'avenir est aux dieux.» Combien est supérieur le bonheur de l'homme qui attend cet avenir comme le but de ses épreuves et la consolation du présent! N'est-ce pas une sorte

de torture au milieu des plaisirs les plus éblouissants, que cette idée suspendue sur votre tête comme l'épée de Damoclès : Demain peut-être la mort et le malheur! Cette fuite des années a inspiré au poète une foule de mélancoliques vers qu'une traduction ne peut rendre avec succès.

On retrouve parfois dans les odes ce sentiment de la nature qui perce d'une manière exquise dans les épîtres. Tibur lui inspire une suave poésie; il se passionne pour un bois ombreux ou pour une source murmurante. Tout le monde sait par cœur sa charmante pièce à la fontaine de Blandusie. Quelquefois, au milieu de toutes les jouissances du repos, plongé dans la mollesse de sa vie épicurienne, à l'ombrage frais de ses arbres qui se plaignent au souffle de la brise, Horace est saisi par le souvenir des temps austères de cette Rome tombée dans tous les désordres d'une civilisation vieillie; alors on le prendrait pour un sévère patriote de la Rome républicaine. Il s'indigne contre cette existence efféminée, il la trouve lâche et honteuse; lui qui prit la fuite sur le champ de bataille, il jette à pleines mains l'opprobre sur celui qui ne sait pas offrir sa poitrine à la flèche ennemie. Il veut que les jeunes Romains s'endurcissent dès l'enfance aux fatigues de la guerre. Sévère comme Caton, il rappelle au souvenir de ses contemporains tous les grands noms de Rome, dont les vertus extrêmes étonnent encore après des siècles; puis, à la page

suivante, vous rencontrerez un ode à Glycère ou à Pyrrha, pleine de frivolité et de grâce, ou de plats éloges d'Auguste, qu'il continue à déifier avec une imperturbable audace. Il faut reconnaître que dans aucun poëte la force et la majesté de Rome, cette grande figure qui donne à la littérature latine une physionomie bien à elle, ne sont peintes avec plus de vigueur et de génie que dans les odes du voluptueux de Tibur : il a vraiment la démarche héroïque et fière. Son style s'élève à une fermeté digne de Tacite, témoin ces vers magnifiques sur l'inébranlable force du juste, qui sont dans toutes les mémoires. C'est qu'Horace, avec sa magique imagination, si mobile et si impressionnable, pouvait réellement passer bien des fois dans le même jour de la folle insouciance d'un épicurien de son temps à la sombre gravité du stoïcisme. Dans les romans seuls, l'homme est tout d'une pièce; dans la nature il est multiple et inconséquent. Le recueil des œuvres d'Horace, remarquable de tant de manières, mérite encore qu'on l'étudie sous le rapport de la franchise de ses inspirations et de l'étourderie de ses caprices. Pourquoi faut-il qu'on y rencontre des vers d'une crapuleuse débauche, que Régnier a imités chez nous avec une audace digne de son maître?

Dans les odes mythologiques, le manque de foi se fait sentir. Ces pièces sont presque toujours écourtées; on aperçoit que l'épicurien de Tibur se

traînait là sur les pas des Grecs, avec nonchalance et une parfaite incrédulité. Le polythéisme ne pouvait plus produire d'enthousiasme, il n'était plus qu'un souvenir, un vieux temple qui croulait. On en était à l'aurore de ce grand culte auquel l'avenir du monde appartient tout entier. Quelle verve au contraire dans le poète lorsqu'il traite des sujets nationaux et qu'il s'indigne contre les guerres civiles qui déchirent le sein de la patrie! Je n'ai pas cité d'odes d'Horace; elles sont trop connues de tous les hommes qui se sont même superficiellement occupés de l'étude des lettres. Comme lyrique, il est moins abondant, moins retentissant que Pindare, qui est déjà loin de la plus grande poésie lyrique du monde, de la Bible. Schlegel a eu raison de dire qu'Horace était le poète romain le plus disposé au genre héroïque. Son pinceau a quelque chose de plus rude et de plus hasardé que celui de Virgile; on sent plus dans ses vers la libre allure du génie.

SUITE DE LA LITTÉRATURE

SOUS AUGUSTE.

XVII

Poètes élégiaques, — Ovide. — L'histoire, — Tite-Live.

Les Grecs avaient consacré des chants à la peinture de l'amour. Nous avons vu que les vers élégiaques de cette nation avaient péri presque tous. On croit généralement que les poètes romains n'ont fait qu'imiter leurs devanciers. Nous nous arrêterons peu sur ces hommes qui n'ont pas une importance bien réelle dans l'histoire de la poésie. Leur vers ne sonde jamais les profondeurs du cœur de l'homme ; tout le travail intime, les souffrances secrètes et lentes, l'amer dégoût de la volupté, les remords, l'âme de l'amour enfin, ne se rencontrent pas dans leurs œuvres. C'est un sensualisme ardent et brutal, ce sont de vraies courtisanes que ces femmes chantées par des hommes qui ignorent

toute la partie spiritualiste de cette passion, si élevée et si noble quand elle prend sa source dans l'âme et qu'elle ne s'égare pas aux voies honteuses de la débauche. Pour se faire une idée de l'insignifiance des élégiaques romains, il faut les lire dans les traductions en vers ou en prose qui ont été essayées chez nous. Pas une pensée profonde n'apparaît au milieu de tout cet amas d'images sensuelles, de tendresses musquées, de préceptes dignes des boudoirs de la régence. Ce fut sous Auguste une mode de solenniser ainsi les faveurs ignobles des femmes perdues. Il y a plus d'amour dans quelques sonnets de Pétrarque que dans tous les élégiaques latins.

Sous la république, Catulle[1] s'était déjà fait un nom avec des vers pleins de galanterie, d'une diction très élégante et très soignée, souillés assez souvent par des obscénités dégoûtantes. L'épisode d'Ariane, dans son épithalame de Thétis et Pélée, annonçait, il est vrai, un grand poète; et si cet homme, au lieu de dépenser sa vie en débauches, avait laissé germer dans son sein ce que Dieu y avait mis, il eût sans doute produit de nobles et grandes choses. Il y a ici des vers larges et solennels, un vif sentiment de la nature dans sa majestueuse tristesse; des beautés enfin qui ne sont pas au-dessous de Virgile, et qui l'ont précédé.

[1] Né 87 ans avant J.-C.

Properce [1] a de la chaleur et une verve entraînante, quoique ses digressions mythologiques soient parfaitement fastidieuses, surtout pour nous. Schlegel a dit de lui : « Le style riche et harmonieux de Properce semblait l'appeler à devenir un poète épique ; mais il voulut demeurer indépendant, et ne vécut que pour lui-même, tout entier aux sentiments d'amitié et d'amour qui remplissaient son âme, qui animaient aussi ses chants et les distinguaient des poésies du même genre de tous les autres auteurs romains. »

Cornelius Gallus, premier préfet de l'Égypte sous Auguste, fut un poète élégiaque très estimé. Ses œuvres ne sont pas venues jusqu'à nous ; mais l'amitié de Virgile l'a immortalisé. Il était né à Fréjus, dans la Gaule narbonnaise. Cette province avait déjà donné Antonius Gniphon, enfant exposé en Gaule et élevé en Égypte. Il devint le précepteur de Jules César et de Cicéron ; Valérius Caton, grammairien, que Suétone appelle la *sirène latine*, et enfin Varron, si fameux dans les lettres romaines.

Celui des poètes élégiaques latins que nous préférons est Tibulle [2]. Non qu'il nous satisfasse plus que les autres et qu'il vive dans une sphère plus élevée. C'est toujours un amour aussi infime, une

[1] Né 52 ans avant J.-C.

[2] Né 43 ans avant J.-C.

inconstance légère qui chante tous les noms de femme. Mais il y a ici un sentiment exquis de la campagne, une nonchalance tout artistique, une disposition maladive qui a son charme, puis une étonnante mollesse de style pleine de grâce et de laisser-aller; c'est le plus intraduisible des poètes romains. Tout son mérite est dans le parfum qui s'exhale de son vers, si je puis ainsi parler. Il m'a toujours été impossible de lire en français les élégies de Tibulle. Une critique sévère doit proscrire toutes ces peintures séduisantes qui ne tendent qu'à amollir les cœurs et à les plonger dans les amorces trompeuses d'un plaisir dont l'excès donne la mort, car il énerve la pensée et rend l'homme stupide. Tibulle fut entraîné, par les circonstances, dans beaucoup de voyages et de fatigues; de là son goût pour le repos et même pour la paresse, que respirent souvent ses vers harmonieux. Sa mort inspira à Ovide[1] une touchante élégie, qui est une des meilleures de ce poète, aussi célèbre par ses malheurs que par ses vers. Si l'on s'en rapporte à ses œuvres, Ovide était un fat très recherché des petites-maîtresses de Rome. Ses poésies publiées sous le titre d'*Amours* sont gracieuses et spirituelles, pleines de facilité, remplies d'images licencieuses; c'était bien cet amour de salons, fardé, frivole, sans âme, sans passion. Après avoir chanté

[1] Né 43 ans avant J.-C.

les erreurs de sa riante jeunesse, il voulut être le législateur des amours, et il produisit, sous le titre de l'*Art d'aimer*, un poème tout plein de mignardise, de petite galanterie froide, de préceptes immoraux, un livre à faire tourner la tête des femmelettes de Rome et de leurs femmes de chambre, un livre enfin très antipoétique et très futile. Il serait fort inutile de s'y arrêter plus longtemps.

Les *Métamorphoses* sont très supérieures à toutes les autres œuvres d'Ovide. On y remarque une abondance de poésie qu'envieraient les plus grands poètes, un luxe d'images qui étonne. Elles pèchent par excès de sève et d'esprit. Ce poème contient toute la mythologie du paganisme et bon nombre de traits historiques ; ce sont des souvenirs d'Homère, d'Hésiode, de Pindare, d'Eschyle, de Sophocle, de toute la poésie grecque. Quoi qu'on en dise, c'est fort ennuyeux pour nous ; mais on ne peut s'empêcher d'admirer cette fécondité prodigieuse, cet éclat de paroles. D'un autre côté, les efforts de l'esprit prennent souvent la place de la naïve inspiration artistique ; on sent que tous ces sujets antiques sont traités par une main moderne, que toute cette mythologie si brillante jadis n'est plus qu'un jeu pour l'esprit de ce Romain du siècle incrédule d'Auguste. Ovide ressemble aux deux grands poètes de sa patrie à peu près comme Voltaire ressemble à Corneille et à Racine. Il n'a

jamais ce vers si ferme et si arrêté d'Horace et de Virgile ; on voit qu'il n'attend pas comme eux l'expression heureuse qui donne tant de puissance à la pensée, tant de charme à une image. Il a l'air d'écrire en courant, obéissant à la vivacité de son esprit; mais il ne semble pas avoir l'idée d'une plus grande perfection, d'une imitation plus réelle de la nature, d'un regard jeté plus profondément dans le cœur humain.

Ovide déplut à Auguste, on ne sait trop pourquoi; mais on a pensé, d'après plusieurs de ses vers, qu'il avait été témoin des honteux désordres de cette idole des poètes. L'empereur se montra brutal et despote comme toujours. Il exila le malheureux Ovide sur les bords de la mer Noire, et ce fut un supplice cruel pour l'élégant habitué des salons de Rome. Il y écrivit un recueil d'élégies, qu'il nomma *les Tristes*. On y trouve les qualités et les défauts du poète, du brillant, de la facilité, mais rarement un accent profond et vrai. On a remarqué principalement l'élégie dans laquelle le pauvre exilé peint la dernière nuit qu'il passa dans Rome.

On me trouvera peut-être bien sévère pour les élégiaques romains, on m'accusera d'austérité religieuse; on le peut, mais j'ai parlé en toute conscience. Il m'a semblé qu'il était temps, aujourd'hui que nous commençons à comprendre le grand mot

de poésie, de faire justice de cette gloire d'antichambres.

Quoique la poésie ait été le principal ornement du règne d'Auguste, l'histoire est cependant dignement représentée par Tite-Live[1]. Il ne faut chercher ici ni l'austère concision de Jules César, ni l'énergie pittoresque de Salluste. C'est la perfection du style oratoire, sans emphase, mais noble et pur. C'est quelque chose de calme et de reposé comme l'époque à laquelle appartient Tite-Live. On voit qu'il n'a pas, ainsi que César, commandé les légions, qu'il n'a pas broyé les peuples sous la roue de son char, qu'il n'a pas, comme Salluste, traversé la vie républicaine au plus vif de ses débats et de ses orgies. C'est un esprit élevé et un peu froid peut-être qui juge sans passion, classe les faits avec une grande habileté, et en rend compte avec une lucidité admirable. Né à Padoue, d'autres disent à Apoue, il passa sa vie tantôt à Naples, tantôt à Rome. On n'a pas appris qu'il ait jamais exercé de charge dans l'État. On sait seulement qu'il partagea avec les poètes la faveur d'Auguste. Souvent, après les vers de Virgile, de Varius ou d'Horace, on écoutait au palais impérial un livre du grand historien. Le temps n'a respecté qu'une petite partie de son œuvre, qui contenait toutes les annales de Rome depuis sa fondation jusqu'au règne d'Au-

[1] Né 59 ans avant J.-C.

guste. Personne n'a eu plus que lui la patience de l'annaliste ; on ignore les faits de sa vie. Elle s'est, je crois bien, passée à recueillir partout les documents les plus précieux sur les plus petits détails des chroniques romaines, qu'il relate avec complaisance, ainsi que les plus superstitieuses croyances des peuples. De là les reproches assez absurdes qui lui ont été adressés, d'avoir déparé son livre par une foule de niaiseries indignes de la *majesté de l'histoire*. Dieu merci, la majesté de l'histoire s'en est allée avec la *majesté de la poésie*, et toutes deux sont revenues à l'observation réelle et à la peinture de l'humanité. On avait aussi adressé le même reproche à notre vieil Hérodote, si admirable dans sa naïveté de peintre, mais bien plus philosophe que certains savants modernes ne l'avaient imaginé. Il faut rendre la même justice à Tite-Live. Il rapporte les superstitions des peuples comme des bruits qu'il a trouvés conservés, soit dans les vieux livres, soit dans la mémoire des hommes. Et il a bien fait de nous les révéler, car ils font partie de la physionomie d'une nation. Il faut être doué d'une rare légèreté pour accuser un homme comme Tite-Live de croire aux bœufs qui parlent et aux autres fables qu'il raconte. Il naîtra sans doute un jour quelque commentateur plus fort que les autres, qui assurera gravement que La Fontaine croyait aux discours de ses bêtes.

Un autre reproche aussi curieux a été adressé à

Tite-Live. C'est d'avoir été ébloui de la grandeur de Rome. En vérité, on le serait à moins. Le critique n'a donc pas vu que ce colosse romain donnait à la littérature latine toute sa physionomie originale, et que sans cela elle ne serait qu'un reflet de la Grèce. Tite-Live, comme tous les grands artistes de son pays, a eu continuellement devant les yeux cette imposante figure, et il était bien naturel que cette nation, qui dominait alors l'univers, impressionnât ses écrivains. Nous sommes assez de l'avis des critiques sur les harangues de Tite-Live, que nous trouvons trop prodiguées dans son livre; malgré leur perfection, elles suspendent la marche des faits et allanguissent le récit [1]. Nous en avons dit assez pour donner une idée de Tite-Live, dont les traductions sont dans toutes les mains. C'est une immense perte que les parties de cet historien qui nous manquent, car l'ouvrage complet contenait l'histoire presque entière de la plus gigantesque nation de la terre, et le monde possède bien peu de livres écrits avec cette perfection et cette mesure.

Cornelius Nepos, né à Hostilia, près de Vérone, florissait en même temps que Tite-Live, sous Auguste. De tous ses ouvrages il ne nous reste que

[1] Il ne faut pourtant pas oublier que, dans les anciennes démocraties, un discours était un fait politique, quelquefois même un évènement.

les Vies des illustres capitaines grecs et romains. Ces récits sont écrits avec le style pur et clair de cette époque ; ils respirent l'amour de la vertu. Ce livre a peut-être donné à Plutarque l'idée de son ouvrage si célèbre.

A peu près dans le même temps, Trogue Pompée, d'une famille gauloise du pays des Voronces, publia un ouvrage en quarante-quatre livres, intitulé : *Histoires philippiques, contenant les origines du monde entier et la description de tous les pays.* C'était la première fois que l'on essayait en latin un travail sur l'histoire universelle. Il ne nous en reste plus qu'un abrégé fort imparfait, de sorte que l'on ne peut avoir sur Trogue Pompée que des opinions assez conjecturales ; mais, d'après les témoignages contemporains, son succès fut très grand, et on le compta au nombre des écrivains les plus éminents de Rome.

Ce livre contenait l'histoire du monde depuis deux mille ans, à partir de la fondation de l'empire de Babylone jusqu'à la fin de la république romaine : empire d'Asie, conquêtes des rois de Perse, affaires intérieures de la Grèce, conquêtes de Philippe et d'Alexandre, lutte de Carthage et de Rome, absorption du monde connu par l'empire romain, études sur les races barbares de l'Occident, telles étaient les divisions de ce vaste ouvrage, que l'on suppose, d'après l'abrégé qui en existe, avoir été dicté par un esprit de tolérance et de justice pour les diverses nations.

DEPUIS

LA FIN DU RÈGNE D'AUGUSTE

JUSQU'A TRAJAN.

XVIII

Coup d'œil sur la décadence romaine, — Sénèque, — Perse, — Lucain, — Juvénal, — Stace, — Silius Italicus, — Martial, — les deux Pline, — Tacite.

Longtemps on a cru que toute la littérature digne d'étude était contenue dans trois grandes époques : — Périclès, — Auguste, — Louis XIV. L'admiration s'est concentrée exclusivement sur elles. Puis est venue une époque d'inévitable réaction. On s'est aperçu que l'intelligence humaine n'avait pas été casée ainsi en laps de temps arrêtés ; qu'elle avait répandu les flots de sa parole sur plus de siècles et de contrées. Alors on s'est révolté contre les trois siècles admirés ; il y a eu passion violente, colère aveugle ; on a ri des trois grands foyers de lumière. On a dit : « C'est beau, mais

c'est froid. » Puis l'enthousiasme pour tout ce qui portait un caractère d'étrangeté et d'absence d'art est allé jusqu'au délire. On a recherché avec une infatigable patience tous les monuments nationaux de la poésie ; les chants populaires, le plus souvent informes et sans charme quand ils sont dépouillés de leur musique, ont été mis au jour et salués comme des chefs-d'œuvre. Toute cette fièvre commence à s'apaiser ; parmi les débris exhumés, peu de choses vraiment remarquables ont été produites. Sans doute toutes ces poésies nationales peuvent être très curieuses comme documents historiques ; par elles se révèlent certaines parties de la vie d'un peuple, ses mœurs, ses coutumes, les détails de son culte ; mais, comme objet d'art, leur lecture exige souvent de véritables efforts. Les chants populaires de la Grèce sont bien loin d'Homère ; ceux du Nord, de Spencer, de Shakspeare et de Scott ; ceux de la Provence et de l'Italie, du merveilleux poème d'Arioste. Il n'y a que les romances espagnoles, si habilement imitées par M. E. Deschamps, qui nous aient paru dignes de la gloire qu'on leur a faite.

Les hommes sérieux commencent à voir que le genre humain ne s'était pas trompé dans son admiration ; l'histoire littéraire n'avait commis que peu d'injustices vraiment énormes. Telles sont celles qui regardent la grande période italienne de Dante, Boccace et Pétrarque, et l'époque anglaise de Shak-

speare. Notre examen de Calderon n'est pas encore assez patient, assez éclairé, pour que nous assurions ici qu'il y a eu engouement chez quelques-uns; toutefois nous en avons le pressentiment, comme nous pensons que l'admiration pour Dante a eu dernièrement toute l'ardeur aveugle de la mode, et que le culte de beaucoup pour Shakspeare n'est pas basé sur une religion bien consciencieuse, quelles que soient les sublimes et profondes qualités de ce rare génie[1].

Quant à la littérature romaine, il n'y a pas moyen de condamner la vieille croyance du monde, le siècle d'Auguste est bien le grand siècle littéraire de Rome. Virgile et Horace sont bien les grands poètes du peuple-roi. Leur supériorité immense est incontestable.

Peut-être devrions-nous terminer ici ce second volume et ne pas commencer l'histoire littéraire de la décadence. Car vers l'Orient, aux régions saintes qui furent le berceau de la pensée, une parole s'est fait entendre, douce et d'une naïveté inouïe, mais d'une profondeur et d'une sublimité plus étonnantes encore, si elle ne découlait des lèvres divines; parole dont il ne faudrait parler qu'à genoux, et devant laquelle nous nous arrêterons avec adoration et amour, au commencement de notre livre sur la littérature chrétienne. Nous nous

[1] Écrit en 1835.

sommes décidés à tracer auparavant un tableau de la décadence littéraire de Rome. Serions-nous sûrs d'y revenir, une fois engagés dans les vastes régions des travaux de l'intelligence chez les nations modernes?

C'est surtout de ce chapitre qu'il est juste de convenir qu'il est écrit avec l'esprit de tout le monde. Nous n'avons pas la ridicule prétention de juger tout par nous-mêmes; la connaissance intime d'un poète demande une fréquentation trop longue et trop assidue. Dans les parties de l'histoire littéraire que nous n'avons pas profondément étudiées, notre travail ne sera qu'un résumé des opinions les plus célèbres; et, sans modestie, ces parties pourraient bien être les plus intéressantes du livre.

Déjà la décadence avait commencé sous le règne d'Auguste. Le style brillanté et abondant d'Ovide est fort loin de la manière austère et pure de Virgile et d'Horace. D'Auguste à Néron il se fit un grand silence interrompu seulement par les vers de Phèdre, dont l'importance réelle est assez insignifiante, et qui n'est curieux que sous le rapport de la langue. Velléius [1] se chargea de la décadence de l'histoire, et le philosophe Sénèque [2] se fit l'inventeur d'un goût maniéré et faux, qui devait rem-

[1] Velléius Paterculus, né 19 ans avant J.-C.
[2] 58 ans avant J.-C.

placer celui de la grande époque. Sous le rapport moral, et laissant de côté les défauts de sa manière, Sénèque a toute la sévérité du stoïcisme. On a très judicieusement remarqué que, dans ces temps de despotisme hideux, où la force matérielle réduisait les hommes à l'état de brutes, tous les cœurs qui sentaient encore un mouvement de générosité, une révolte de la dignité humaine contre cette puissance ignominieuse, n'avaient de ressource que dans les maximes rudes et fortes du stoïcisme; ils s'y réfugiaient comme sur une montagne au sommet de laquelle ne pouvaient atteindre toutes les turpitudes qui se vautraient à ses pieds. Tous les écrits de Sénèque respirent cette morale et un grand besoin d'isolement, d'échapper à toutes les souillures de la vie d'alors. Qu'on lise ses traités de la Consolation, de la Tranquillité d'âme, de la Constance du sage, de la Brièveté de la vie, du Repos du sage, etc., on trouvera partout le même caractère; malheureusement le style ampoulé de l'auteur nuit souvent à ses pensées profondes et bienfaisantes [1].

M. Amédée Thierry, dans la belle et forte étude qu'il a placée sous le titre d'*Introduction* en tête de son *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*,

[1] Nous empruntons dans ce chapitre des idées aux deux précieux volumes que M. Nisard a publiés dernièrement sur cette époque. Nous en prévenons une fois pour toutes.

après avoir remarqué le progrès des idées sociales qui s'était opéré depuis Auguste chez les historiens, ajoute :

« La philosophie, à qui appartient le domaine entier des sentiments et des idées, fut naturellement plus hardie, plus nette encore que l'histoire : elle stimula, elle dirigea l'action politique. Il est peu de questions, applicables à la société contemporaine, que Sénèque n'ait traitées, et souvent avec une liberté d'esprit qui nous étonne. « L'homme, » dit-il quelque part, doit regarder le monde » comme la commune habitation du genre humain. » Tout ce que vous voyez est un ; nous sommes les » membres d'un grand corps. La société ressemble » à une voûte, qui ne se soutient que par l'ap- » pui mutuel de l'agrégation de ses parties. » Plein d'attachement pour l'Espagne, pour sa chère Cordoue, la ville de ses aïeux, d'où sa mère l'avait apporté dans ses bras, il n'y renferme pourtant point son âme.

» — « Je ne suis pas né pour un coin de terre, dit-il ; » mon pays, c'est le monde ; et *Rome est notre com- » mune patrie.* » Ce mot, d'une vérité si élevée, devint plus tard, dans le droit romain, ainsi que nous l'avons déjà dit, la définition même de la ville universelle.

. . . .

» Les idées cosmopolites le conduisent naturellement à la condamnation de la guerre, comme con-

traire à l'ordre naturel. Il voit l'application de ce principe dans les nouveaux rapports que Rome établit entre les nations; la domination romaine, *c'est la paix romaine.* Cette magnifique expression est répétée par Pline l'ancien; on la trouve aussi écrite au frontispice d'un temple bâti par Trajan sur l'Euphrate. Le moraliste espagnol ne recule devant aucune des questions sociales les plus brûlantes; il compose sur l'esclavage une lettre célèbre qu'on ne peut assez admirer. »

Comme on le voit, l'emphase espagnole recouvrait des pensées saines et larges; les défauts de style ne doivent pas empêcher de saluer de telles doctrines. Les écrivains espagnols jouèrent un grand rôle dans les lettres romaines à cette époque. Dès la génération précédente, une foule d'hommes distingués se pressaient autour de la chaire du rhéteur Porcius Latro, dont le langage véhément et inégal remuait alors toutes les imaginations. Écrivains, orateurs, grammairiens, physiciens, naturalistes, accouraient à Rome de toutes les parties de l'Espagne. Quand Sénèque écrivit, ses compatriotes étaient depuis longtemps naturalisés dans la capitale du monde. La race espagnole joue réellement un rôle considérable dans la littérature de cette époque. Rome lui doit plusieurs noms célèbres que nous allons bientôt rencontrer dans ces pages : Lucain, Silius Italicus, l'historien Herennius Sénécion, le rhéteur Quintilien, l'épi-

grammatiste Martial, et plus tard l'historien Florus et le rhéteur Julianus.

On nous a conservé, sous le nom de Sénèque, des déclamations guindées, appelées tragédies, qui ne méritent guère l'attention de la critique. Il ne fallait pas toucher à l'art grec pour le défigurer ainsi. On ignore le nom du véritable auteur de ces pièces. Beaucoup d'écrivains ont examiné les causes de la pauvreté de l'art tragique à Rome. On a donné une foule de raisons fort ingénieuses. En se tourmentant un peu, on en trouverait encore bien d'autres; mais nous n'apercevons pas l'importance de cette recherche. Nous avons pour habitude d'étudier les faits, les œuvres d'art; nous trouvons déjà bien assez difficile de rendre compte des causes de leur existence : que serait-ce donc s'il fallait enseigner pourquoi d'autres œuvres ne sont pas? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne connaissons point de tragédies romaines dignes de ce nom.

L'histoire littéraire de cette époque pourrait être intitulée : *Histoire des victimes de Néron.* Sénèque, injustement accusé de conspiration, fut condamné à mort et se fit ouvrir les veines dans un bain. L'impudent Pétrone mourut de la même manière et sous le poids d'une semblable accusation. Né dans la Gaule narbonnaise, aux environs de Marseille, il devint proconsul de Bithynie, puis consul, et, enfin, l'un des principaux confi-

dents de Néron et comme l'intendant de ses plaisirs. On a de Pétrone plusieurs poèmes et quelques traités oubliés aujourd'hui, mais son fameux *Satiricon* est resté comme une peinture de mœurs que l'on voudrait croire fabuleuses. On pense généralement que ce livre fut écrit sous le règne de Claude ou sous celui de Néron; on a même dit que l'auteur l'avait adressé cacheté à ce dernier prince et qu'il put se reconnaître dans plusieurs personnages. Pétrone place la scène de ses tableaux de mœurs dans l'Italie méridionale; il a surtout pour but de peindre les vices d'une société d'enrichis, assez nouvelle encore dans le monde romain, et qui depuis les guerres sociales se composait principalement d'affranchis. Quelques ridicules sont présentés de main de maître, mais il retrace les vices les plus honteux avec une telle nudité que le livre tombe de dégoût à chaque page. On conçoit très bien qu'une pareille population ne pouvait résister longtemps aux invasions des peuples barbares qui vinrent fondre plus tard sur l'Italie.

On a remarqué que ce Gaulois parlait un langage très pur. Un peu auparavant, un autre Gaulois, Domitius Afer, s'était distingué comme orateur au sénat et au forum: et un peu plus tard, sous Domitien, un autre orateur gaulois, Marcus Aper, acquit une brillante renommée.

La satire ne pouvait manquer de fleurir au mi-

lieu de tous les crimes de ce temps. Le jeune Perse[1], qui mourut à vingt-huit ans sous Néron, nous a légué quelques satires que peu de personnes entendent, et dont l'intelligence procure peu de plaisir, quoique le nom de l'auteur ait traversé les âges. Ce successeur d'Horace est fort loin de son maître, et déjà Horace lui-même, dans ses satires, n'a pas le même charme que dans ses odes et dans ses délicieuses épîtres. La poésie est éminemment une inspiration d'amour, et la satire est le plus antipoétique des genres après l'épigramme. Les œuvres de Perse se sentent toutes de son âge; on voit qu'il n'a pas vu de près les vices qu'il peint. Il ne s'est pas assez mêlé aux hommes et aux affaires de son temps. Il y a sur tous ses tableaux quelque chose de vague, d'indécis. Nous ne savons pas ce qu'il y a à gagner à l'étude de cet homme. Sa morale est celle des stoïciens; comme Sénèque, il n'a trouvé d'asile pour son âme que dans leurs austérités. Tous ces pauvres hommes, effrayés du cloaque dans lequel ils marchaient, étaient assez à plaindre; car ils ne voyaient pas la lumière éblouissante qui surgissait dans l'Orient; ils en étaient réduits à chercher dans la dignité du moi humain un port pour attendre le dernier jour; mais, hélas! celui-là est tout ouvert aux orages du dehors. Perse a été heureux de mourir à vingt-huit ans.

[1] Né 34 ans après J.-C.

Il y avait en ce temps-là, dans Rome, un jeune Espagnol qui aimait et admirait beaucoup Perse; c'est l'auteur de la Pharsale. Néron, qui avait les goûts littéraires et la prétention d'être poète, persécuta le pauvre Lucain, qui le flattait cependant de tout son cœur, mais qui avait eu la maladresse de faire des vers meilleurs que ceux de l'auguste César. Lucain [1] doit peut-être à ces persécutions la fierté républicaine de ses pensées et l'énergie de son style. Sa nature le porta vers le genre héroïque, et il rédigea en vers souvent ampoulés, mais aussi quelquefois pleins de concision et de force, l'histoire de la guerre civile entre César et Pompée. Il n'y a rien dans ce poème de ce qui caractérise l'épopée; c'est une chronique romaine, un livre qui rappelle parfois la manière heurtée de l'historien Salluste, avec des traits de grandeur qui étonnent; malheureusement il leur arrive de dépasser le but, ce qui fait tomber le poète dans une enflure condamnable. La véritable grandeur est simple; elle se révèle plus par l'esprit que par la lettre. Et cependant il ne faut pas croire que Lucain n'y atteigne jamais. Il y a dans son œuvre des paroles dignes de l'âme de Caton. La vieille Rome s'y agite et fait çà et là entendre sa voix majestueuse. L'époque choisie par le poète inspirait naturellement des pensées sombres et solennelles. Les anciennes vertus romaines

[1] Né 38 ans après J.-C.

mouraient avec éclat, comme la république remplacée bientôt par les forfaits et les orgies dégoûtantes de l'empire. Lucain, tout froissé du hideux despotisme de son temps, se passionna pour cette grandeur colossale de l'époque républicaine ; il fit plus, il se jeta dans la conspiration de Pison, et fut condamné à mort. Le tyran daigna lui laisser le choix de son supplice. Le poète se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et prononça, dit-on, en mourant, des vers qu'il avait écrits à l'occasion d'un soldat mort de cette manière. Il est à remarquer que, dans ces horribles temps, le despotisme impérial était continuellement en lutte avec l'intelligence humaine. Sénèque mourut comme Lucain, comme le philosophe stoïcien Annæus Cornutus de Leptis, ami de ce dernier; plus tard, Juvénal périt à quatre-vingts ans dans les douleurs de l'exil. Malheur au pouvoir qui persécute les hommes d'intelligence ! Il peut les tuer; mais l'avenir les venge, et leurs assassins sont flétris.

Il n'y a plus que les érudits qui lisent la Pharsale ; nous ne nous étendrons pas davantage sur ce poème, qui n'est curieux que sous le rapport historique, en ce qu'il marque bien le mouvement de décadence de la littérature romaine. Nous pensons que les jeunes gens ne doivent pas perdre leur temps à l'étude de ce poète ; plus que jamais nous sommes convaincus de l'impérieuse nécessité de

resserrer ses travaux, de pénétrer profondément un petit nombre d'écrivains. Soyez certains que l'esprit y gagne étonnamment en force et en perspicacité. Il faut laisser aux critiques de profession le soin pénible de déchiffrer les auteurs qui ne brillent pas au premier rang parmi les notabilités de l'espèce humaine. Nous remercions M. Nisard de son patient et spirituel travail sur la décadence romaine. Les personnes curieuses des faits littéraires du second ordre pourront y puiser une instruction suffisante. Quant à nous, la tâche que nous nous sommes imposée est trop vaste pour que nous puissions analyser avec quelques développements les œuvres de décadence.

Juvénal [1], quoique supérieur comme écrivain à Perse et à Lucain, est un de ces esprits que nous aimons peu. Il s'est vanté de devoir ses vers à l'indignation. Nous avons toujours pensé que la colère était une triste muse. Juvénal est tellement déclamateur, sa fureur est si incessante, qu'il nous fatigue comme un cauchemar. Il faut reconnaître qu'il était assez difficile de peindre la société romaine d'alors avec d'autres couleurs. Juvénal a vécu sous plusieurs règnes d'empereurs; il a vu celui de Titus, qui aurait dû jeter quelque sérénité dans son âme; il y avait encore à cette malheu-

[1] Né 42 ans après J.-C.

reuse époque des vertus solitaires qu'on aimerait à retrouver dans les poètes.

Juvénal a occupé les commentateurs. M. Dusaulx, qui l'a traduit, le présente comme un homme d'une vertu austère, comme un prédicateur de la morale au milieu de toutes les horreurs de son temps. M. Nisard, dans l'ouvrage déjà cité, veut voir en lui un indifférent qui prend partout des sujets de vers et déclame à froid sur les crimes de son époque. Quel que soit le rare mérite du style de Juvénal, si concis et si fort, il faut convenir qu'il le gâte souvent par la déclamation; que les critiques de M. Nisard sont généralement justes; mais il y a dans le poète telle page qui n'a pu être écrite que sous l'inspiration d'une noble rancune contre le mal. Les satires de Juvénal sont une peinture horrible, mais vraie, des mœurs domestiques de la Rome impériale. C'est sous ce rapport un inappréciable monument historique qui sert de complément à la grande œuvre de Tacite. La manie du parallèle a fait discuter longuement sur les satires d'Horace et de Juvénal; il a fallu de toute nécessité comparer ces deux hommes, qui n'ont de ressemblance que dans le titre de leurs ouvrages. Horace, artiste capricieux et nonchalant, laisse errer sa pensée sur tous les paysages de la route, dit où il va, mais fait le tour du monde pour se rendre à son but, décrivant tout avec un esprit plein de doux rire et de laisser-aller, s'occu-

pant fort peu de ne pas arriver pourvu que le chemin ait été semé de gracieuses distractions. Juvénal, emporté et concis, courant à son but sans jeter un regard en avant ou en arrière, traitant son sujet comme une sorte de missionnaire, effrayant par la nudité de ses tableaux, sacrifie si rarement aux grâces qu'un critique a remarqué dans son œuvre un passage où il se déride.

Horace convient mieux à notre temps, parce qu'il y a quelques rapports entre la société qu'il a peinte et la nôtre. Nous n'avons pas, Dieu merci, l'énergie des mœurs romaines retracées dans les satires de Juvénal. Leurs vices sont pour nous monstrueux et dégoûtants ; il y a telle satire si encombrée d'horreurs, que l'on se détourne comme à la vue d'un cloaque infect. C'est aussi l'effet produit par le livre qui nous est parvenu sous le nom de Pétrone. Un homme délicat répugne en vérité à s'arrêter devant de si sales peintures, son imagination en est souillée, il faut plusieurs jours pour se laver de toute cette honte.

Le malheureux Juvénal mourut en exil à plus de quatre-vingts ans, victime du despotisme impérial, comme tous les hommes qui portaient en eux quelque idée généreuse.

Stace [1] pouvait vivre sous les monstres qui gou-

[1] Né 61 ans après J.-C.

vernaient Rome alors; il n'avait, à ce qu'il paraît, nul besoin du stoïcisme pour refuge. Abusant d'une chose sacrée, de la poésie, que du reste il possédait à un degré assez peu éminent, il faisait des dédicaces à Domitien, qui se ruait dans tous les crimes et protégeait les lettres. Stace était un poète à la mode, fêté dans les salons de Rome, qui battaient des mains en écoutant ses vers. Tandis que d'autres payaient de leur tête ce que l'homme a de plus noble, l'indépendance de la pensée, lui se voyait entouré *d'honneurs* et de jouissances parce qu'il flattait le crime et courbait le front devant le pouvoir. Autour de lui se groupait un petit club de poètes sans poésie, qui s'applaudissaient les uns les autres et parlaient de leur génie avec un sang-froid imperturbable. On comptait parmi eux Septimus Severus, né à Leptis. Il fut heureux comme poète et comme soldat.

Il est sorti de cette académie, ou plutôt du cerveau de Stace, car la postérité n'a guère conservé que ses œuvres, deux épopées, l'Achilléide et la Thébaïde : malheureuses imitations grecques, bavardages mythologiques sans portée et sans charme. Çà et là apparaissent quelques fragments homériques que le poète de Domitien n'a pas trop défigurés; mais le plus souvent il substitue à cette poésie forte et naïve le faux éclat de son esprit et de son temps. Le poète de Rome ne sait même plus traduire, il faut qu'il gâte ce qu'il touche; car les

beaux-esprits qui l'écoutent trouvent Homère trop simple ; il n'a pas pour eux ce vernis de bon ton qui les enchante.

L'épopée romaine mourait : les fades écrits de Silius Italicus[1] lui portèrent les derniers coups. On ferait une lamentable histoire de toutes les infortunes épiques chez les anciens et les modernes. Ces malheureux essais viennent de ce que les écrivains n'ont pas une assez exacte notion de ce qui constitue ce genre de poème. Nous avons essayé d'en donner l'idée ailleurs.

J'ai cité à peu près toute la poésie de la décadence romaine. Il ne faut pas cependant que j'oublie l'épigrammatiste Martial[2], qui déifia Domitien; on a dit pour l'excuser qu'il manquait de pain. Il y aurait de l'aveuglement à faire un crime à un homme de n'avoir pas le courage de mourir de faim; mais Martial ne pouvait-il pour vivre faire que des épigrammes? Quoi qu'il en soit, je n'aurais pas vu un malheur dans son silence. L'épigramme est bien ce qu'il y a de plus antipoétique dans le monde. Celles de Martial ont souvent tout le mérite littéraire que ce genre comporte; mais elles sont parfois aussi obscènes que Pétrone; et, quoiqu'elles révèlent quelques ridicules de son temps, nous pensons que c'est encore un livre à abandonner aux érudits.

[1] Né 25 ans après J.-C.

[2] Né 40 ans après J.-C.

Ces pages suffisent peut-être pour donner une idée de l'état de la poésie pendant la décadence. Quelques lueurs brillantes, d'énergiques protestations contre les vices, mais une grandeur fausse et guindée, l'esprit mis à la place de l'inspiration, une imitation sans goût des monuments grecs, un bavardage poétique digne des salons de tous les pays et de tous les siècles, un sensualisme effréné, un laisser-aller de doctrines effrayant, ou une austérité stoïque sans application sociale.

Mais, au milieu de toute cette décadence, il ne faut pas oublier cependant que çà et là apparaissent des idées de tolérance, d'égalité, de philanthropie. Le mouvement est visible non-seulement dans les écrits de Sénèque, mais dans ceux de Velleius Paterculus, de Tacite et de quelques autres. La société nouvelle commençait ainsi à inspirer les représentants de la vieille Rome.

Pendant que Quintilien [1] tenait le sceptre de la critique, Pline le jeune [2] écrivait le Panégyrique de Trajan, œuvre où la belle manière romaine se retrouve quelquefois, mais qui cependant est déparée par le faux éclat de l'époque. Le recueil de ses Lettres, écrites avec tout le soin qu'on apporte à une composition académique, est d'une lecture amusante, en ce qu'il contient une foule d'anec-

[1] Né 42 ans après J.-C.
[2] Né 65 ans après J.-C.

dotes, et la peinture de l'amitié qui l'unissait aux hommes les plus distingués de son temps. Pline avait été élève de Quintilien, qui sema dans ses Institutions oratoires des vues saines, des pensées profondes, puis s'égara dans une foule de distinctions qui pourraient bien sembler puériles à notre époque. L'analyse de Quintilien a été faite par tous les critiques.. Nous ne referons pas un travail qui ne serait guère qu'une copie. Nous avons trop de chemin à parcourir, trop de contrées à explorer, trop de monuments, pour ainsi dire inconnus, à dévoiler aux yeux de nos lecteurs. Nous nous attacherons surtout à faire connaître les époques et les œuvres dont la critique française s'est le moins occupée, présentant toujours un résumé historique des époques très connues ou peu importantes, pour que notre travail forme un livre complet qui puisse même au besoin suppléer les autres.

Pline l'ancien [1], l'oncle du précédent, fut célèbre à Rome par ses travaux sur l'histoire naturelle. Au jugement de Buffon, il fit avancer la science et agrandit l'œuvre d'Aristote. Suétone s'essayait dans l'histoire, mais il n'en faisait qu'une gazette obscure, tandis que le véritable grand homme de ce temps l'élevait à une hauteur philosophique inconnue peut-être avant lui, malgré la profondeur de Salluste.

[1] Né 23 ans après J.-C.

Dieu semble avoir placé Tacite[1] sur la lisière du monde nouveau, pour donner à l'avenir ces graves leçons que malheureusement les peuples n'entendent pas.

On n'est pas certain du lieu qui vit naître Tacite, ni de quelle famille il sortit. On sait seulement qu'il passa par les charges publiques, qu'il fut questeur sous Vespasien, et qu'il épousa la fille d'Agricola. Son début dans les lettres fut, à ce qu'il paraît, la Vie de son beau-père. Agricola donne à l'écrivain l'occasion de dessiner la physionomie de la Grande-Bretagne; il semble vouloir reprendre en sous-œuvre la tâche de César. Les Bretons sont en effet le sujet principal de ces pages. Il peint à grands traits, mais avec une rare et profonde intelligence, tout ce qui constitue la vie d'un peuple. Ce qui me fait le plus admirer les historiens de Rome, surtout Salluste et Tacite, c'est la brièveté de leurs œuvres. Chaque mot est une pensée. La mort d'Agricola inspire à l'écrivain des pages d'une noble éloquence. Quant à la fin de ce morceau que j'ai entendu vanter si souvent avec tant d'emphase, c'est beau sans doute, mais ce pressentiment de l'immortalité de l'âme n'a rien de bien admirable chez un homme qui avait lu Platon, et j'en veux un peu à Tacite d'avoir présenté en cette occasion cette croyance presque comme

[1] Né 60 ans après J.-C.

un doute. L'antiquité est pleine de fragments tout aussi beaux sur cette grande vérité, et l'on n'en parle guère.

Ce qui me confirme encore plus dans l'idée que César et Tacite ont pressenti la grandeur future des peuples, c'est que, les Gaulois et les Anglais explorés, la race germaine a préoccupé l'esprit de Tacite. Son livre, ou plutôt son chapitre sur la Germanie, « cette terre sans beauté, dont le ciel est rude et l'aspect triste, » est un des plus substantiels que je connaisse dans aucune langue. Est-ce une simple peinture d'artiste, un souvenir de voyage? ou, comme on l'a dit, Tacite avait-il résolu de faire rougir les Romains de son temps, en leur montrant les mœurs sévères de la Germanie? Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, jamais plus frappant contraste ne s'était présenté dans l'histoire, et les hommes qui reculaient les bornes de la débauche, et voyaient tranquillement des milliers de gladiateurs nus se déchirer dans le cirque, devaient s'étonner au moins au récit de ces coutumes germaines si simples et si sévères.

Tels étaient les essais de Tacite; il se préparait ainsi aux grands travaux qu'il méditait sur son histoire nationale. Un tel homme ne recherchait pas le pouvoir pour le pouvoir, ses vues étaient plus hautes. Il s'était mêlé aux hommes de son temps, si fertile en grands criminels et aussi en vertus sublimes mais isolées, pour les étudier et les peindre. Il nous

reste des *Histoires* les quatre premiers livres et le commencement du cinquième. Leur début est d'une magnificence que Bossuet seul a égalée en notre langue :

« J'aborde une époque féconde en catastrophes, ensanglantée de combats, déchirée par des séditions, cruelle même durant la paix ; quatre princes tombant sous le fer ; trois guerres civiles, beaucoup d'étrangères et souvent des guerres étrangères et civiles tout ensemble ; des succès en Orient, des revers en Occident ; l'Illyrie agitée, les Gaules chancelantes ; la Bretagne entièrement conquise et bientôt délaissée ; les populations des Sarmates et des Suèves levées contre nous ; le Dace illustré par ses défaites et les nôtres ; le Parthe, lui-même, prêt à courir aux armes pour un fantôme de Néron ; et, en Italie, des calamités nouvelles ou renouvelées après une longue suite de siècles ; des villes abîmées ou ensevelies sous leurs ruines, dans la partie la plus riche de la Campanie ; Rome désolée par le féu, voyant consumer ses temples les plus antiques ; le Capitole même brûlé par la main des citoyens ; les cérémonies saintes profanées ; l'adultère dans les grandes familles ; la mer couverte de bannis ; les rochers souillés de meurtres ; des cruautés plus atroces dans Rome : noblesse, honneurs, opulence, refusés ou reçus, comptés pour autant de crimes, et la vertu devenue le plus irrémissible de tous ; les délateurs, dont le salaire ne révoltait pas moins que les forfaits, se parta-

geant, comme un butin, sacerdoces et consulats, régissant les provinces, régnant au palais, menant tout au gré de leur caprice; la haine ou la terreur armant les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons; enfin ceux à qui manquait un ennemi, accablés par leurs amis.

» Ce siècle, toutefois, ne fut pas si stérile en vertus qu'on n'en vît briller aussi quelques beaux exemples. Des mères accompagnèrent la fuite de leurs enfants; des femmes suivirent leurs maris en exil; on vit des parents intrépides, des gendres courageux, des esclaves d'une fidélité invincible aux tortures, des têtes illustres soumises à la dernière des épreuves, cette épreuve même supportée sans faiblesse, et des trépas comparables aux plus belles morts de l'antiquité. A ce concours inouï d'évènements humains se joignirent des prodiges dans le ciel et sur la terre, et les voix prophétiques de la foudre et mille signes de l'avenir, heureux ou sinistres, certains ou équivoques. Non, jamais plus horribles calamités du peuple romain ni plus justes arrêts de la puissance divine ne prouvèrent au monde que, si les dieux ne veillent pas à notre sécurité, ils prennent soin de notre vengeance.»

Les livres qui nous restent d'un travail qui s'annonçait ainsi offrent tous des beautés dignes de ce morceau. Nous avons surtout remarqué, dans le premier, la chute et la mort de Galba; dans le se-

cond, Vitellius visitant le champ de bataille de Bédriac; dans le troisième, la bataille et le sac de Crémone; dans le quatrième, le discours de Vocula; enfin, dans ce que nous avons du cinquième, le siége de Jérusalem.

Les Annales sont ce que Tacite nous a légué de plus grand. Elles contiennent les cinquante années qui se sont écoulées entre la mort d'Auguste et celle de Néron. Nous avons perdu une partie de ce chef-d'œuvre. Quelques indications nous donneront une idée de l'intérêt dramatique des Annales. Germanicus, ses combats en Germanie. — Le champ de bataille de Varus et les honneurs rendus aux débris de ses infortunées légions.—La mort de Germanicus et l'immense douleur de Rome. — Agrippine. — La guerre contre les Thraces. — Tibère. — Messaline et ses désordres inouïs. — Claude et Néron. — La mort d'Agrippine. — Horreurs du règne de son fils, qui remplissent presque trois livres entiers.

Je n'ose pas citer la peinture que fait Tacite des orgies de Néron et de ses noces infâmes. Tout le monde connaît ses chants durant l'incendie de Rome. Il est curieux de noter ici comment l'historien parle des chrétiens à cette occasion.

« Néron, pour faire taire ces bruits, livra comme coupables, et accabla des peines les plus terribles, des hommes haïs pour leurs infamies, et que le peuple appelait chrétiens. Ils tiraient leur nom de

Christ, mis à mort, sous Tibère, par le gouverneur Ponce Pilate. Leur funeste superstition, réfrénée d'abord, se répandait de nouveau, non-seulement dans la Judée, où ce mal prit naissance, mais même dans la ville où afflue et est célébré tout ce qui est atroce et honteux. On saisit donc d'abord tout ce qui s'avoua chrétien, puis une immense multitude; ces hommes furent convaincus, moins du crime d'incendie que de la haine du genre humain, et l'on se fit un jeu de leur mort; on couvrit les uns de peaux de bêtes, pour les faire déchirer par les chiens; d'autres furent crucifiés, d'autres jetés dans les flammes, et, dès que la nuit était venue, on s'en servait comme de torches nocturnes. Néron avait offert ses jardins pour ce spectacle, et il donnait ces jeux dans le cirque, mêlé au peuple sous le costume d'un cocher, ou conduisant lui-même un char. C'est ce qui fit naître la pitié; car, quoique ces hommes fussent coupables et méritassent des châtiments inouïs, ils mouraient plutôt par la cruauté d'un homme que pour le bien public[1]. »

Que Néron ait livré les chrétiens aux bêtes, c'est dans l'ordre, et le contraire étonnerait; mais que Tacite, le plus éclairé et le plus moral des historiens romains, représente les martyrs comme des criminels, on ne peut se garder d'un sentiment de douleur, d'un retour amer sur le néant

[1] Annales, xv.

du génie humain. La société païenne avait comblé la mesure des crimes; elle était tombée à ce point de bassesse où les nations ne peuvent plus vivre, parce qu'il n'y a de vie pour elles que dans une idée élevée et pure. Dans le monde du paganisme, ce qu'il y a eu incontestablement de plus élevé est la pensée de Platon, ce spiritualisme épuré, au delà duquel était la religion du Christ. Voyez ce que les païens avaient fait des lois morales du grand homme. Cicéron avait eu beau les revêtir de la langue romaine, elles étaient foulées aux pieds, et le cynisme le plus dégoûtant, le matérialisme le plus abject avaient remplacé le culte de Dieu et de l'âme. Cependant, au milieu de cette corruption infecte, des hommes purs et sublimes, héritiers de la parole de Dieu, préparaient l'avenir de l'univers, en mourant pour lui, réhabilitaient l'humanité par leurs supplices; c'étaient les criminels infâmes de Tacite. C'est ici qu'il faut s'étonner de l'ascendant des préjugés contemporains sur les esprits le plus fortement trempés; c'est ici, encore une fois, qu'on peut se convaincre du néant du génie humain. Il aurait manqué quelque chose à la glorieuse humiliation des héros du christianisme s'ils n'avaient été traités ainsi par la plume la plus éloquente et la plus pure de la Rome impériale.

On a tellement épuisé à l'égard de Tacite toutes les formules de l'adulation qu'on ne sait plus comment le louer. C'est qu'en effet jamais peintre n'a

été plus admirable, jamais philosophe plus profond. Il présente le monde extérieur avec des couleurs inimitables, et éclaire en même temps avec un flambeau magique les plus mystérieux abîmes de l'âme. Il est tellement artiste qu'on a dit de lui : L'art fut le dieu de Tacite. On a même insinué que ce besoin de peindre avait été toute la passion du grand homme. Il nous semble qu'au-dessus de cette passion il y avait dans Tacite une idée morale très haute, à laquelle il rapportait tout, et du sommet de laquelle il jugeait les actions humaines. C'est ce qui imprime à son œuvre un caractère de grandeur ineffable et lui assure une vie immortelle. On ne nous persuadera jamais que Tacite aimait le style pour lui-même, qu'il entendait l'art comme on a prétendu l'entendre dernièrement, isolé de toute mission sociale; l'esprit vivifiant circule trop dans ses livres, il y a en lui trop d'indignation contre le crime, trop d'amour du beau et du vrai. « De meilleurs temps revinrent, dit Frédéric Schlegel ; et un Romain, animé de toute la noblesse et de toute la grandeur des sentiments antiques, devait encore une fois gouverner le monde civilisé, assis sur le trône d'Auguste. De même que Trajan est le dernier parmi les césars qui ait eu des sentiments romains, et qui se soit montré grand par ses pensées et par ses actions; de même Tacite, dont on peut faire un éloge semblable, termine peu de temps avant

lui la série des grands écrivains que Rome a produits. Il avait grandi sous Vespasien et Titus, les premiers césars qui, après Néron, gouvernèrent avec douceur. Sous Domitien, il avait appris à observer et à se taire, et, sous Nerva, il vécut dans l'attente des temps glorieux dont Rome devait encore une fois jouir sous Trajan.

» La profondeur de son génie et son talent d'expression si merveilleusement convenable à l'énergie de sa pensée paraissent toujours plus inimitables à mesure que l'on voit plus d'auteurs faire d'inutiles efforts pour l'imiter. On peut encore l'appeler parfait sous le rapport de l'expression, quoique déjà à cette époque la langue ne fût plus la même et ne pût plus être celle du grand César ou de Tite-Live. Selon moi, la langue latine se présente chez ces trois écrivains dans toute sa pureté et dans toute sa pérfection. Dans César, elle a le cachet de la grandeur et en même temps de la simplicité; dans Tite-Live, elle brille de tout l'éclat et de tous les ornements d'un perfectionnement oratoire, mais sans exagération d'aucune espèce; dans Tacite, elle a une profondeur, une énergie et un art qui respirent la dignité de la Rome d'autrefois [1]. »

Aux époques de régénération, lorsqu'une civilisation nouvelle doit surgir et que l'ancienne va se

[1] Histoire de la littérature ancienne et moderne.

décomposant dans toutes ses parties, une immense tristesse saisit l'âme des véritables grands hommes, de ceux qui sentent de vives et profondes sympathies pour l'humanité, et si, l'œil fixé sur le passé, ils ne pressentent pas les destinées futures, oh! alors ils tombent dans un désespoir morne, et jettent un gémissement lugubre; puis leur voix devient majestueuse, elle rappelle les hautes idées morales, seul refuge des peuples qui se traînent dans les agonies de la débauche et de l'incroyance. Tel fut Tacite. Il n'est pas corrompu comme Salluste, qui s'étourdissait dans les festins et les orgies; ce n'est pas non plus une nature calme comme celle de Tite-Live, qui semble ne voir dans les évènements qu'un beau sujet de livre. Il ne songe pas, comme César, à exploiter les faiblesses et les crimes des hommes à son profit; c'est une âme sérieuse et noble, c'est un prêtre du beau et du vrai, gardien austère de la morale élevée de Platon au milieu des orgies sanglantes de cet immense pouvoir de Rome qui pesa sur l'univers. Seulement Tacite n'avait nul pressentiment de la civilisation chrétienne; il nous l'a assez prouvé par les étranges lignes que nous venons de lire. Il appartenait tout entier au vieux monde romain; et de là les mélancolies profondes de son âme et la solennelle douleur de sa parole. C'était, en effet, un magnifique et terrible spectacle que cette décadence de Rome, de cette nation qui porta dans l'u-

nivers les idées grecques sur les ailes de ses aigles, et qui fit du genre humain une immense famille pour qu'il pût entendre mieux la parole de celui qui devait venir. Rome, comme toujours, ministre aveugle des vues providentielles, car les sociétés n'ont guère la conscience de leur œuvre, Rome, dont aucun peuple n'a jamais égalé la puissance, Dieu ne pouvait créer un plus digne pontife pour t'ensevelir !

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

